
U d'/of OTTAWA
39003002340890



Xavier de Maistre.

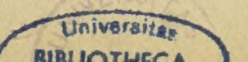
SA VIE
SES ÉCRITS.

Edition à l'usage de la Jeunesse.



PARIS
Librairie Saint-Paul
6, rue Cassette, 6.

GRAMMONT
(Belgique)
Œuvre de St-Charles.





Xavier de Maistre.



Lopouloff envoyé en exil en Sibérie (P. 84.)



Xavier de Maistre.

1. — Esquisse Biographique.

I.



SI la vie de Xavier de Maistre n'est pas féconde en événements dramatiques, si ses écrits ne portent pas l'empreinte d'un génie transcendant, il n'en est pas moins vrai que « son bagage littéraire flottera sur l'abîme des temps » selon l'expression d'un critique, et qu'on sera toujours attiré malgré soi, par un charme secret, vers cette aimable figure du royal gentilhomme, doublé du spirituel conteur.

Cette figure, il est temps de la dégager des ténèbres qui l'enveloppaient encore [1], et de rendre à l'auteur des petits chefs-d'œuvre que tout le monde admire l'hommage qui lui est dû ; c'est ce que nous avons essayé de faire dans ce travail dédié à la jeunesse.

Xavier de Maistre a vécu longtemps dans la pénombre que projetait l'éclatante personnalité de son distingué frère, le comte Joseph de Maistre. Il faut l'avouer, les circonstances où ils se sont produits l'un et l'autre étaient beaucoup plus favorables à la gloire d'un

---

(1) Non pour le public savant, mais pour la jeunesse et les classes populaires.

vigoureux publiciste qu'à celle d'un modeste écrivain, causeur familier et paisible philosophe tout replié sur lui-même. L'immense cataclysme causé par la Révolution française, qui était venue mettre en question l'existence même des dynasties et l'autonomie des peuples, ne laissait de place qu'aux préoccupations d'ordre public, de sécurité nationale, et fixait l'attention des esprits sur les grands principes qui sont la base de la société. La parole appartenait aux orateurs de haute portée, aux penseurs profonds, aux hommes d'Etat et aux hommes de guerre. Pour se faire entendre au fort de cette mêlée universelle d'intérêts et de passions, il fallait être l'un des génies puissants de cette époque, où l'on voit la scène du monde occupée tour à tour, et même simultanément, par des hommes assez extraordinaires, chacun pris à son point de vue et dans sa sphère d'action.

Joseph de Maistre, lui, fut de taille à conquérir une place éminente, à se faire écouter et à captiver l'opinion ; c'est qu'il parlait le langage approprié aux exigences particulières du temps ; il traitait les vastes questions d'actualité avec une ampleur de vues et une magnificence de style qui l'ont de prime abord placé aux rangs supérieurs ; il écrivait dans son cabinet comme tonnait le canon sur les champs de bataille, comme éclatait l'éloquence à la tribune, avec une chaleur fulgurante.

Certes, ce ne pouvait être alors un moment propice à la douce causerie, aux fins aperçus, à la réflexion piquante, en un mot aux simples et pures émotions du cœur et de l'esprit, telles qu'en fait naître la lecture du *Voyage autour de ma chambre* et du *Lépreux de la cité d'Aoste*. Aussi, quand les échos de la renommée répétaient les louanges de de Maistre, la pensée publique se reportait naturellement à l'auteur des *Considérations sur la France* et de l'*Essai sur le principe générateur des constitutions politiques*. Cet heureux quiproquo dura même assez longtemps ; car le *Lépreux*, lors de son apparition (1811), fut attribué à l'illustre représentant du roi de Sardaigne à la cour de Russie. L'étoile de Xavier ne brilla de sa paisible clarté que lorsque

le calme eut succédé aux tempêtes. A vrai dire, ce dernier ne se préoccupait guère du bruit de ses livres, et, sans être insensible aux chatouillements de l'amour-propre littéraire, il n'allait pas au-devant de la popularité ; il fut même l'un des derniers à s'apercevoir qu'il était célèbre.

Cela ne l'empêcha pas d'avoir, même de son vivant, la satisfaction d'être applaudi, et, chose rare, sans mélange de l'amertume qui se mêle d'ordinaire au triomphe.



II.

XAVIER de Maistre naquit à Chambéry le 8 novembre 1763 [1].

Son père, le comte François-Xavier Maistre, eut dix enfants, cinq filles et cinq garçons. L'aîné, Joseph, entra dans la magistrature ; il était sénateur en 1783, et devint plus tard le grand homme que chacun sait. Le second, André, fut destiné au sacerdoce et fit preuve d'un beau talent comme prédicateur ; son mérite lui valut d'être porté au siège épiscopal d'Aoste. Les trois autres, Nicolas, Xavier et Victor, suivirent la carrière des armes. Victor mourut jeune. Nicolas devint colonel au régiment de Savoie. Nous parlerons tout à l'heure de Xavier.

Des cinq filles, l'une dit adieu au monde, où elle laissait une brillante réputation de femme d'esprit et se retira dans un couvent. Les quatre autres, par d'heureux mariages, allièrent la famille de Maistre aux premières familles patriciennes de Chambéry.

Xavier était le quatrième enfant masculin de cette lignée patriarcale. Son premier âge s'écoula paisible, sans incident notable. Il

(1) Voici son extrait de baptême, tel qu'il existe dans les registres de la Cathédrale :

« *Chambéry, paroisse de Saint-François de Sales.* L'an 1763 et le 8 novembre, est né, et le 9 a été baptisé François-Xavier-Joseph-Marie, fils du seigneur François-Xavier Maistre, avocat-général, et de demoiselle Christine de Motz, mariés. Parrain, Sr Joseph Maistre ; marraine, demoiselle Marie Maistre. Signé : Burdin, curé. »

était loin alors d'annoncer les talents qui devaient plus tard faire de lui un des hommes remarquables de la Savoie. Tempérament lymphatique, caractère indolent, il paraissait avoir une santé délicate et n'être pas favorisé de la nature en facultés intellectuelles. Parlant peu, se tenant volontiers à l'écart, en dehors des jeux et des turbulences ordinaires à son âge, il passait généralement, quoique affable et docile, pour être sournois, tenace, indifférent à tout ; ses distractions lui donnaient un air tout autre que spirituel. Bref, des allures mélancoliques, une attitude nonchalante et penchée lui valurent parmi les siens le surnom de Ban, — diminutif de *baban*, paresseux. — Cependant il fréquentait l'école, où il essayait, à grand renfort de coups de férule, d'apprendre à lire et à écrire.

Malgré le peu d'attrait qu'inspirent en général ces natures incomplètes et souffreteuses, son frère et parrain Joseph l'aimait d'une amitié singulière, et s'en était fait le protecteur avoué au sein de la famille. Devinait-il, avec sa précoce double vue, la valeur réelle de cet enfant maladif? ou simplement était-il attiré vers lui par cette loi des contraires qui pousse la force vers la faiblesse et fait sympathiser entre eux les tempéraments les plus opposés ?

A quatorze ans, Xavier fut retiré de l'école commune et remis entre les mains du curé de la Bauche, petit village du canton des Echelles, près duquel habitait une de ses tantes, madame la comtesse Perrin d'Avressieux. Le curé ne reçut pas d'autre recommandation que d'en faire ce qu'il pourrait ; malgré cette note défavorable, il se mit courageusement à l'œuvre.

Après sept ou huit mois d'enseignement, le vénérable M. Isnard, observateur habile du reste, reconnut avec satisfaction que son élève n'était pas ce qu'on l'avait cru d'abord : un être à tout jamais borné. Il écrivit aux parents que le jeune Xavier, loin d'être plus que médiocre, possédait au contraire le germe de brillantes qualités, qu'il s'attachait à cultiver et dont il ne manquerait pas de fournir les preuves lui-même.

La famille eut beaucoup de peine à croire ces révélations ; et pour-

tant c'était la vérité. L'âme de Xavier avait été, paraît-il, enveloppée jusqu'alors d'un épais brouillard, qui allait se dissipant comme au lever d'une aurore. Ce phénomène est moins rare qu'on ne pense. Il faut y voir, entre autres causes, l'action salutaire d'une éducation spéciale et conforme aux dispositions individuelles. Que de collégiens, quoique heureusement doués par la nature, restent enfouis dans les limbes sous le rapport de l'intelligence, pour avoir été soumis aux règles communes de la pédagogie, qui s'appliquent à une réunion plus ou moins grande d'écoliers, sans distinction de caractère ni d'aptitude !

Le digne prêtre, durant les quatre années qu'il eut près de lui Xavier de Maistre, lui inculqua les premiers éléments de nos connaissances, depuis les notions grammaticales sur le français, le grec et le latin, jusqu'aux leçons plus transcendantes sur la littérature, la physique et les mathématiques. Il va de soi que l'instruction religieuse marchait de front avec les études profanes. Le jeune élève fit des progrès rapides, en rapport avec les soins et le zèle de son précepteur, qui l'avait pris en grande affection, et que lui-même, par un retour bien naturel, aimait comme un père et vénérait comme un bienfaiteur.

A dix-huit ans il revint dans sa famille qui se disposa tout aussitôt à lui choisir une carrière, et l'année suivante il entra, en qualité de cadet, dans le régiment de Réal-Navi — infanterie de marine — qui se trouvait en garnison à Chambéry.

Dans l'armée sarde, les cadets étaient les aspirants à la carrière militaire supérieure. Tel était généralement, en Savoie, le sort des fils de famille nobles ; l'aîné était seul héritier [1] ; il était seul considéré comme rejeton direct et faisant souche ; les autres, le menu fretin, entraient dans les ordres religieux ou dans l'armée, à leur choix ; ils devenaient prieurs, curés, évêques, ou passaient officiers. Ce pas fait, les parents ne s'inquiétaient plus de leur avenir. Les

(1) Quoiqu'on ait tant récriminé depuis la Révolution contre ce système, il avait certains avantages indéniables, entre autres celui d'empêcher le morcellement indéfini des propriétés.

goûts, les talents, les vocations ne se consultaient guère. C'était plus qu'une coutume, c'était une nécessité domestique, dont les convenances ou les vues aristocratiques ne permettaient que très rarement de s'écarter [1].

Au mois de mai 1784, le Réal-Navi passait le mont Cenis, emmenant Xavier qui ne devait plus revoir sa famille et son pays qu'après de longues années d'absence et d'épreuves.



III.

MAIS, avant de quitter sa ville natale, de Maistre eut une occasion de se faire connaître à ses concitoyens, et de leur laisser, en même temps qu'un souvenir de son nom, un spécimen de son goût pour les voyages et de son talent dans l'art d'écrire.

En ce temps-là (1784), on se préoccupait de la découverte des ballons ou plutôt de la hardiesse des frères Montgolfier, qui venaient de renouveler, avec un plein succès, la tentative de s'élever dans les airs au moyen de ces *chars flottants*, selon l'expression d'alors. Après avoir fait des expériences dans plusieurs villes de France et recueilli partout de bruyantes marques d'enthousiasme, les intrépides aéronautes vinrent offrir à Chambéry le spectacle de leur périlleux voyage. Aussitôt la jeunesse, surtout parmi l'aristocratie, est prise d'une belle ardeur icarienne et veut elle-même tenter l'aventure. Une souscription est ouverte pour faire face aux dépenses ; la liste se couvre promptement des noms les plus titrés de la ville, en commençant par celui de Son Excellence le gouverneur du duché, dom Charles-Joseph Tarin-Impérial.

Sans perdre de temps, on se met à l'œuvre. Chacun prend part à

(1) Cette institution des *Cadets*, si bien nommée puisqu'elle était destinée à fournir un emploi aux enfants sacrifiés au droit d'aînesse par la coutume, n'a été supprimée que sous le règne de Charles-Albert.

la besogne et s'aide en proportion de son savoir-faire ou de sa bonne volonté ; la nouveauté de la chose et l'amour de la gloire échauffent les têtes et stimulent les bras. Les hommes ne changent pas ; grandes ou petites, les expéditions aventureuses les tenteront toujours...

Pendant que le ballon se confectionne et que se poursuivent à la hâte les préparatifs de la fête, l'un des souscripteurs se charge d'en rédiger le programme [1].

Ecoutons maintenant le récit des péripéties du voyage exécuté par le primitif aérostat :

« Après s'être fait longtemps attendre, parce que son enfantement a été long et laborieux, le jour de son ascension présumée a été enfin indiqué pour le 22 de ce mois (avril 1784). Ce jour avait été préconisé dans le prospectus comme devant être mis au nombre de ceux où l'art aurait le plus amusé notre existence. Aussi, sur la parole de l'auteur, un concours immense de spectateurs de tout rang et de tout âge s'est rendu au lieu de la scène. Les uns étaient épars sur les coteaux voisins, où ils formaient des groupes agréablement mélangés avec les rochers et la verdure qui leur servaient de tapis et de sièges. Les autres, par le privilège de leurs billets, avaient été admis dans le clos de Buisson-Rond [2]. Cette troupe d'élus était composée de la meilleure compagnie de la ville en hommes et en femmes.

« Le ballon, qui s'était enflé de bonne grâce, le matin à onze heures, promettait, malgré plusieurs vices de sa construction et de ses accessoires, un heureux succès pour l'après-midi. Le temps était calme, le ciel couvert ; point de soleil, nulle apparence de pluie. Les vœux empressés des spectateurs hâtaient le départ de l'appareil. On l'apprête, on le chauffe et on le réchauffe. Les voyageurs courageux enjambent la galerie de la nacelle ; mais, aussi rétif qu'un cheval

(1) Il est intitulé : *Prospectus de l'expérience aérostatique de Chambéry*, publié au nom des premiers souscripteurs. Ce n'est pas une sèche nomenclature des principales phases du spectacle, mais bien un opuscule parfaitement écrit, plein de verve, intéressant à plus d'un titre et qui décèle chez son auteur un vrai talent d'écrivain. La lecture attentive de ce travail révèle la plume de Xavier de Maistre.

(2) Propriété particulière, à la porte de Chambéry.

poussif et revêche, il s'obstine à ne pas bouger et demeure immobile. Enfin, à force de bourrer de fagots le brasier, il se traîne avec peine, à l'aide de cent bras, sur les bords de l'estrade. A peine ce soutien lui a-t-il manqué, qu'au lieu de s'élever, il se prosterne humblement contre terre. Cependant, par un mouvement convulsif, près de son agonie, au moment où il allait frapper le gazon, il se soulève assez haut pour faire la cabriole et tourner en moulinet sur lui-même.

« Pendant ce mouvement de rotation centripète, les voyageurs ont eu le temps de s'élancer hors de la galerie ; M. le comte de Lhopital s'est jeté entre les bras de son valet de chambre, qui le guettait à sa chute. M. l'ingénieur Brun est tombé, ses habits à demi-brûlés.

« A la vue de ce désastre, les dames auxquelles le galant auteur du prospectus avait annoncé que le spectacle du voyage aérien ne leur arracherait aucun signe de terreur, ni cris ni vapeurs ni évanouissement et ne produirait tout au plus en elles qu'une douce émotion, les dames ont éprouvé un trouble violent, et la « douce émotion » a dégénéré pour elles en palpitations oppressives ; leurs jambes ont fléchi. Un grand nombre d'entre les spectatrices ont été obligées de se jeter sur le gazon pour se remettre.

« Pendant cet instant critique un morne silence régnait sur toute la scène. Les visages portaient l'empreinte de la consternation. Les voyageurs, ainsi que leurs coopérateurs, se retiraient confus et déconcertés. Autant leur entrée avait été triomphante, autant leur retraite était humble et triste [1]. »



IV.

LES infortunés acteurs de la scène du 22 avril ne se découragèrent point de leur échec et voulurent aussitôt prendre leur

(1) Cette description, qui a pour auteur Domergue, est extraite d'un compte rendu intitulé : *Lettre de l'ermite de Nivolet sur l'expérience aérostatique faite à Chambéry le 29 avril 1784.*

revanche. Dès le lendemain ils firent annoncer une nouvelle représentation, d'abord fixée au 4, puis renvoyée à cause du mauvais temps, au 6 mai, à six heures du matin. Ils avaient pris les choses extrêmement à cœur.

« Les ouvriers passèrent la nuit du mercredi au jeudi auprès du ballon, dit une chronique du temps, et dès 3 heures du matin, il était gonflé par un feu léger, mais constamment soutenu. Il y a même apparence que cette raréfaction graduelle fut cause en grande partie du succès de l'expérience.

« A six heures, le public se rendit dans l'enclos de Buisson-Rond ; tout était disposé pour le départ ; le feu pétillait dans le fourneau, et les cordes bandées disaient : tout ira bien.

« M. Brun, en manches de chemise sur l'estrade, donnait ses ordres ; mais on ne voyait qu'un voyageur ; le chevalier Maistre, en uniforme, se croisait les bras et ne montrait aucune velléité de monter dans les airs.

« Cependant M. Brun saute dans son panier, et son compagnon de voyage, faisant le tour du ballon, s'approche du sien. Il faut noter que, par la disposition des lieux, le public n'occupait guère que les deux côtés de l'enclos, et le panier destiné au voyageur anonyme était placé dans une direction opposée à la foule. Il put donc s'y jeter sans être aperçu de beaucoup de monde ; et, au lieu de s'y tenir debout, il s'y coucha et se couvrit d'une toile. Dans ce moment, une des cordes qui suspendaient son panier sauta tout à coup ; sans doute, n'ayant pas été scrupuleusement égalisée aux autres, elle se trouva trop courte et porta tout le poids. Mais le voyageur, s'étant assuré par un léger examen que les autres cordes suffisaient à sa sûreté, ne jugea point à propos de perdre le temps en réparations inutiles, et d'alarmer peut-être les esprits. Alors son frère (Joseph), qui était sur l'estrade, toucha les cordes, lui dit un adieu laconique, et vint se mêler à la foule.

« Enfin l'instant désiré arrive ; le grand câble avait disparu. Le ballon parfaitement gonflé faisait des efforts visibles pour s'échapper.

Tous les cœurs palpitent ; toutes les lunettes sont en l'air. On demande silence. M. Brun se tourne et tire un coup de pistolet. C'était le signal convenu. On lâche toutes les cordes. Rien ne retient le ballon ; il quitte l'estrade ; son foyer brille à tous les yeux ; il est en l'air...

« A quelques toises d'élévation, M. Brun se tourne sur l'enclos et salue l'assemblée avec beaucoup de sang-froid. Son compagnon, sentant qu'il était temps de quitter sa première attitude, se lève, prend le porte-voix, et, fidèle aux promesses du prospectus, il crie de toutes ses forces : *Honneur aux dames !* Mais il ne fut guère entendu que des hauteurs voisines.

« Dans ce moment, par le plus heureux hasard, le régiment de la marine défilait le long des murs de Buisson-Rond, qui bordent la grande route de Piémont. Le ballon passa précisément au-dessus du bataillon, et les tambours battirent aux champs.

« Cependant le globe s'élevait avec une rapidité prodigieuse, mais presque perpendiculairement, au grand déplaisir des voyageurs, qui regrettaient bien une de ces bouffées de vent qui nous avaient tant impatientés précédemment. Arrivés à une très grande hauteur, un léger courant les entraîne lentement du côté de Challes, dans la direction nord-est du lieu du départ. Malgré ce malheureux calme, qui avait duré douze minutes, et malgré la faiblesse du vent qui s'élevait, le bon état de la machine et la sécurité parfaite des voyageurs leur faisaient entrevoir un succès peut-être sans exemple. Mais, comme il faut toujours que, dans ces sortes d'occasions, on commette quelque faute par défaut d'expérience, on s'était trompé sur la quantité de combustible nécessaire. 180 livres de bois paraissaient une provision suffisante ; on était dans l'erreur, et cette erreur a rendu l'expérience beaucoup moins brillante. D'abord les voyageurs s'amusèrent à faire la conversation, et à contempler la beauté du spectacle qu'ils avaient sous les yeux. Durant cet accès d'admiration, le feu déclinait et le ballon baissait ; on crut même dans l'enclos qu'il allait toucher terre ; mais les voyageurs, s'apercevant qu'ils

avaient baissé, ranimèrent le feu, et bientôt on les vit se relever. La plus haute ascension marquée par les observateurs fut de 506 toises. Néanmoins, les argonautes aériens ont quelques doutes sur cette estimation ; mais quand ils songent que les signaux dont ils étaient convenus pour marquer l'instant où ils voulaient être lorgnés, n'ont point été aperçus ; que l'un des observateurs s'est vu forcé par les circonstances d'observer presque perpendiculairement, dans une position embarrassante ; quand ils se rappellent qu'ils ont vu au-dessous d'eux la dent de Nivolet, celle de Grenier et le roc de Chafardon, ils croient, en attendant qu'on ait mesuré ces montagnes, s'être élevés au-delà de 506 toises.

« Le baromètre ne pouvait décider cette question. — « Faites « seulement vos observations, dit le chevalier Maistre à M. Brun ; je « me charge du feu. — Bon ! dit ce dernier, j'ai cassé mon baromètre « (on n'en avait embarqué qu'un) ; n'en dites rien, je vous prie ! — « Et moi, reprit son compagnon, je viens de casser le manche de « ma fourche. » C'était là un malheur grave ; car, au lieu de mettre les fagots tranquillement dans le foyer, il fallut les jeter, et le pauvre homme, gêné par une pièce de fer placée en saillie sur le bord inférieur du panier, manqua son coup et perdit trois fagots.

« Désolés de se voir forcés de toucher terre avec un ballon parfaitement sain, les voyageurs brûlèrent tout ce qu'ils pouvaient brûler. Ils avaient une quantité considérable de boules de papier imbibé d'huile, beaucoup d'esprit-de-vin, des chiffons, un grand nombre d'éponges, deux corbeilles contenant le papier, deux seaux dont ils versèrent l'eau ; tout fut jeté dans le foyer. Cependant le ballon ne put se soutenir en l'air plus de 25 minutes, et il alla tomber à la tête des marais de Challes, à une demi-lieue en droite ligne de l'endroit du départ, mais après avoir éprouvé dans son cours deux ou trois déviations considérables. »

Cette seconde narration est attribuée à la plume juvénile de Xavier de Maistre, peut-être aidé de son frère Joseph ; elle a un ton en même temps grave et enjoué qui prélude bien au futur *Voyage autour*

de ma chambre. Elle contient des particularités trop intimes, des détails trop personnels à l'acteur principal de la scène pour qu'on ait des doutes sur son auteur ; lui seul a pu si bien décrire ce qu'il avait vu et fait.

Les voyageurs furent ramenés triomphalement en ville ; il y eut un grand banquet chez le gouverneur.



V.

TROIS jours après, Xavier de Maistre, qui avait obtenu ce délai pour assister à la fête des ballons, quittait Chambéry et courait rejoindre son régiment en marche pour Alexandrie, où il séjourna jusqu'en 1787.

Il vint alors à Turin. Pendant cette seconde garnison, Xavier de Maistre écrivit son *Voyage autour de ma chambre.* Il était sous-lieutenant.

Touchant cette phase de sa vie, il écrivait plus tard à Sainte-Beuve, qu'il avait mené joyeusement le train de garnison sans trop songer aux muses.

Il ne faudrait pas, croyons-nous, prendre à la lettre ces propos de Xavier ; car, dès son retour dans sa famille, en revenant de la Bauche, il s'était livré au travail avec une certaine ardeur, étudiant l'histoire, lisant et relisant les auteurs anciens, apprenant les mathématiques, l'astronomie, la chimie, le dessin et la peinture, qu'il cultiva même assez pour devenir un bon artiste ; talent qui lui fut, dans la suite, d'une grande utilité. Il est facile de se convaincre, en parcourant le *Voyage autour de ma chambre*, qu'un livre où l'auteur, comme une abeille vagabonde, effleure tous les sujets, s'arrête à toutes les questions avec autant d'aisance que de profit, n'est pas d'un soldat ordinaire, uniquement occupé aux plaisirs et à la parade, mais bien d'un homme qui a beaucoup étudié et passablement appris.

La dernière année de son séjour à Turin, gêné dans ses goûts pour l'étude, il aurait brisé sans peine avec les tracas importuns du monde. « Continuellement distrait de mes occupations dans la maison bruyante que j'habitais, dit-il quelque part, je me proposais depuis longtemps de me procurer dans le voisinage une retraite plus solitaire, lorsqu'un jour, en parcourant une notice biographique sur M. de Buffon, j'y lus que cet homme célèbre avait choisi dans ses jardins un pavillon isolé, qui ne contenait aucun autre meuble qu'un fauteuil et le bureau sur lequel il écrivait, ni aucun autre ouvrage que le manuscrit auquel il travaillait.

« Les chimères dont je m'occupe offrent tant de disparate avec les travaux immortels de M. de Buffon, que la pensée de l'imiter, même en ce point, ne me serait sans doute jamais venue à l'esprit sans un accident qui m'y détermina. Un domestique, en ôtant la poussière des meubles, crut en voir beaucoup sur un tableau peint au pastel que je venais de terminer, et l'essuya si bien avec un linge qu'il parvint en effet à le débarrasser de toute la poussière que j'y avais arrangée avec beaucoup de soin. Après m'être mis fort en colère contre cet homme, qui était absent, — et ne lui avoir rien dit quand il revint, — suivant mon habitude, je me mis aussitôt en campagne et je rentrai chez moi avec la clef d'une petite chambre que j'avais louée au cinquième étage dans la rue de la Providence. J'y fis transporter dans la journée les matériaux de mes occupations favorites, et j'y passai dans la suite la plus grande partie de mon temps à l'abri du fracas domestique et des nettoyeurs de tableaux. Les heures s'écoulaient pour moi comme des minutes dans ce réduit isolé, et plus d'une fois mes rêveries m'y ont fait oublier l'heure du dîner.

Un jour, le comte de Maistre envoyait à sa fille deux tableautins de son frère, qu'il accompagnait de la lettre suivante :

« Tu seras sans doute enchantée de la tête d'après le Guido. Le paysage est aussi joli dans son genre, mais ce n'est pas du tout dans ce petit champ que se déploie le grand talent de ton oncle. Il faut voir ses grands paysages à l'huile. Tu penses bien, ma chère Adèle,

que je voudrais fort t'envoyer le portrait de ton vieux papa fait de cette main habile ; mais jusqu'à présent, il n'y a pas eu moyen. Ce n'est pas qu'il ne dise souvent : « A propos, il faut que je fasse ton portrait. » Mais bientôt une idée vient à la traverse, et les jours passent ainsi. C'est un excellent homme qu'il faut prendre comme il est. Chez lui tout dépend de l'inspiration. Un jour peut-être il m'enverra réveiller pour faire ce portrait. Si tu lui avais écrit une fois : « Allons donc, mon oncle, envoyez-nous cette image ! » nul doute qu'il n'eût commencé sur-le-champ. » — Et en effet, quinze jours après, Joseph écrit à sa fille : « Dans une lettre qui peut-être ne te sera point parvenue quand tu recevras celle-ci, je te disais que je n'avais pas la moindre espérance de t'envoyer mon portrait qui ne se faisait jamais que *demain*. Le même jour, j'allai chez Xavier. Tout à coup, il me dit *à propos* de tout autre chose : « *A propos*, il faut que je fasse ton portrait, voyons si j'ai des ivoires. Non... Rien ne me contente... Il faut que je te peigne sur cette palette qui est forte : je vais la laver... Fort bien... Allons vite... A propos, j'ai pensé qu'il fallait le faire graver. J'ai déjà parlé au graveur. Tu as beaucoup d'amis, cette gravure est nécessaire. — Et voilà, ma chère, comment tu auras dans peu de temps ma chienne de figure. »

Xavier de Maistre aimait à travailler seul, et à méditer tout en travaillant.

« O douce solitude, dit-il quelque part, j'ai connu les charmes dont tu enivres tes amants. Malheur à celui qui ne peut être seul un jour de sa vie sans éprouver le tourment de l'ennui, et qui préfère, s'il le faut, converser avec des sots plutôt qu'avec lui-même !

« Je l'avouerai toutefois, j'aime la solitude dans les grandes villes ; mais, à moins que d'y être forcé par quelque circonstance grave, comme un voyage autour de ma chambre, je ne veux être ermite que le matin ; le soir venu, j'aime à revoir les faces humaines. Les inconvénients de la vie sociale et ceux de la solitude se détruisent ainsi mutuellement, et ces deux modes d'existence s'embellissent l'un par l'autre.

« Cependant l'inconstance et la fatalité des choses de ce monde sont telles, que la vivacité même des plaisirs dont je jouissais dans ma nouvelle demeure aurait dû me faire prévoir combien ils seraient de courte durée. La Révolution française, qui débordait de toutes parts, venait de surmonter les Alpes, et se précipitait sur l'Italie. Je fus entraîné par la première vague jusqu'à Bologne. »[1]

Cette page de Xavier, où se reflète son aimable caractère, nous montre quels étaient alors ses goûts, ses attraits, ses occupations et son genre de vie.

En pleine possession de ses facultés, il vivait de la façon qui lui convenait, exempt de toute contrainte, soit intérieure soit extérieure, prenant l'existence par ses bons côtés, sans vaines récriminations contre les hommes et les événements. Il ne participait point, quoique jeune encore, à cette exaltation des esprits qui se manifestait partout sous l'influence de la Révolution française. S'il parle de cette révolution, ce n'est pas pour l'encenser, bien entendu; mais enfin il ne se pose pas contre elle en ennemi déclaré, bien qu'elle atteigne tout ce qu'il a de plus cher, sa famille, son roi, sa patrie. Il semble ne lui en vouloir que parce qu'elle vient le surprendre dans son bonheur, déranger ses habitudes et le chasser de sa mansarde, située *rue de la Providence*.

Ce n'est pas que jamais, dans le but de sauvegarder son repos, il eût transigé avec ses principes ou trahi ses affections ; mais il subit les événements plus forts que lui, les envisage d'un œil tranquille, sans se plaindre, quelquefois même en souriant de sa mauvaise fortune. Heureux tempérament, qui lui permit de conserver toujours son calme et sa liberté d'esprit au milieu des difficultés qu'il rencontra sur son chemin, dans les diverses positions de sa longue et aventureuse carrière. Il voyait avant tout le bon côté des choses ; il se préoccupait du bien qui s'y pouvait trouver, pour en profiter dans la mesure de ses forces ou de ses besoins.

(1) *Expédition nocturne.*

VI.

LA Révolution française, en débordant par-dessus les Alpes, selon sa pittoresque expression, arracha donc le jeune officier aux charmes de la solitude.

Avant de partir avec son régiment, il choisit dans ses papiers ceux qu'il voulait conserver, en fit un paquet et l'envoya à son frère Joseph, qui avait été obligé de quitter la Savoie et s'était réfugié à Lausanne.

En lisant le manuscrit du *Voyage autour de ma chambre*, qui se trouvait au nombre des élus, Joseph de Maistre fut agréablement surpris de reconnaître chez son cadet l'étoffe d'un bon écrivain. Il se promit de revoir son œuvre, d'en effacer les taches échappées à une plume encore novice, en un mot de la corriger.

Plus tard, il s'en constitua l'éditeur bénévole. C'était à Turin, en 1794. Xavier, qui, dans ce temps-là et depuis deux ans, faisait la guerre, reçut un jour un petit volume élégamment imprimé, avec une lettre de félicitations de son frère Joseph : c'était son ancien *Voyage*, auquel il ne songeait plus guère. Grande fut sa joie ! Mais il était loin alors de présumer que ce petit livre dût lui valoir sa réputation de maître en l'art d'écrire et devenir un jour son plus beau titre de gloire.

Xavier de Maistre continua de porter les armes jusqu'en 1798, époque à laquelle le malheureux roi Charles-Emmanuel IV, après avoir perdu tous ses Etats de terre ferme, résolut de dissoudre son armée et se retira dans l'île de Sardaigne.

Sans fortune, sans emploi, sans protection directe, Xavier de Maistre s'en vint à Aoste, chez son beau-frère, M. de Saint-Réal, qui avait été intendant de la province avant l'occupation française.

« En dépit de la dureté des temps, écrit Descostes [1], il était satisfait de son sort. Les soucis d'argent l'inquiétaient peu. Il avait du marin l'humeur facile et féconde en ressources ; aussi l'avait-on

(1) *Joseph de Maistre pendant la Révolution.*



La haute muraille noire du Mont du Chat
étend ses fondements jusque dans cette vallée (P. 41.)

surnommé dans l'intimité *La Marine*. Son service lui laissait des loisirs ; il était heureux de ne pas occuper un de ces postes perdus aux extrémités de la vallée, où la vie ressemblait à celle que mènent de nos jours les chasseurs alpins cantonnés à quelques milliers de mètres d'altitude. Aussi, fidèle à ses principes de philosophie pratique, Xavier sut-il s'organiser une vie de garnison qui, sans valoir celle de Turin, ne manquait ni de charme, ni de variété...

» Xavier voulut profiter du repos forcé de l'hiver pour compléter son éducation. Il avait cru s'apercevoir que son premier maître, l'abbé Isnard, ne lui avait pas tout appris, bien qu'il lui eût enseigné beaucoup de choses. L'ancien *Ban*, en petite tenue, va donc à la sortie du quartier prendre des leçons de littérature avec le Père Frassy, de philosophie auprès du Père Tavernier, tous deux barnabites du collège d'Aoste, et chaque semaine, Joseph, assisté de M. de Saint-Réal, « homme très savant et littérateur émérite », lui fait subir un petit examen.

» Quand un rayon de soleil se joue au givre qui portent les branches des arbres dépouillés, l'ancien dessinateur du béguin de la servante et des moutons du curé de la Bauche va croquer, d'un crayon alerte, les ponts de Châtillon, les usines de Liverognes ou quelque site pittoresque des environs.

» Livré tout entier à ses impressions d'artiste, en extase devant la grande nature, Xavier se laisse vivre doucement et oublie parfois d'aller commander la garde montante, au risque d'encourir de nouveaux arrêts.

» Un dimanche du mois de décembre, Joseph et Xavier, attendant l'heure du dîner, se promenaient dans la cour de l'hôtel de Bard. Maurice de Sales était venu les rejoindre. Ils avaient entendu ensemble la messe militaire célébrée à la cathédrale par le Père Faletti [1],

(1) Le Père Albert Faletti, de Turin, était membre de la Compagnie de Jésus. Ce fut un précurseur de nos héroïques aumôniers de 1870. « Aussi bon soldat que bon prêtre », dit l'abbé Fenoil, le grondement du canon et le sifflement des balles n'avaient rien qui l'effrayât. On le voyait paraître au milieu des mêlées les plus affreuses, administrer aux mourants les secours de l'Eglise, encourager les blessés et leur donner les premiers soins. Il mourut au combat de la Thuile, le 17 juillet 1793.

aumônier des grenadiers royaux. Le duc de Montferrat ne manquait jamais de s'y rendre, accompagné de son état-major. Il faisait une de ces journées où le soleil semble donner à l'été de la Saint-Martin l'illusion d'un éphémère renouveau. La vallée blanche scintillait comme un immense tapis de diamants et les grenadiers se groupaient devant leurs tentes pour se réchauffer à la douce et pénétrante chaleur solaire.

» Xavier proposa d'aller visiter la tour du Lépreux. Les trois amis s'acheminèrent vers le haut de la colline, où vivait « caché entre les broussailles, comme une bête fauve, le lépreux de la cité d'Aoste [1]. »

Car ce n'était point un personnage imaginaire; avant d'être immortalisé par la plume de Xavier, il avait son état civil, sa personnalité. La tour figurait au nombre des curiosités de la ville; comme l'amphithéâtre et les portes prétoriennes, on ne manquait pas de faire visiter au voyageur ces ruines entre les murs démantelés desquelles l'infortuné traînait sa misérable existence.

Les trois amis pénétrèrent dans l'enceinte : à peine devinait-on sous la neige les traces des allées coupant le parterre où le reclus entretenait, durant la belle saison, ses chères fleurs. Bientôt, il apparut à distance en se cachant le visage, la conversation s'engagea et il narra son histoire aux visiteurs. C'est cette entrevue que Xavier a racontée plus tard dans la nouvelle si touchante, qui a pour titre : *Le Lépreux de la cité d'Aoste.*

« Après une année passée tout entière à voir des hommes et des choses que je n'aimais guère, dit-il avec une certaine amertume, et à désirer des choses et des hommes que je ne voyais plus, je revins à Turin. Il fallait prendre un parti. »

Au commencement de 1799, une armée russe, conduite par Souvarow, descendait en Italie. Sous les auspices et avec la recommandation de son frère Joseph, alors réfugié à Venise, Xavier de Maistre alla se présenter à ce général et lui demander de servir sous ses ordres.

(1) Marquis Costa de Beauregard. — *Un Homme d'autrefois.*

C'est peut-être ici le cas, je ne dirai pas de disculper, mais d'expliquer en quelques mots ce que la conduite du chevalier de Maistre peut avoir d'anormal en apparence aujourd'hui.

La Savoie n'a pas toujours appartenu à la France, et sa brusque annexion, à la fin du XVIIIe siècle, était, depuis François Ier [1], le seul acte de ce genre qui fût intervenu chez elle à travers l'existence fort ancienne de sa maison royale. On comprend dès lors tout le désordre qu'un semblable fait dut jeter dans certains esprits identifiés avec l'histoire et la fortune de leurs princes, et la révolte intérieure qu'il souleva chez les soutiens naturels du trône piémontais. Pour eux, la Savoie était le berceau de leurs rois, ils ne voyaient que cela ; et combattre pour reconquérir ce précieux patrimoine était à leurs yeux un devoir des plus sacrés.

En outre, la Savoie n'était pas seule envahie par la redoutable république française ; les provinces cisalpines de la monarchie sarde étaient devenues sa proie également. Il s'agissait donc, pour des hommes tels que de Maistre, non seulement de reprendre un lambeau de territoire à un voisin trop avide, mais de rendre tout un royaume à un souverain bien-aimé dépossédé injustement.

Pour cette noble entreprise, les membres de l'ex-armée piémontaise continuaient de s'agiter et cherchaient à se réunir autour d'un étendard quelconque.

Il ne faut donc pas s'étonner de la démarche que nous venons de voir faire au lieutenant de Maistre. Il obéissait à une nécessité des temps et des hommes ; il prenait rang dans l'armée russe au même titre que son frère allait accepter le poste d'ambassadeur du roi de Sardaigne à Saint-Pétersbourg.

Accueilli favorablement par le général russe et placé dans l'état-major avec le grade de capitaine, il fit en cette qualité une nouvelle campagne d'Italie. Après la bataille de Novi (15 août 1799), Souvarow reçut l'ordre de venir en Suisse opérer sa jonction avec Korsakoff.

---

(1) De Savoie.

Personne n'ignore ni les événements qui suivirent ni le coup porté par Masséna aux armes moscovites. Souvarow, tombé en disgrâce après la bataille de Zurich, fut rappelé en Russie. De Maistre est du petit nombre des officiers qui accompagnèrent leur général jusque dans sa retraite involontaire. Peu de temps après, le 18 mai 1800, Souvarow mourut de chagrin à Moscou.

Ainsi finit pour notre jeune capitaine cette puissante protection armée ; elle avait duré quinze mois. La fortune, on l'avouera, ne le comblait pas de ses faveurs.



VII.

SOUVAROW disparu, Xavier de Maistre résolut de quitter le service militaire et de se fixer en Russie.

« Mais, à sa première apparition à Saint-Pétersbourg, dit un historien, il avait entièrement négligé de faire connaître sa qualité ; c'est à peine si l'on savait son nom, et on ne l'appelait partout que le capitaine Xavier. Lorsqu'il voulut donner sa démission pour rester avec Souvarow, ses amis de Moscou l'avertirent de prendre garde à la manière dont il donnerait son nom, et lui firent observer que cette démission étant le premier signe de vie publique qu'il donnait en Russie, elle déterminerait en quelque sorte son état civil. Or, il n'y avait en Russie aucun titre de noblesse spécial pour les cadets ; tous les membres d'une famille se titraient comme le chef. Si donc Xavier de Maistre ne se qualifiait pas de comte, ainsi que l'usage russe l'y autorisait, il risquait de n'être plus qu'un *gospodin*, quelque chose comme un *monsù* de Piémont. Le capitaine *Poco-Curante* (Sans-Souci), comme l'appelait son frère Joseph, remercia ses amis, leur exprima combien tout cela était indifférent, et promit de faire comme ils voulaient.

« Pour tout concilier, il écrivit au ministre de la guerre, prince

Dolgoroucki, lequel s'était pris d'affection pour lui, et lui demandant sa démission, il déclara qu'il s'appelait Maistre, et qu'il était le quatrième fils d'un comte de ce nom, président jadis au sénat de Savoie. Le prince lui envoya sa démission avec un brevet de major qui le qualifiait de comte. Xavier mit le brevet dans sa poche et continua à s'accommoder fort bien du simple nom de Xavier qu'on s'obstinait à lui donner. »[1]

Il établit sa résidence à Moscou. Mais, privé de la solde attachée à son grade, il dut, malgré son titre, donner des leçons de dessin. Puis il ouvrit un atelier de peinture, qui, grâce à son talent, ne tarda pas à être en vogue et à lui procurer largement de quoi subvenir à ses besoins. Les tableaux du capitaine Xavier, contrastant par leur couleur italienne avec le ciel gris de la Russie, devaient plaire justement par ce contraste, et furent en effet très recherchés ; l'aristocratie moscovite les couvrait d'argent.

Depuis trois ans bientôt, Xavier menait à Moscou cette vie lucrative d'artiste achalandé, lorsqu'il apprit l'arrivée à Saint-Pétersbourg de son frère Joseph, envoyé comme chargé d'affaires du roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel Ier. On imagine s'il dut se réjouir de cet heureux événement, qui rapprochait de lui un frère bien-aimé, et lui donnait, au besoin, un puissant protecteur ! Toutefois il n'abandonna pas si vite ses chers pinceaux, qui non seulement lui procuraient une honnête aisance, mais lui fournissaient encore les moyens de venir en aide à l'une de ses sœurs chargée de famille et ruinée par le malheur des temps.

Ce ne fut que deux ans après, au commencement de 1805, qu'il vint à Saint-Pétersbourg voir son frère l'ambassadeur. Laissons celui-ci raconter cette visite dans une pétulante lettre qu'il écrivait à son frère Nicolas, en date du 14 février :

« Frère Nicolas ! je commençais à croire que tu me méprisais, et je tenais déjà la plume pour t'en demander raison, lorsque voilà la

(1) Albert Blanc, *Mémoires politiques et Correspondances diplomatiques de Joseph de Maistre* tome Ier.

gente épître à l'ami Xavier, qui nous a fait un plaisir infini, en nous prouvant que tu ne nous avais point retiré tes bontés.

« Sur tous ces *nous*, tu vas dire : — Est-ce que vous êtes ensemble, messieurs mes frères ? — Nous l'étions, mon cher ami, lorsque ta lettre est arrivée. Un beau matin que je songeais creux dans mon lit, j'entends ouvrir ma porte avant que la sonnette eût donné le signal. Surpris de cette violation de l'étiquette, je crie : « Qu'est-ce que c'est donc que cela ! — C'est ton frère, » me répond Xavier en ouvrant mes rideaux. Comme l'heure des apparitions était passée depuis longtemps, je n'eus pas le moindre doute sur la réalité de l'aventure. Je te laisse à penser si nous nous sommes gaudis ensemble. Cette réunion au reste n'a pas été de longue durée. Il était venu avec un jeune chambellan qui a ses affaires à Pétersbourg et sa femme à Moscou. Ses projets n'ayant pu s'exécuter ici, le contre-poids de Moscou l'a entraîné au bout de seize jours bien comptés ; et mon frère, qui lui avait promis de ne pas l'abandonner, a dû repartir aussi. Il a donc fait quatre cents lieues pour passer seize jours avec moi. Cela s'appelle en Russie *une course*. Je commence à m'y habituer. Moi qui mettais jadis des bottes pour aller à Sonnaz [1], si je trouvais le temps, de l'argent et des compagnons, je me sens tout prêt à faire une course à Tobolsk, voire même au Kamtchatka.

« Xavier rentre au service de la manière la plus agréable pour lui et pour nous ; cette dissonnance qui nous choquait l'oreille n'existe plus et nous voilà à l'unisson. On vient d'organiser ici le département de l'amirauté. Il y a une partie militaire et une partie scientifique. De celle-ci dépendent une bibliothèque, un musée, un cabinet de physique, etc. ; et notre frère a été fait directeur de cet établissement avec deux mille roubles de traitement ; c'est ici la paye d'un général-major. Il était libre de passer dans l'ordre civil avec le rang de lieutenant-colonel ; mais il est soldat, il veut toujours l'être ; je crois qu'il a raison. D'autant plus qu'il conserve son ancienneté. »

---

(1) Petit village à une lieue de Chambéry.

Deux mois après son retour à Moscou, Xavier reçut le brevet qui le nommait à l'emploi dont parle son frère. Ce n'est pas que, ni l'un ni l'autre, ils eussent le moins du monde sollicité cette faveur ; non, certes. Voici les faits : l'amiral Tchitchagoff, dont Joseph de Maistre avait gagné l'amitié, s'offrit à placer son frère et, sur sa proposition, le ministre de la marine, heureux d'être agréable à l'ambassadeur de Sardaigne déjà fort en grâce auprès de l'empereur Alexandre, s'empressa de donner à Xavier ce brevet de directeur du musée de la marine.

Le voilà donc enfin placé honorablement dans un pays où le grade et l'emploi sont tout. La dissonnance, qui choquait si fort peut-être autre chose que l'oreille délicate de son grand frère, a disparu pour faire place à l'accord entre leurs positions respectives.

Il quitta Moscou. Ce ne fut pas sans peine et sans regret; il laissait dans cette ville de nombreux amis parmi la meilleure société, qu'il n'avait jamais cessé de voir, malgré la foule de ses occupations purement artistiques.

Dans sa nouvelle position, Xavier de Maistre pouvait satisfaire son goût pour l'étude. Il s'y adonna, non pas avec frénésie, — il ne faisait jamais rien ainsi, — mais avec calme et assiduité, pendant les loisirs de sa charge, qu'il ne négligeait pas du reste, mais remplissait à l'entière satisfaction de ceux qui la lui avaient confiée.

A Saint-Pétersbourg comme à Moscou, ses talents, son aimable caractère, et l'appui de son frère Joseph lui eurent bientôt créé de nombreuses et fort agréables relations dans le grand monde ; sa conversation y était recherchée. Un soir que, dans un salon, il fut amené à causer de sa vie en Piémont, il raconta son séjour à Aoste et ses visites au Lépreux. Il s'émut, paraît-il, à ce souvenir, et son émotion gagna l'auditoire. Quelqu'un le pria d'écrire ce qu'il venait de dire avec tant de charmes. Il l'écrivit en effet, pendant l'hiver de 1809 à 1810. On le voit, c'est à une complaisance que nous devons ce touchant récit qu'on appelle *Le Lépreux de la cité d'Aoste*.

Selon son habitude, il en confia le manuscrit à son frère Joseph,

qui, en sa qualité d'éditeur responsable, se chargea de le faire imprimer.

La première édition est de Saint-Pétersbourg, 1811. A ce propos, Joseph de Maistre raconte dans une lettre écrite plus tard, en avril 1817, à M. le marquis de la Maisonfort, que lorsqu'il présenta cet ouvrage à la censure pour obtenir le permis d'imprimer, l'employé dit, en jetant les yeux sur le titre : « Hein ? on a déjà beaucoup écrit sur cette maladie.... » — Ce qui signifiait, ajoute le comte Joseph, que mon frère aurait bien pu se dispenser de se mettre sur les rangs. Cela ne vous paraît-il pas joli ? »



VIII.

CEPENDANT, soit amour des voyages, soit désir de faire en Russie ses preuves militaires, Xavier de Maistre demanda comme une faveur d'être admis dans l'armée qui se battait contre les peuplades du Caucase [1]. Il fit de la sorte, avec le grade de colonel, une brillante campagne en 1810. Dans un engagement qui eut lieu au mois de novembre, il reçut au bras droit une blessure très sérieuse.

« Mon frère Xavier, — écrivait à ce propos le comte Joseph, en date du 1er février 1811, au ministre du roi de Sardaigne, — a été blessé grièvement à Alkaleik en Géorgie. Dans une lettre qu'il a dictée le 19 décembre, il me charge de vous témoigner combien il regrette que son bras droit, percé de part en part, ne lui permette pas de vous prier directement de mettre ses très humbles remercîments aux pieds de Sa Majesté pour la manière pleine de bonté dont elle a accueilli sa demande [2].

« Trente-deux jours après le coup, l'inflammation n'avait pas diminué, et les chirurgiens n'étaient pas d'accord. L'un disait que le

(1) C'est cette expédition qui provoqua le récit intitulé : *Les prisonniers du Caucase.*
(2) L'autorisation de prendre du service en Russie.

périoste avait été attaqué ; l'autre voulait que ce fût un tendon. Tous tenaient pour une opération, qui me met fort en souci jusqu'à ce que j'en sache le résultat. Malgré mon envie de le revoir, je souhaite qu'il demeure là jusqu'à ce qu'il puisse changer de grade. »

Cette nouvelle se répandit à Saint-Pétersbourg dans la haute société qui connaissait Xavier de Maistre, et y causa une douloureuse impression. On en parla jusque dans le salon des impératrices. Une des personnes présentes en fut si péniblement affectée qu'elle se trouva mal et dut quitter le salon.

Après que tout danger eut disparu et lorsqu'il put supporter le voyage, Xavier revint à Saint-Pétersbourg. Il apprit l'incident singulier dont l'annonce de sa blessure avait été cause. Très sensible à cette marque d'intérêt, il voulut connaître celle qui l'en avait honoré, et songea dès lors à l'épouser. Il avait quarante-huit ans.

Mais le bruit d'une guerre prochaine avec la France commençait à se répandre. La Russie, tout en épuisant les négociations diplomatiques, se préparait énergiquement à la lutte. L'armée était partout mise sur le pied de guerre ; les cadres étaient complétés ; les divers corps d'opération se formaient en silence, et les officiers supérieurs, investis de leur commandement, recevaient l'ordre de se rendre sans tarder à leur destination. Xavier de Maistre fut attaché à l'armée du prince Bagration. On était à la fin d'avril 1812.

Cependant son mariage était décidé dès le mois de février. La lettre suivante du comte Joseph fait connaître dans quelles conditions favorables il allait s'accomplir :

« Je vous prie de vouloir bien faire part à Sa Majesté, écrivait-il au ministre sarde le 19 février 1812, du prochain mariage de mon frère, colonel dans l'état-major général de l'armée, à la suite de Sa Majesté Impériale, avec mademoiselle Zagriatski, demoiselle d'honneur de LL. MM. Impériales. C'est une personne du plus grand mérite et de la plus grande distinction. Sa Majesté Impériale a daigné donner à ce mariage une approbation qui ajoute beaucoup à la satisfaction de ma famille. Le grand maréchal de la cour est venu voir

mademoiselle Zagriatski dans l'appartement qu'elle occupe au palais, et lui a fait part qu'en témoignage de l'approbation que l'empereur donnait à ce mariage, il daignait convertir pour elle en pension viagère la somme de 3,000 roubles que les demoiselles d'honneur reçoivent annuellement pour leur entretien et qu'on nomme *argent de table*. Il lui a promis de plus qu'à la première occasion Sa Majesté Impériale daignerait encore approcher mon frère de sa personne en le nommant son aide de camp. Enfin, monsieur le chevalier, il a couronné ses bontés et mis le comble à notre joie en décidant que les garçons qui pourraient provenir de ce mariage seront élevés dans la religion catholique, bienfait insigne que je place au-dessus de tous les autres, et sans lequel ce mariage, s'il s'était fait, n'aurait été pour nous qu'une source de désagréments. Tout mon chagrin est de ne pouvoir suspendre la célébration jusqu'au moment où nous aurions pu recevoir l'approbation de Sa Majesté. Mais vous voyez l'état des choses : vos lettres de la fin de juillet 1810 me sont parvenues en 1812. Des circonstances inouïes nous forcent la main à chaque instant et se moquent de nos inclinations. »

Tout était préparé pour la célébration du mariage, quand survint l'ordre pressant dont nous avons déjà parlé. Or, cet ordre ne paraissait pas souffrir de discussion. Quel ne dut pas être l'embarras de Xavier, ainsi pressé entre son bonheur et son devoir ! Par un sentiment d'excessive délicatesse envers celle qui devait être sa libre compagne, il ne voulut pas se l'attacher par des liens indissolubles au moment de la quitter, et refusa de se marier avant de partir ; les plus vives remontrances de son frère Joseph ne purent le détourner de son dessein. L'honneur l'appelle, il vole à sa voix. Seulement, certaines fiançailles, qui sont irrévocables suivant les lois du pays, eurent lieu dans la chapelle de la princesse Chakaskoï, tante de la demoiselle. Mais, dans aucun pays les fiançailles ne valent des noces; tel était du moins l'avis du comte Joseph de Maistre.

L'empereur Alexandre, ayant pris le commandement en chef de ses armées, choisit Xavier pour faire partie de son état-major. Le

soldat-poète partit le 14 avril et fit vaillamment la campagne de 1812. Voici encore comment Joseph de Maistre en donnait les détails au roi de Sardaigne :

Les Français ont fait les derniers efforts de bravoure et de patience; ils ne se sont pas révoltés, chose incroyable ! mais que peut l'homme contre le fer, la faim et le froid réunis ? Ceux qui ont vu ce spectacle de près, ne savent comment l'exprimer. L'un dit : J'ai fait deux cents verstes sur des cadavres. L'autre : Nous sommes entrés à Wilna à travers un défilé de cadavres. Je suis persuadé que Sa Majesté lira avec intérêt une lettre qui lui tiendra lieu de toutes ; elle est de mon frère Xavier ; et je la choisis parce qu'elle part d'un témoin oculaire, et d'une plume étrangère à l'ombre même d'une exagération.

« Je ne puis, écrit-il de Wilna, te donner une idée de la route que j'ai faite. Les cadavres des Français obstruent le chemin qui, depuis Moscou jusqu'à la frontière, (environ huit cents verstes) a l'air d'un champ de bataille continu. Lorsqu'on approche des villages, pour la plupart brûlés, le spectacle devient plus effrayant. Là, les corps sont entassés, et, dans plusieurs endroits où les malheureux s'étaient rassemblés dans les maisons, ils y ont brûlé sans avoir la force d'en sortir.

» J'ai vu des maisons où plus de cinquante cadavres étaient rassemblés, et, parmi eux, trois ou quatre hommes encore vivants, dépouillés de leurs habits militaires par 45 degrés de froid. L'un d'eux me dit : « Monsieur, tirez-moi d'ici, ou tuez-moi ; je m'appelle Normand de Flageac, je suis officier comme vous. » Il n'était pas en mon pouvoir de le secourir. On lui fit donner des habits, mais il n'y avait aucun moyen de le sauver ; il fallut le laisser dans cet horrible lieu. Un comte Berzetti de Turin s'est dit mon parent et m'a fait demander du secours. Je lui ai envoyé aussitôt mon cheval et un cosaque pour l'amener, mais le dépôt des prisonniers était parti ; je ne sais ce qu'il est devenu, je le fais chercher de tous côtés. Dans tous les chemins on rencontre de ces malheureux qui se traînent mourant de froid et de faim ! »

IX.

AUSSITOT que les Français eurent repassé le Niémen, Xavier demanda un congé pour revenir à Saint-Pétersbourg célébrer enfin son mariage ; cérémonie qui eut lieu au mois de décembre de la même année. C'est encore dans une lettre du comte Joseph que l'on trouve le détail des circonstances financières tout à fait avantageuses dans lesquelles cette union s'accomplit :

« Mon frère, écrivait-il le 13 mars 1813 au roi de Sardaigne, a joué de bonheur dans cette affaire d'une manière bien singulière. Le mariage, excellent sous tous les autres rapports, était un peu faible sous celui de la fortune ; mais le jour même où il a quitté sa femme pour se rendre au quartier-général de l'empereur, où il a été rappelé le 11 février dernier, le chambellan Zagriatski, frère unique de la demoiselle, a jugé à propos de mourir d'un coup d'apoplexie dans sa terre de Tamboff. C'était un fort mauvais sujet, dissipateur de premier ordre ; cependant la terre seule de Tamboff vaut 1,200,000 roubles au moins, et ce n'était pas sa seule propriété. D'ailleurs l'oncle d'ici (grand échanson) a 40,000 roubles de rente, et cette hoirie qui devait se fondre dans celle du neveu, qui la dévorait d'avance, se trouve libre et tombera à ces dames. Des personnes parfaitement au fait des affaires de cette maison, m'assurent que, toute soustraction faite, il ne peut pas rester à mon frère ou à sa femme moins de 2,000 paysans, c'est-à-dire plus de 50,000 livres de Piémont de rente.

« L'air de Russie, comme Votre Majesté le voit, nous convient assez. »

Ainsi qu'on vient de le lire, Xavier dut rentrer au quartier général dès le mois de février 1813. De là, il rejoignit l'armée commandée par le général Walmoden, dont il était alors quartier-maître. Ce corps d'armée était chargé d'occuper Hambourg et d'évoluer sur la droite, le long des côtes.

Nommé général en juin 1813, de Maistre fit la campagne de Saxe.

Mais étant tombé gravement malade au mois d'août, il ne put assister à la bataille de Leipsick (18 octobre), et obtint de rentrer à Saint-Pétersbourg pour rétablir sa santé.

En avril 1815, il dut repartir encore pour faire la campagne de France. La paix conclue, il s'empressait de regagner la capitale de la Russie, quand il lui fallut remplir une mission d'inspection militaire sur les côtes de la Baltique et dans les places fortes de la Finlande. Ce n'est qu'à la fin de 1816 qu'il put enfin revenir auprès de sa femme et de son frère goûter les douceurs de la vie de famille et jouir d'un repos qui lui était devenu tout à fait nécessaire après les rudes campagnes des années précédentes.

Mais pour lui le repos n'était pas l'oisiveté. Il reprit bientôt le cours de ses études favorites ; il se remit à la peinture, qu'il n'avait du reste jamais délaissée entièrement ; car, pendant les mois de mai et de juin 1813, il avait exécuté plusieurs portraits que son neveu Rodolphe envoyait de l'armée au comte Joseph, à Saint-Pétersbourg. Il s'occupait de chimie, pour laquelle, de même que pour la peinture, il avait trouvé des loisirs jusque dans le tumulte des camps. Ainsi, à la fin de 1815, il envoya à l'Académie royale de Turin, dont il était membre, un *Mémoire sur l'oxydation de l'or par le frottement*, qui fut lu dans la séance du 14 janvier 1816. Il en fit parvenir un second en 1817 sur un *Procédé pour composer avec l'oxyde d'or une couleur pourpre qui peut être employée dans la peinture à l'huile*, mémoire communiqué à l'Académie dans la séance du 19 décembre 1817. Il y avait joint un tableau dans lequel les draperies sont peintes avec de la couleur pourpre préparée suivant sa méthode, ainsi que des échantillons de laque de pourpre, également de sa composition.

Le comte Joseph de Maistre, dont la mission diplomatique était désormais terminée, avait quitté Saint-Pétersbourg le 27 avril de cette même année 1817. La séparation des deux frères, quoique également pénible, s'opérait dans un temps où leurs plus belles espérances étaient réalisées. Je ne parle pas de Joseph qui avait enfin vu, Dieu sait avec quelle exultation profonde, disparaître les derniers

vestiges apparents de cette révolution qu'il exécrait, et remonter sur leurs trônes les princes légitimes qu'elle en avait chassés. Mais Xavier, le *poco-curante*, le *ban* d'autrefois, le petit cadet de famille, était parvenu, à l'âge de 54 ans, au sommet de l'échelle militaire ; il se voyait entouré de la faveur d'un Alexandre et de la considération que donne dans un pays tel que la Russie une protection aussi auguste ; il possédait la plus aimable femme de la cour ; il entendit le bruit flatteur que ses œuvres soulevaient en France. On serait heureux à moins, surtout lorsqu'on a été, comme lui, doué par la nature d'un cœur modeste. Le calme qui succéda en 1816 aux agitations interminables qui secouaient l'Europe depuis un quart de siècle, le trouva plus qu'un autre disposé à l'accueillir comme un bienfait du ciel ; il s'arrangea tout simplement pour en jouir. Ce fut la plus heureuse, sinon la plus belle époque de sa vie. L'avenir souriait à tous les horizons : les petits *démons aux lèvres roses* commençaient à peupler la solitude toujours importune d'un grandiose intérieur ; sa fortune touchait à l'opulence ; enfin la route de la patrie était redevenue ouverte à tous les exilés. Seulement la reconnaissance sous toutes ses formes fixait Xavier au sol de Saint-Pétersbourg. L'idée de suivre son frère l'ambassadeur ne put entrer dans son esprit qu'à l'état vague et fugitif des rêves ébauchés. Il continua donc à savourer sur place le bonheur qu'il avait trouvé en Russie.

Mais la mort allait frapper dans les rangs de sa famille. En 1821, il reçut la fatale nouvelle que son illustre frère, le comte Joseph de Maistre, venait d'expirer à Turin. Cette perte lui causa un vif chagrin que l'amour de sa femme et les caresses de ses enfants n'apaisèrent qu'à demi.

Une autre peine troublait son cœur, naturellement sensible; c'était la santé même de ses enfants. Elle lui donnait de sérieuses inquiétudes. Les médecins conseillaient de les emmener sous un ciel plus clément que celui de Saint-Pétersbourg. Il se décida à venir en Italie, heureux de saisir cette occasion de revoir son pays, ses proches, ses amis, qu'il avait quittés depuis si longtemps.



Le palais royal de Turin (P. 158).

X.

Il partit donc, en 1825, pendant l'été. Après avoir traversé l'Allemagne et la Suisse, il arrivait à Bissy, chez son frère Nicolas, Bissy lieu enchanteur, aux environs de Chambéry, dont Lamartine a fait cette éblouissante description :

« En voyageant en Savoie, et en visitant un ami qui était le neveu des de Maistre, alors justement estimés, mais encore ignorés de la gloire, je tombai, par accident, dans le nid champêtre qui abritait le frère de Joseph et de Xavier, Nicolas de Maistre. C'était une de ces maisons de gentilhomme, que rien ne distingue trop de celles de la petite bourgeoisie, qu'une ou deux tourelles qui flanquent les angles et qui ressemblent plus à des colombiers qu'à des bastions...... On l'appelait Bissy. La maison est située sur le flanc septentrional de la vallée qui court, à travers des prairies et des bocages, de Chambéry au lac du Bourget. La haute muraille noire du Mont du Chat étend et gonfle ses fondements jusque dans cette vallée ; ses ruisseaux, ses cascades, ses longues ombres s'y versent dans le torrent large et rocailleux de l'Aïsse. Tout y est retentissant de leurs murmures et de leur fraicheur. C'est sur un de ces renflements des racines du Mont du Chat qu'est assise la maison de Bissy. Un bois de châtaigniers sauvages, toujours jeunes parce qu'on les coupe toujours pour le chauffage de la métairie, la domine et la protège du vent du nord... Une petite cour, pavée de cailloux de deux couleurs roulés par l'Aïsse, et arrosée d'une fontaine comme dans les cours de village en Suisse ou dans le Jura, y coule à petits filets d'un tronc d'arbre creusé et verdi de mousse. Un corridor, une cuisine, une salle à manger, quelques chambres basses pour les provisions, les lingeries, les domestiques, composent le rez-de-chaussée. On monte par un escalier de pierres grises au premier étage, où l'on trouve un petit salon et cinq ou six chambres de maîtres ou d'hôtes. Le sapin lavé et poli par le sable fin des servantes, y répand sa saine odeur de résine. Des fenêtres du salon, le regard descend d'abord sur un parterre à hauteur d'appui

planté de légumes domestiques et d'arbres fruitiers, plus animé selon moi que des pelouses monotones et des fleurs stériles ; de là le regard s'étend sur une prairie en pente, bordée d'immenses noyers, ces oliviers gigantesques du nord, qui distillent une huile moins limpide mais plus parfumée que celle de l'Attique. Le torrent de l'Aïsse, avec ses cailloux roulés, coupe la plaine par une ligne blanchâtre que ses eaux souvent débordées laissent à sec pendant l'été. Au delà se relève le plateau verdoyant et boisé sur lequel blanchissent les tourelles du petit manoir de Servolex qui appartenait alors aux neveux des de Maistre. Puis la vallée se ferme et s'accidente par les murailles à pic de la montagne de Nivolet. »

Plus tard, Lamartine, devenu par alliance parent de la famille de Maistre, vint visiter Xavier en son passage à Bissy, et lui adressa cette ode, insérée dans le recueil de ses *Harmonies* :

Salut au nom des cieux, des monts et des rivages
Où s'écoulèrent tes beaux jours,
Voyageur fatigué qui reviens sur nos plages
Demander à tes champs leurs antiques ombrages,
A ton cœur ses premiers amours !

Que de jours ont passé sur ces chères empreintes,
Que d'adieux éternels ! et que d'espoirs déçus !
Que de rêves brisés ! que d'amitiés éteintes !
Que d'échos assoupis qui ne répondent plus !
Moins de flots ont roulé sur les sables de Leysse,
Moins de rides d'azur ont sillonné son sein,
Et des arbres vieillis qui couvraient ta jeunesse,
Moins de feuilles d'automne ont jonché le chemin.

O sensible exilé ! tu les as retrouvées,
Ces images de loin toujours, toujours rêvées,
Et ces débris vivants de tes jours de bonheur ;
Tes yeux ont contemplé ces montagnes si chères,
Et ton berceau champêtre, et le toit de tes pères,
Et des flots de tristesse ont monté dans ton cœur.

Xavier de Maistre fit là, pendant les beaux jours, une halte de plus de deux mois. Bien que fasciné par les charmes de ce délicieux séjour, il venait quelquefois à la ville, où tout le monde voulait le voir et lui témoignait une sympathique admiration. Dans les premiers temps de son arrivée, M. le comte de Chavanne lui donna, au château de Leysse, une fète magnifique, où Xavier présenta à sa famille réunie son épouse bien-aimée. Elle fut accueillie avec des transports de joie et des démonstrations d'amitié tels que les méritait cette noble femme, distinguée plus encore par les solides qualités du cœur que par les charmes de son esprit. Ajoutons, pour tout dire, qu'elle était aussi belle qu'intelligente et bonne. Son portrait, peint par Xavier lui-même, témoigne, aux yeux du physionomiste, des plus heureux dons de la nature. Une pointe de malice aiguise même ces traits si fins et ces contours si gracieux. Ainsi, lors de sa présentation aux amis d'enfance de Xavier, elle leur disait : « *Ban* vous me l'avez envoyé, *ban* je vous le ramène, » toute fière et contente de la transformation qu'ils observaient en lui.

Avant l'hiver, Xavier quitta Bissy pour se rendre à Naples où il habita jusqu'en 1838 ; on sait dans quel but. Malgré l'excellence du climat, il eut le malheur d'y perdre ses quatre enfants, maladifs il est vrai, mais peut-être éprouvés par un changement si considérable de température. Quoi qu'il en soit, n'ayant plus aucun motif de rester en des lieux qui désormais lui rappelaient de si tristes souvenirs, il résolut de regagner Saint-Pétersbourg, « pour ramener, disait-il avec résignation, sa femme où il l'avait prise. » Il ne s'arrêta que quelques jours à Chambéry.

M. le comte de la Chavanne réunit une seconde fois les parents et les amis de Xavier dans une petite fête intime. Le soir, tout le monde était au salon, sauf de Maistre ; on n'attendait plus que lui. L'heure passe ; il ne vient pas. On commence à s'inquiéter ; que fait-il ?... Où est-il ?... Il fallut aller à sa recherche.

Or, voici ce qui était arrivé :

Il était près de neuf heures. Xavier, après avoir visité les alentours

du château avec M. de Juge, qui l'avait accompagné, se disposait à rejoindre la société. Il monte le perron qui donne accès au salon du côté du jardin ; mais, au lieu d'entrer, il descend l'autre rampe et gagne le parterre qui s'étend devant le château. Arrivé au milieu, vers une pièce d'eau éclairée en ce moment-là par un beau clair de lune, il s'agenouille, retrousse les manches de son habit, se penche sur le bassin, et plonge à plusieurs reprises les mains dans l'eau, comme pour y saisir quelque chose qui fuyait ; tout cela sans proférer une parole. M. de Juge, qui l'avait suivi, étonné d'abord de ne pas le voir rentrer au salon, plus étonné encore de la scène muette à laquelle il assiste, finit par lui demander ce qu'il fait là. « Je veux, répond de Maistre, revoir un insecte que je n'ai trouvé qu'ici et dans quelques localités en Géorgie. C'est un petit animal curieux à voir : vous le placez à la renverse ; il se redresse brusquement et du même bond saute à l'eau. Il doit avoir un ressort élastique sur le dos. Un animal très drôle, vous verrez ; attendez un moment. » Et il continue sa pêche, en prend un, qu'il fait travailler devant M. de Juge, et se relève tout radieux. A ce moment arrive la compagnie qui le cherchait ; on veut savoir ce qui s'est passé ; M. de Juge raconte l'aventure, et tout le monde d'en rire. Chacun reconnaît bien à ce trait le naïf auteur de la théorie sur l'*Ame et la bête*. [1]

En quittant la Savoie, Xavier de Maistre voulut visiter Paris, qu'il ne connaissait pas encore. Lisez ces lignes, écrites longtemps après, où l'on rend compte de son passage dans la capitale du monde civilisé :

« Il y reçut un accueil des plus sympathiques. Il fut très surpris de s'y trouver célèbre. Il avait vécu assez étranger au mouvement littéraire, et il connaissait peu les ouvrages modernes. Quand il les parcourut, il fut très inquiet de trouver dans quelques-uns une langue nouvelle. — « Pourtant ce qui me tranquillise un peu, ajoutait-il, c'est que, si l'on écrit autrement, la plupart des personnages que je rencontre parlent encore la même langue que moi [2]. »

(1) L'insecte dont il s'agit ici est le *disticus marginalis*, vulgairement appelé *puce d'eau*.
(2) *Magasin pittoresque*, août 1853.

Sous la bonhomie apparente de Xavier et sa feinte ignorance, il y a là une fine ironie. La Russie n'est pas le Céleste-Empire, entièrement fermé aux bruits d'Europe. Xavier de Maistre avait conservé des relations en France, en Savoie surtout. D'ailleurs, le long séjour qu'il venait de faire en Italie avait dû le familiariser avec sa propre réputation, comme avec les ouvrages nouveaux qui, de tout temps, ont inondé la Péninsule.

A Paris, Dantan, le populaire sculpteur, obtint de Xavier la faveur d'exécuter son buste, consécration voulue, en ce temps-là, des justes renommées.

Rentré à Saint-Pétersbourg, Xavier de Maistre, malgré son âge avancé, s'occupait encore de chimie et de physique. Son esprit investigateur portait même ses visées plus loin ; car, en octobre 1841, il envoya à la Bibliothèque universelle de Genève un court mémoire intitulé : *Méthode pour observer les taches que l'on peut voir dans le cristallin.*

Mais la vieillesse, avec ses infirmités ordinaires, l'obligea enfin de cesser ses travaux. Sa femme était morte en 1850. Cette perte cruelle aggrava sur sa tête le poids des années. A la fin, il ne sortait plus. Faible et impotent, mais le cerveau toujours libre, il se faisait promener dans un fauteuil, en rêvant peut-être à celui du *Voyage autour de ma chambre.*

Il s'éteignit à l'âge de 89 ans, à Saint-Pétersbourg, le 12 juin 1852.

Il était décoré de l'ordre de Saint-Wladimir de première classe, en Russie, et chevalier des Saints Maurice et Lazare, en Piémont.

Une question s'est sans doute posée déjà à l'esprit du lecteur : quelle fut la fidélité de Xavier de Maistre aux devoirs de la religion ? Lui qui l'amait profondément dans son cœur, n'oubliait-il pas, comme une foule de ses contemporains, de la pratiquer ?

Nous devons répondre que le tumulte de la vie des camps, les voyages, les agitations mondaines firent temporairement négliger à Xavier les pratiques religieuses, le devoir pascal lui-même, mais le récit d'un écrivain suisse fournit une preuve décisive qu'il y revint

dans la suite, grâce à son frère Joseph. Les détails du narrateur sont même aussi touchants qu'instructifs.

« Ce trait, remarque M. Descostes, vaut son pesant d'or ; c'est un pasteur protestant qui le raconte ; il met en pleine lumière, en même temps que la « ferveur » de Joseph, la simplicité de Xavier, et s'il provoque le sourire, il ferait aussi volontiers couler une larme :

« Alors, dit Petit-Senn, qu'il rejoignit à Saint-Pétersbourg son frère Joseph, celui-ci, rempli de ferveur religieuse, découvrit avec peine que Xavier se ressentait des principes régnant en France, d'où il arrivait. Il s'était peu à peu relâché dans la pratique de ses obligations religieuses et il y avait longtemps qu'il ne s'était approché du tribunal de la pénitence. Joseph était un homme de génie, catholique ardent ; bientôt il prit sur son frère un grand ascendant et l'engagea à se confesser.

« Cependant on peut concevoir l'angoisse que Xavier éprouvait à l'idée d'avouer à un prêtre des fautes et des péchés d'autant plus nombreux qu'ils remontaient fort loin dans le passé et dont le souvenir même s'était effacé ou obscurci dans sa mémoire.

« Ce fut alors que dans son inquiétude il alla voir et consulter M. de la Saussaye, son ami. Celui-ci le vit entrer dans sa chambre, pâle, la figure attristée, le front plissé et soucieux. « Vous me voyez bien embarrassé, dit-il au pasteur protestant ; mon frère, dont je reconnais la grande supériorité et les bonnes intentions, m'a tant prêché et pressé, que je m'en vais *à confesse !* Oui, mon cher ami, voilà où j'en suis, grâce à lui. Jugez de mon anxiété. » Et, tout en parlant ainsi, il se promenait à grands pas dans l'appartement, tenant à la main une feuille de papier qu'il agitait avec violence. — « Mais, répondit M. de la Saussaye, je ne vois pas ce qu'il y a de si embarrassant pour vous, catholique, mon cher ami ; votre frère a bien fait de vous rappeler à la pratique de vos devoirs religieux et je ne puis que vous engager à suivre ses avis... Mais que tenez-vous là dans la main ? — Ah ! vous concevez, dit Xavier, que j'ai dû chercher dans le fond de ma mémoire mes nombreux péchés et les coucher

sur le papier, de là cette note que voici ». Et il montrait de loin à son ami la liste de ses méfaits.

« Mais, dit M. de La Saussaye, elle me semble courte et ne doit point trop charger votre conscience. — C'est ce qui vous trompe, mon cher, répondit Xavier, en redoublant de précipitation dans sa marche, et en faisant flamboyer les feuilles déployées ; il n'y a que quelques mots sur ce papier, c'est vrai ; mais ce sont des *têtes de colonne*, des *têtes de colonne*, des *têtes de colonne !* répéta-t-il plusieurs fois et il s'enfuit tout consterné [1]. »

« Sur la fin de sa vie, ajoute Descostes, Xavier ne se faisait pas ainsi tirer l'oreille pour « aller à confesse ». Sa femme lui avait fait établir un oratoire catholique dans sa maison et quand la mort lui eut enlevé la douce compagne de son existence, comme autrefois Joseph à Sainte-Marie-Egyptienne, il allait y pleurer et prier, en attendant l'heure de l'éternelle réunion. L'heure ne tarda pas à sonner...

» Après cette longue existence partagée entre les sourires et les larmes, Xavier alla rejoindre, à son tour, sa sainte mère, si pleine de dévouement pour lui ; son père, dont les semonces étaient si redoutables, mais le cœur si bon, et Joseph, le frère aimé dont il garda le souvenir jusqu'à son dernier souffle et dont il disait encore, quelques mois avant de mourir, au marquis de Gabriac :

« Mon frère et moi, nous étions comme les deux aiguilles d'une même montre ; il était la grande, je n'étais que la petite ; mais nous marquions la même heure, quoique d'une manière différente... »

La mort a-t-elle pu séparer ces « deux aiguilles » qui, en ce monde, avaient toujours « marqué la même heure » et les âmes-sœurs de Joseph et de Xavier, animées de la même foi sur la terre, n'ont-elles pas dû se retrouver et se reconnaître aux cieux ?...

La correspondance inédite de Xavier de Maistre, publiée, il y a quelques années, par M. Réaume, met à son tour en lumière la sim-

(1) Petit-Senn, *Esquisses en prose et poésie*.

plicité de la foi de Xavier et l'énergie de ses principes. Quelques extraits, pris çà et là, compléteront cette esquisse.

« Heureux, écrit-il à M. Huber Saladin, heureux qui, comme nous, est simple spectateur dans les affaires politiques ! Je cherche vainement parmi les acteurs de tous les partis celui à la place duquel je voudrais être, à commencer par Charles X, jusqu'à M. de la Fayette, en passant par le juste milieu. » Et, en effet « placé en dehors du tourbillon », il s'occupe peu de politique, ce qui ne veut pas dire qu'il soit indifférent. Il est, au contraire, en toutes choses, du côté du droit, de l'honneur, de la vérité et, chaque fois que les événements contemporains apparaissent dans ses lettres, c'est pour y être jugés d'un mot marqué au coin du bon sens, et qui prend parfois le ton décisif dont Joseph est coutumier. S'agit-il de la liberté conquise en 1830 : « J'aime, dit-il, la liberté toute faite parce qu'elle vient de Dieu, et je déteste cordialement la liberté que les hommes veulent faire parce qu'ils n'en ont ni le droit ni les moyens ; le malheur peut donner le droit, mais la vertu seule donne les moyens : ces deux conditions manquent à la révolution. » Quant au régime politique né de cette émeute et à ses conséquences, il les apprécie avec une clairvoyance presque prophétique : « Si l'on peut prévoir quelque chose, c'est que le gouvernement représentatif est impossible sans liberté de la presse, et qu'aucun gouvernement ne peut exister avec cette liberté dans une nation corrompue ; enfin qu'une catastrophe sanglante est inévitable, à la suite de laquelle une main de fer, comme celle de Napoléon, peut seule rétablir un ordre quelconque momentané, pour recommencer ensuite de plus belle. » N'est-ce pas en effet ce que nous avons vu ? 1848 et les journées sanglantes de juin, d'où sort l'empire autoritaire, qui fait place à l'empire libéral de 1867, destiné à sombrer à son tour sous les coups de la presse, car Sedan n'a fait qu'achever ce pouvoir ébranlé et miné par le parlementarisme. Rien cependant ne faisait pressentir alors la rentrée en scène d'un Napoléon : surtout depuis l'échauffourée aussi ridicule qu'injustifiable que Xavier, dans une lettre de décembre 1830, racontait en ces termes dédaigneux :

« Rome est tranquille et le sera longtemps, à moins d'une attaque extérieure. Quelques mauvais garnements ont bien voulu faire du bruit, mais ils ne sont pas même parvenus à alarmer nos vieux Cardinaux. On savait tout et on a fait arrêter quelques polissons à la tête desquels était le jeune comte de Saint-Leu, (*plus tard Napoléon III*,) qui a été enlevé et conduit chez son père à Florence, et le jeune prince de Monfort, âgé de 17 ans. Voilà les puissantes têtes qui conduisirent la conspiration. Gagarin a pris le petit Montfort sous son égide et on l'a laissé chez ses parents. On n'en parle plus. »

Mais ce que Xavier de Maistre reprochait le plus aux constitutions basées sur les principes de 89, c'était leur neutralité religieuse, ou, pour parler plus exactement, leur hostilité contre l'Église, car, pratiquement, ceci a toujours été synonyme de cela. « La tolérance religieuse absolue, dit-il, n'est autre chose que l'agonie de la religion : ce système n'ouvre-t-il pas la barrière à tous les écarts de l'esprit humain? » Et ailleurs : « Toute cette baraque qu'on élève aujourd'hui sans Dieu et contre Dieu s'écroulera sur ses architectes, car il ne peut résulter rien de bon de l'irréligion. » Mais quelque sombre que soit l'horizon « il n'attend pas qu'un gland lui tombe sur le nez pour louer Dieu de toutes choses ; » et voici pourquoi : c'est que « tous ces grands mots, *mouvement des esprits*, *force des choses*, *impulsion générale*, sont des sobriquets donnés par les philosophes modernes à la Providence, qui conduit tout à ses fins par des voies impénétrables. » Cependant la révolution de juillet l'avait atteint au plus intime de son cœur en frappant ou dispersant ses plus chers amis. Cette vue si haute et si sereine dénote un esprit profondément chrétien, qui s'affirme du reste à toutes les pages de sa correspondance.

« Le rétablissement du Panthéon, écrit-il le 31 août 1830, sainte Geneviève chassée une seconde fois pour faire place à un traître, me fait frissonner [1]. » On reconnaît bien là le fils de Christine de Motz.

(1) On sait que l'église de Ste-Geneviève, enlevée au culte par un décret de 1791, puis rendue à la Patronne de Paris en 1821, lui fut retirée une seconde fois en 1830. Un décret de 1852 la restitua à sa destination primitive jusqu'à la profanation de 1885.

En 1834, au sortir d'une maladie grave, il écrit : « J'ai seulement su, en revenant au monde, combien j'ai été près de passer dans l'autre... Cela m'a fait faire de sérieuses réflexions. Je me suis toujours moqué de ces gens qui attendent le dernier moment pour remplir leurs devoirs religieux, et j'ai été huit jours en danger sans y penser ! Il faut croire que la fièvre est du département du diable, et qu'elle détruit les bonnes pensées. C'est une leçon pour l'avenir. » — Il a grand soin de la mettre à profit. Quelques années plus tard, parlant de la mort de M. de la Ferronays : « Dieu veuille me donner une pareille fin ! Hélas ! Hélas ! combien je mérite peu ce que votre amitié vous a dicté au sujet de ma *sainteté*. Je tâche de me tenir en règle pour n'être pas surpris, voilà tout. » — « Les terribles menaces qui ont été proférées contre les tièdes m'effraient souvent ; si je ne suis pas mieux, ce ne sont pas les avertissements qui me manquent. » Elles ne sont pourtant pas d'une âme tiède ces paroles de Xavier de Maistre que le comte de Marcellus nous a conservées : « Partout la prière est le premier cri du cœur de l'homme. Oui, quand je repasse mon *Pater* au fond de mon âme, dès que mes lèvres le murmurent, je me sens fier de m'unir ainsi en pensée avec tant de grands esprits qui l'ont redit depuis dix-huit siècles ; avec un si grand nombre de mes frères qui, dans les deux mondes, le récitent journellement ; enfin avec ce Dieu qui l'a dicté, qui veut qu'on le répète, et promet de ne pas le laisser prononcer en vain. »

Tel fut Xavier de Maistre, aussi inébranlable dans sa foi religieuse, aussi fermement attaché à ses traditions de famille que l'avait été, sous des dehors plus absolus, son glorieux aîné....



XI.

MAINTENANT que nous avons suivi Xavier de Maistre pas à pas dans sa longue carrière, que nous l'avons, pour ainsi dire,

accompagné du berceau à la tombe, nous allons, dans un coup d'œil d'ensemble, tâcher de saisir les traits particuliers de cette noble figure.

Xavier de Maistre possédait un ensemble de talents et d'aptitudes parfaitement harmoniques. Doué d'une grande facilité, il faisait bien ce qu'il faisait, se mouvait avec aisance à travers les difficultés, et s'adaptait sans peine aux situations dans lesquelles le plaçaient les circonstances. La vie n'est pas à tous, hélas ! aussi légère à porter, et cette souplesse habituelle sous un fardeau si lourd, suppose une force intérieure très grande, une santé morale parfaite. Simple dans ses goûts, régulier dans sa conduite, à la fois laborieux et sociable, bon par-dessus tout, charitable et désintéressé, accomplissant toujours le devoir, servant Dieu, son roi, sa patrie, sa famille, avec un dévoûment absolu, une constance inébranlable, plein d'aménité chrétienne, savant sans ostentation, modeste sans afféterie, ami sûr et dévoué, tel était Xavier de Maistre, tel il nous est représenté par ceux qui l'ont connu. Son affabilité, ses manières douces et polies lui gagnaient tous les cœurs. Chose remarquable, ceux qui l'avaient approché une fois désiraient le revoir ; on s'attachait facilement à lui.

Il était d'un caractère égal, d'une humeur enjouée, nullement sauvage ; au contraire, il aimait le monde, la société choisie, mais sans le bruit des fêtes. Jusqu'à la fin de ses jours, il fut très recherché, il savait admirablement tenir conversation dans les salons. Causeur fin et judicieux, mais causeur à ses moments, spirituel et non caustique, quelquefois rêveur et distrait, il était toujours soigneux de sa personne et maître de ses discours.

Quant à ses livres, Xavier de Maistre n'est pas un écrivain suivant l'idée que l'on s'en forme aujourd'hui, l'un de ces spécialistes qui passent leur vie une plume à la main, qui s'adonnent à la littérature comme à un métier, qui suivent la carrière des lettres, cherchent un succès tapageur, et caressent la publicité. On a pu se convaincre dans les pages précédentes que, s'il ne dédaignait pas la gloire littéraire, il ne lui sacrifiait pourtant ni ses goûts d'artiste, ni ses devoirs

d'état, ni les soins de sa famille. Il est auteur, mais non producteur. Ami de la nature, il entend sa voix, il écoute ses confidences, et les reproduit dans des pages fidèles. Ses tableaux sont vivants. Ses personnages ne sont pas des êtres imaginaires ; il les a vus. Mais son principal talent consiste à les peindre assez d'après nature pour qu'on les reconnaisse.

Xavier de Maistre est donc naturel avant tout ; il écrit des livres comme l'arbre pousse des fleurs, au moment de la sève, dans certaines saisons. Il ne se met pas en serre chaude pour activer la végétation de son esprit. Aussi les fruits qu'il donne ont-ils la saveur des plein-vent. Ce cachet est remarquable surtout dans le *Voyage autour de ma chambre*. Produit naturel d'un talent qui s'ignore, le voyage a tous les charmes du laisser-aller, de la grâce naïve, du franc sourire et du limpide regard qui caractérisent la véritable beauté. Il restera comme un monument impérissable, quoique modeste, de la littérature française.

Si Xavier de Maistre se révèle surtout dans son *Voyage*, il n'y est pas tout entier. Ses autres créations, avec des allures plus graves, plus sentimentales, nous le montrent sous d'autres aspects ; mais elles réflètent toujours une âme franche et pure. Les deux nouvelles, composées en 1820 à la prière de ses amis, et qu'il a intitulées : *la Jeune Sibérienne* et *les Prisonniers du Caucase*, sont deux productions frappées au coin de la même ingénuité de sentiment et de la même simplicité de style qu'on observe dans la précédente, deux de ces touchants récits qu'on ne peut lire sans verser des larmes d'attendrissement et sans aimer celui qui sait si bien toucher la fibre sentimentale. Et *le Lépreux ?* quel dialogue plein de charité et de philosophie chrétiennes ! Mais toutes ces œuvres ont le caractère dont nous parlions plus haut, celui de la spontanéité. L'auteur les compose sans recherche comme sans efforts. Il puise dans les circonstances présentes ou dans ses souvenirs la pensée et la détermination d'écrire un ouvrage, qu'il remettra ensuite à son frère Joseph, le grand censeur, ou à quelque ami discret, mais en cachette, et rou-

gissant de la hardiesse qu'il a prise, comme quelqu'un qui doute de lui-même, de la valeur de son travail, qui surtout ne croit pas avoir fait merveille, et avoir acquis, pour des *chimères*, comme il les appelle, des droits à l'immortalité.

On ne pourrait dire que Xavier de Maistre exerçât son talent sur des sujets à la mode et sur les événements du jour. Au contraire, peu d'écrivains ont moins emprunté aux circonstances publiques et sacrifié à l'idole régnante. Comme toutes les natures d'élite, il vivait en lui et par lui, indépendamment du lit où roulait son existence. Son style et sa pensée ne se ressentent en rien de l'argot du temps ni de l'atmosphère brûlante qu'il respirait à contre-cœur. Il n'était pas plus de son époque que d'une autre, et ce qu'il a laissé de son esprit dans ses livres n'a d'autre cachet que celui du talent, ni d'autre âge que celui de la beauté.

Disons mieux : pour le lecteur qui se reporte mentalement aux années orageuses où de Maistre écrivait, c'est un singulier contraste que le calme serein du livre et le milieu tonitruant dans lequel vivait l'auteur. Ce sentiment est exprimé, entre autres, dans les vers qu'on va lire, écrits par un de nos amis sur le dernier feuillet d'un exemplaire du *Voyage autour de ma chambre* :

Ainsi Xavier de Maistre, aimable anachorète,
Cloîtré dans son réduit *par ordre supérieur,*
Pour charmer les loisirs d'une longue retraite,
En tableaux ravissants peignit son intérieur.
Dans un obscur recoin suspendant son épée,
Aux travaux de la plume il condamna sa main
Par un vieux préjugé fatalement trompée.
L'encre lava le sang d'une folle équipée :
Le glorieux soldat se fit humble écrivain. [1]

Le vieux monde croulait, sapé dans ses assises ;
Partout l'esprit moderne, ainsi qu'un ouragan,

(1) Allusion à un duel de jeunesse, regretté par Xavier comme une mauvaise action et un mauvais exemple.

Secouait les donjons, les trônes, les églises ;
Le passé, l'avenir s'étaient jeté le gant.
Lui, calme, sur l'airain, — le papier, faut-il dire,
De sa pensée errante il trace les détours.
Quand le bruit de l'orage à sa fenêtre expire,
Poète-philosophe, il chante sur sa lyre
Le bonheur d'être seul, le charme des beaux jours.

Rien de plus savoureux que cette fantaisie !
La simplesse allobroge unie à l'art français,
Et le grain de sagesse au fond de l'ambroisie,
Feront à ce poème un éternel succès.
Qui n'a relu vingt fois ce modèle de grâce,
Chef-d'œuvre littéraire écrit en badinant ?
Des vieux sentiers battus abandonnant la trace,
De Maistre, — la fortune aide parfois l'audace, —
A trouvé dans sa chambre un nouveau continent. [1]

Nous ne disons pas que les productions littéraires de Xavier de Maistre soient irréprochables. Il a ses côtés faibles. Ne visant pas à l'effet, il paraît parfois terne et monotone ; il n'a pas d'éclair ni de scintillation dans le style. Observateur à la vérité plein de finesse et de bon sens, quelquefois profond, il ne manque pas d'aperçus nouveaux sur le cœur humain, et le reste ; mais sa phrase a le calme un peu plat d'un lac suisse. Quelle différence avec la fougue et les bouillonnements océaniques de son frère le comte Joseph de Maistre ! Primesautier par nature, son esprit est ramené au pas par l'éducation militaire. Sous sa réserve il y a de la consigne. Ajoutons qu'il était né placide ; aussi, à l'âge le plus bouillant, il se possède comme un vieillard. Il ne manie pas la plume avec l'agilité fébrile d'une imagination ardente, mais avec la lenteur calculée d'un dessinateur ; ses habitudes artistiques, prises de bonne heure, ne sont peut-être pas étrangères à ces allures compassées. Quoi qu'il en soit, Xavier de Maistre est un écrivain modéré pour le fond et pour la forme ; la

(1) J. Ducrest.

lecture finie, on ferme le livre aussi tranquille qu'à la première page, les yeux parfois voilés de larmes involontaires et fugitives, mais nullement bouleversé, et, à coup sûr, meilleur au fond de l'âme ; ce qui n'est pas un chétif avantage et compense bien le vide que laissent toujours après elles des émotions trop violentes. Ici, point de ces ébranlements douloureux que donne une littérature convulsive. Des sentiments doux et honnêtes, exprimés en termes simples et heureux, tel est le fond des œuvres que nous essayons d'analyser.

En résumé, Xavier de Maistre n'est ni phraseur étincelant ni conteur dramatique. Il écrit comme il pense, en rêvant ; il s'exprime comme il sent, avec simplicité ; mots et idées semblent couler de source. La nature est son seul modèle, son unique inspiration.

Un caractère peut-être également distinctif de ses ouvrages, c'est qu'il y tient, autant que possible, sa personnalité à l'écart, en dehors du sujet qu'il traite. Voyez *la Jeune Sibérienne* et *les Prisonniers du Caucase ;* en les lisant, n'oublie-t-on pas l'auteur de ces touchants récits comme on s'oublie soi-même ? Lorsqu'il parle de lui, dans le *Voyage autour de ma chambre*, ou dans l'*Expédition nocturne* qui en est la suite, c'est plutôt un prétexte qu'il saisit pour émettre des réflexions philosophiques ou chrétiennes, pleines de bon sens, souvent spirituelles, toujours humbles, consolantes, instructives.

Faut-il ajouter que la morale la plus pure et le plus scrupuleux respect de la pudeur, si facile à effaroucher dans les sujets parfois légers qu'il aborde, le placent au nombre des écrivains chastes et délicats, que personne ne rougit d'avoir et d'avouer pour amis intimes ? [1] Ses livres respirent le calme des passions, j'allais dire la candeur de l'innocence. Aucune exagération dans les sentiments, aucun désordre dans les idées, aucun dévergondage dans les peintures qu'il fait des hommes et des choses. Une belle âme qui se dévoile, un cœur sensible qui s'épanche, un esprit net et ouvert qui se délasse par d'heureux et inoffensifs traits de plume, voilà Xavier

(1) Cette appréciation n'est pas partagée par tous les critiques. *(Note de l'éditeur.)*

de Maistre et sa littérature. C'est un genre spécial qu'il a créé, dans lequel, du premier jet, il a atteint la perfection et où ses imitateurs n'ont jamais pu devenir ses rivaux. Admirables ouvrages ! Son goût exquis, son style correct et facile en ont fait des livres classiques.

« Heureux homme et à envier, écrivait Sainte-Beuve en 1839, dont l'arbuste attique a fleuri sans avoir besoin de l'engrais des boues de Lutèce ! Loin de nous, en Savoie, en Russie, au ciel de Naples, il semblait s'être conservé exprès pour venir offrir dans sa trop courte visite, à l'âge de près de soixante-treize ans, l'homme le plus moralement semblable à ses ouvrages qui se puisse voir, le seul de nos jours, peut-être, tout à fait semblable et fidèle pour l'âme à son passé, naïf, étonné, doucement malin, souriant et sensible jusqu'aux larmes, comme dans la première fraîcheur, un auteur enfin qui ressemble d'autant plus à son livre qu'il n'a jamais songé à être auteur. »



XII.

XAVIER de Maistre était aussi poète à ses heures; non pas comme lord Byron, Lamartine ou Victor Hugo, mais poète à la manière de Millevoye, de Chateaubriand... Qui n'a fredonné, enfant, la plaintive romance du chantre d'*Atala et René :*

> Ah ! que j'ai douce souvenance
> Du beau pays de ma naissance !...

Pour bien des âmes sensibles, l'un des plus beaux souvenirs de cet âge est celui de la romance d'Ivan et Kascambo (dans *les Prisonniers du Caucase)*, chantée en chœur, un soir d'été, sous l'ombre noire des platanes. Ce refrain résonne longtemps au fond de l'âme, comme la voix de l'absence.

J'ai comparé à l'instant Xavier de Maistre à Millevoye et à

Chateaubriand. Cette comparaison est peut-être ambitieuse, et lui-même, s'il vivait encore, se récrierait contre de tels rapprochements. Néanmoins, je pourrais étayer le parallèle de preuves écrites. Voici, par exemple, une pièce fort gracieuse ; elle est intitulée :

LE PAPILLON.

Colon de la plaine éthérée,
Aimable et brillant papillon,
Comment de cet affreux donjon
As-tu su découvrir l'entrée ?
A peine, entre ces noirs créneaux,
Un faible rayon de lumière
Jusqu'à mon cachot solitaire
Pénètre à travers les barreaux.

As-tu reçu de la nature
Un cœur sensible à l'amitié ?
Viens-tu, conduit par la pitié,
Partager les maux que j'endure ?
Ah ! ton aspect de ma douleur
Suspend et calme la puissance ;
Tu me ramènes l'espérance
Prête à s'éteindre dans mon cœur.

Doux ornement de la nature,
Viens me retracer sa beauté ;
Parle-moi de la liberté,
Des eaux, des fleurs, de la verdure.
Parle-moi du bruit des torrents,
Des lacs profonds, des frais ombrages,
Et du murmure des feuillages
Qu'agite l'haleine des vents.

Le long de la muraille obscure
Tu cherches vainement des fleurs ;
Chaque captif de ses malheurs
Y trace la vive peinture.

Loin du soleil et des zéphirs,
Entre ces voûtes souterraines,
Tu voltigeras sur des chaînes
Et n'entendras que des soupirs.

Léger enfant de la prairie,
Sors de ma lugubre prison;
Tu n'existes qu'une saison,
Hâte-toi d'employer la vie.
Fuis; tu n'auras, hors de ces lieux
Où l'existence est un supplice,
D'autres liens que ton caprice,
Ni d'autre prison que les cieux.

Etale ta riche parure
Aux yeux de mes pauvres enfants;
Témoin de leurs jeux innocents,
Plane autour d'eux sur la verdure.
Bientôt, vivement poursuivi,
Feins de vouloir te laisser prendre;
De fleur en fleur va les attendre
Pour les conduire jusqu'ici.

Leur mère les suivra sans doute,
Triste compagne de leurs jeux!
Vole alors gaîment devant eux
Pour les distraire de la route...
D'un infortuné prisonnier
Ils sont la dernière espérance;
Les douces larmes de l'enfance
Pourront attendrir mon geôlier...

A l'épouse la plus fidèle
On rendra le plus tendre époux;
Les portes d'airain, les verrous
S'ouvriront bientôt devant elle.
Mais, ô ciel! le bruit de mes fers
Détruit l'erreur qui me console:
Hélas! le papillon s'envole...
Le voilà perdu dans les airs!



Les ruines d'un ancien château. (P. 62.)

On a beaucoup cité l'épitaphe, en effet très originale, qu'il avait composée pour son futur tombeau :

Ci-gît, sous cette pierre grise,
Xavier qui de tout s'étonnait,
Demandant d'où venait la bise
Et pourquoi parfois il tonnait.
Il fouilla maint et maint grimoire ;
Il lut du matin jusqu'au soir,
Et but à la fin l'onde noire,
Tout surpris de ne rien savoir.

Xavier de Maistre fut peintre, comme il était poète, comme il était prosateur ; les muses sont sœurs, dit-on.

Ses productions artistiques, plus nombreuses que ses compositions littéraires, sont bien réellement de la même famille; elles ont la même douceur de teintes, le même naturel dans l'expression, le même négligé dans la facture, que ses œuvres écrites. On peut voir dans l'église de la Bauche un joli tableau de l'Assomption qu'il a peint en souvenir de son séjour dans ce village.

Militaire, Xavier de Maistre fit toujours et partout bravement son devoir. Dans ces temps de luttes gigantesques, c'était sur les champs de bataille qu'il fallait conquérir ses grades.

Mais l'écrivain modèle, l'excellent peintre, le bon général fut encore et par-dessus tout un véritable homme de bien, un chrétien sérieux. Le *vir bonus, Christi discipulus* sera toujours une belle épitaphe, pour les plus illustres tombes, comme pour les plus humbles.

* * *

Nous avons, dans cette rapide esquisse, réuni et groupé tous les détails intéressants, toutes les anecdotes qu'on trouve éparses dans les diverses Relations ou Notices publiées sur Xavier de Maistre. Les pages suivantes, en reproduisant ses chefs-d'œuvre, achèveront de le faire connaître.



2. — Le lépreux de la cité d'Aoste.

LA partie méridionale de la cité d'Aoste est presque déserte, et paraît n'avoir jamais été fort habitée. On y voit des champs labourés et des prairies terminées d'un côté par les remparts antiques que les Romains élevèrent pour lui servir d'enceinte, et de l'autre par les murailles de quelques jardins. Cet emplacement solitaire peut cependant intéresser les voyageurs. Auprès de la porte de la ville, on voit les ruines d'un ancien château, dans lequel, si l'on en croit la tradition populaire, le comte René de Chalans laissa mourir de faim, dans le XVe siècle, la princesse Marie de Bragance, son épouse : de là le nom de *Bramafan* (qui signifie *cri de la faim*) donné à ce château par les gens du pays.

Cette anecdote, dont on pourrait assurément contester l'authenticité, rend ces masures intéressantes pour les personnes sensibles qui la croient vraie.

Plus loin, à quelques centaines de pas, est une tour carrée, adossée au mur antique et construite avec le marbre dont il était jadis revêtu ; on l'appelle la *Tour de la frayeur*, parce que le peuple l'a crue longtemps habitée par des revenants. Les vieilles femmes de la cité d'Aoste se ressouviennent fort bien, disent-elles, d'en avoir vu sortir, pendant les nuits sombres, une grande femme blanche tenant une lampe à la main.

Il y a environ quinze ans que cette tour fut réparée par ordre du gouvernement et entourée d'une enceinte, pour y loger un lépreux et

le séparer ainsi de la société, en lui procurant tous les agréments dont sa triste situation était susceptible. L'hôpital de Saint-Maurice fut chargé de pourvoir à sa subsistance, et on lui fournit quelques meubles, ainsi que les instruments nécessaires pour cultiver un jardin. C'est là qu'il vivait depuis longtemps, livré à lui-même, ne voyant jamais personne, excepté le prêtre qui, de temps en temps, allait lui porter les secours de la religion, et l'homme qui chaque semaine lui apportait ses provisions de l'hôpital.

Pendant la guerre des Alpes, en l'année 1797, un militaire, se trouvant à la cité d'Aoste, passa un jour, par hasard, auprès du jardin du lépreux, dont la porte était entr'ouverte, et il eut la curiosité d'y entrer. Il y trouva un homme vêtu simplement, appuyé contre un arbre et plongé dans une profonde méditation. Au bruit que fit l'officier en entrant, le solitaire, sans se retourner et sans regarder, s'écria d'une voix triste :

— Qui est là, et que me veut-on ?

— Excusez un étranger, répondit le militaire, à qui l'aspect agréable de votre jardin a peut-être fait commettre une indiscrétion, mais qui ne veut nullement vous troubler.

— N'avancez pas, répondit l'habitant de la tour en lui faisant signe ; vous êtes auprès d'un malheureux attaqué de la lèpre.

— Quelle que soit votre infortune, répliqua le voyageur, je ne m'éloignerai point : je n'ai jamais fui les malheureux ; cependant, si ma présence vous importune, je suis prêt à me retirer.

— Soyez le bienvenu, dit alors le lépreux en se retournant tout à coup, et restez, si vous l'osez, après m'avoir regardé.

Le militaire fut quelque temps immobile d'étonnement et d'effroi à l'aspect de cet infortuné que la lèpre avait totalement défiguré.

— Je resterai volontiers, dit-il, si vous agréez la visite d'un homme que le hasard a conduit ici, mais qu'un vif intérêt y retient.

LE LÉPREUX. — De l'intérêt !... Je n'ai jamais excité que la pitié.

LE MILITAIRE. — Je me croirais heureux si je pouvais vous offrir quelque consolation.

LE LÉPREUX. — C'en est une grande pour moi de voir les hommes, d'entendre le son de la voix humaine, qui semble me fuir.

LE MILITAIRE. — Permettez-moi donc de converser quelques moments avec vous et de parcourir votre demeure.

LE LÉPREUX. — Bien volontiers, si cela peut vous faire plaisir. (En disant ces mots, le lépreux se couvrit la tête d'un large feutre dont les bords rabattus lui cachaient le visage). Passez, ajouta-t-il, ici, au midi. Je cultive un petit parterre de fleurs qui pourront vous plaire ; vous en trouverez d'assez rares. Je me suis procuré des graines de toutes celles qui croissent d'elles-mêmes sur les Alpes, et j'ai tâché de les faire doubler et de les embellir par la culture.

LE MILITAIRE. — En effet, voilà des fleurs dont l'aspect est tout à fait nouveau pour moi.

LE LÉPREUX. — Remarquez ce petit buisson de roses ; c'est le rosier sans épines, qui ne croît que sur les Hautes-Alpes ; mais il perd déjà cette propriété, et il pousse des épines à mesure qu'on le cultive et qu'il se multiplie.

LE MILITAIRE. — Il devrait être l'emblème de l'ingratitude.

LE LÉPREUX. — Si quelques-unes de ces fleurs vous paraissent belles, vous pouvez les prendre sans crainte, et vous ne courez aucun risque en les portant sur vous. Je les ai semées, j'ai le plaisir de les arroser et de les voir, mais je ne les touche jamais.

LE MILITAIRE. — Pourquoi donc ?

LE LÉPREUX. — Je craindrais de les souiller, et je n'oserais vous les offrir.

LE MILITAIRE. — A qui les destinez-vous ?

LE LÉPREUX. — Les personnes qui m'apportent des provisions de l'hôpital ne craignent pas de s'en faire des bouquets. Quelquefois aussi les enfants de la ville se présentent à la porte de mon jardin. Je monte aussitôt dans la tour, de peur de les effrayer ou de leur nuire. Je les vois folâtrer de ma fenêtre et me dérober quelques fleurs. Lorsqu'ils s'en vont, ils lèvent les yeux sur moi : *Bonjour*, *Lépreux*, me disent-ils en riant, et cela me réjouit un peu.

Le militaire. — Vous avez su réunir ici bien des plantes différentes ; voilà des vignes et des arbres fruitiers de plusieurs espèces.

Le lépreux. — Ces arbres sont encore jeunes ; je les ai plantés moi-même, ainsi que cette vigne, que j'ai fait monter jusqu'au dessus du mur antique que voilà, et dont la largeur me forme un petit promenoir ; c'est ma place favorite... Montez le long de ces pierres : c'est un escalier dont je suis l'architecte. Tenez-vous au mur.

Le militaire. — Le charmant réduit ! et comme il est bien fait pour les méditations d'un solitaire !

Le lépreux. — Aussi, je l'aime beaucoup ; je vois d'ici la campagne et les laboureurs dans les champs ; je vois tout ce qui se passe dans la prairie, et je ne suis vu de personne.

Le militaire. — J'admire combien cette retraite est tranquille et solitaire. On est dans une ville, et on croirait être dans un désert.

Le lépreux. — La solitude n'est pas toujours au milieu des forêts et des rochers. L'infortuné est seul partout.

Le militaire. — Quelle suite d'événements vous amena dans cette retraite ? Ce pays est-il votre patrie ?

Le lépreux. — Je suis né sur les bords de la mer, dans la principauté d'Oneille, et je n'habite ici que depuis quinze ans. Quant à mon histoire, elle n'est qu'une longue et uniforme calamité.

Le militaire. — Avez-vous toujours vécu seul ?

Le lépreux. — J'ai perdu mes parents dans mon enfance, et je ne les connus jamais ; une sœur qui me restait est morte depuis deux ans. Je n'ai jamais eu d'ami.

Le militaire. — Infortuné !

Le lépreux. — Tels sont les desseins de Dieu.

Le militaire. — Quel est votre nom, je vous prie !

Le lépreux. — Ah ! mon nom est terrible ; je m'appelle *le Lépreux !* On ignore dans le monde celui que je tiens de ma famille et celui que la religion m'a donné le jour de ma naissance. Je suis *le Lépreux ;* voilà le seul titre que j'aie à la bienveillance des hommes. Puissent-ils ignorer éternellement qui je suis !

Le militaire. — Cette sœur que vous avez perdue, vivait-elle avec vous ?

Le lépreux. — Elle est demeurée cinq ans avec moi, dans cette même habitation où vous me voyez. Aussi malheureuse que moi, elle partageait mes peines, et je tâchais d'adoucir les siennes.

Le militaire. — Quelles peuvent être maintenant vos occupations, dans une solitude aussi profonde ?

Le lépreux. — Le détail des occupations d'un solitaire tel que moi ne pourrait être que bien monotone pour un homme du monde, qui trouve son bonheur dans l'activité de la vie sociale.

Le militaire. — Ah ! vous connaissez peu ce monde, qui ne m'a jamais donné le bonheur. Je suis souvent solitaire par choix, et il y a peut-être plus d'analogie entre nos idées que vous ne le pensez. Cependant, je l'avoue, une solitude éternelle m'épouvante ; j'ai de la peine à la concevoir.

Le lépreux. — « Celui qui chérit sa cellule y trouvera la paix : » l'*Imitation de Jésus-Christ* nous l'apprend. Je commence par éprouver la vérité de ces paroles consolantes. Le sentiment de la solitude s'adoucit aussi par le travail. L'homme qui travaille n'est jamais complètement malheureux, et j'en suis la preuve. Pendant la belle saison, la culture de mon jardin et de mon parterre m'occupe suffisamment. Pendant l'hiver, je fais des corbeilles et des nattes ; je travaille à me faire des habits ; je prépare chaque jour moi-même ma nourriture avec les provisions qu'on m'apporte de l'hôpital, et la prière remplit les heures que le travail me laisse. Enfin l'année s'écoule, et lorsqu'elle est passée, elle me paraît encore avoir été bien courte.

Le militaire. — Elle devrait vous paraître un siècle.

Le lépreux. — Les maux et les chagrins font paraître les heures longues ; mais les années s'envolent toujours avec la même rapidité. Il est d'ailleurs encore, au dernier terme de l'infortune, une jouissance que le commun des hommes ne peut connaître, et qui vous paraît bien singulière, c'est celle d'exister et de respirer. Je passe des

journées entières de la belle saison, immobile sur ce rempart, à jouir de l'air et de la beauté de la nature ; toutes mes idées alors sont vagues, indécises ; la tristesse repose dans mon cœur sans l'accabler ; mes regards errent sur cette campagne et sur ces rochers qui nous environnent : ces différents aspects sont tellement empreints dans ma mémoire, qu'ils font, pour ainsi dire, partie de moi-même, et chaque site est un ami que je vois avec plaisir tous les jours.

Le militaire. — J'ai souvent éprouvé quelque chose de semblable. Lorsque le chagrin s'appesantit sur moi, et que je ne trouve pas dans le cœur des hommes ce que le mien désire, l'aspect de la nature et des choses inanimées me console ; je m'affectionne aux rochers et aux arbres, et il me semble que tous les êtres de la création sont des amis que Dieu m'a donnés.

Le lépreux. — Vous m'encouragez à vous expliquer à mon tour ce qui se passe en moi. J'aime véritablement les objets qui sont, pour ainsi dire, mes compagnons de vie, et que je vois chaque jour ; aussi, tous les soirs, avant de me retirer dans la tour, je viens saluer les glaciers de Ruitorts, les bois sombres du mont Saint-Bernard, et les pointes bizarres qui dominent la vallée de Rhème. Quoique la puissance de Dieu soit aussi visible dans la création d'une fourmi que dans celle de l'univers entier, le grand spectacle des montagnes impose cependant davantage à mes sens. Je ne puis voir ces masses énormes, recouvertes de glaces éternelles, sans éprouver un étonnement religieux ; mais, dans ce vaste tableau qui m'entoure, j'ai des sites favoris et que j'aime de préférence ; de ce nombre est l'ermitage que vous voyez là-haut, sur la sommité de la montagne de Charvensod. Isolé au milieu des bois, auprès d'un champ désert, il reçoit les derniers rayons du soleil couchant. Quoique je n'y aie jamais été, j'éprouve un singulier plaisir à le voir. Lorsque le jour tombe, assis dans mon jardin, je fixe mes regards sur cet ermitage solitaire, et mon imagination s'y repose. Il est devenu pour moi une espèce de propriété ; il me semble qu'une réminiscence confuse m'apprend que j'ai vécu là jadis dans des temps plus heureux, et dont la mémoire

s'est effacée en moi. J'aime surtout à contempler les montagnes éloignées qui se confondent à l'horizon. Ainsi que l'avenir, l'éloignement fait naître en moi le sentiment de l'espérance ; mon cœur opprimé croit qu'il existe peut-être une terre bien éloignée où, à une époque de l'avenir, je pourrai goûter enfin ce bonheur pour lequel je soupire et qu'un instinct secret me présente sans cesse comme possible.

Le militaire. — Avec une âme ardente comme la vôtre, il vous a fallu sans doute bien des efforts pour vous résigner à votre destinée et pour ne pas vous abandonner au désespoir.

Le lépreux. — Je vous tromperais en vous laissant croire que je suis toujours résigné à mon sort ; je n'ai point atteint cette abnégation de soi-même où quelques anachorètes sont parvenus. Ce sacrifice complet de toutes les affections humaines n'est point encore accompli ; ma vie se passe en combats continuels, et les secours puissants de la religion elle-même ne sont pas toujours capables de réprimer les élans de mon imagination. Elle m'entraîne souvent malgré moi dans un océan de désirs chimériques qui tous me ramènent vers ce monde dont je n'ai aucune idée, et dont l'image fantastique est toujours présente pour me tourmenter.

Le militaire. — Si je pouvais vous faire lire dans mon âme et vous donner du monde l'idée que j'en ai, tous vos désirs et tous vos regrets s'évanouiraient.

Le lépreux. — En vain quelques livres m'ont instruit de la perversité des hommes et des malheurs inséparables de l'humanité ; mon cœur se refuse à les croire. Je me représente toujours des sociétés d'amis sincères et vertueux ; des familles que la santé, la jeunesse et la fortune réunies comblent de bonheur. Je crois les voir errant ensemble dans des bocages plus verts et plus frais que ceux qui me prêtent leur ombre, éclairés par un soleil plus brillant que celui qui m'éclaire, et leur sort me semble plus digne d'envie, à mesure que le mien est plus misérable. Au commencement du printemps, lorsque le vent du Piémont souffle dans notre vallée, je me sens pénétré par

sa chaleur vivifiante, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un désir inexplicable et le sentiment confus d'une félicité immense, dont je pourrais jouir et qui m'est refusée. Alors je fuis de ma cellule, j'erre dans la campagne pour respirer plus librement. J'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer ; et du haut de la colline, caché entre les broussailles comme une bête fauve, mes regards se portent sur la ville d'Aoste. Je vois de loin, avec des yeux d'envie, ses heureux habitants qui me connaissent à peine ; je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avouerai-je ? j'ai quelquefois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi et de me donner un ami ! Mais les arbres sont muets, leur froide écorce me repousse ; elle n'a rien de commun avec mon cœur qui palpite et brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite, j'expose à Dieu mes tourments, et ma prière ramène un peu de calme dans mon âme.

Le militaire. — Ainsi, pauvre malheureux, vous souffrez à la fois tous les maux de l'âme et du corps !

Le lépreux. — Ces derniers ne sont pas les plus cruels.

Le militaire. — Ils vous laissent donc quelquefois un peu de relâche?

Le lépreux. — Tous les mois, ils augmentent et diminuent avec le cours de la lune. Lorsqu'elle commence à se montrer, je souffre ordinairement davantage ; la maladie diminue ensuite et semble changer de nature ; ma peau se dessèche et blanchit, et je ne sens presque plus mon mal ; mais il serait toujours supportable sans les insomnies affreuses qu'il me cause.

Le militaire. — Quoi ! le sommeil même vous abandonne ?

Le lépreux. — Ah ! monsieur, les insomnies ! les insomnies ! Vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit qu'un malheureux passe tout entière sans fermer l'œil, l'esprit fixé sur une situation affreuse et sur un avenir sans espoir. Non, personne ne peut le comprendre. Mes inquiétudés augmentent à mesure que la nuit

s'avance ; et lorsqu'elle est près de finir, mon agitation est telle que je ne sais plus que devenir ; mes pensées se brouillent, j'éprouve un sentiment extraordinaire que je ne trouve jamais en moi que dans ces tristes moments. Tantôt il me semble qu'une force irrésistible m'entraîne dans un gouffre sans fond ; tantôt je vois des taches noires devant mes yeux ; mais pendant que je les examine, elles se croisent avec la rapidité de l'éclair, elles grossissent en s'approchant de moi, et bientôt ce sont des montagnes qui m'accablent de leur poids. D'autres fois aussi je vois des nuages sortir de la terre autour de moi, comme des flots qui s'enflent, qui s'amoncellent et menacent de m'engloutir ; et lorsque je veux me lever pour me distraire de ces idées, je me sens comme retenu par des liens invisibles qui m'ôtent les forces. Vous croirez peut-être que ce sont des songes ; mais non, je suis bien éveillé. Je revois sans cesse les mêmes objets, et c'est une sensation d'horreur qui surpasse tous mes autres maux.

Le militaire. — Il est possible que vous ayez la fièvre pendant ces cruelles insomnies, et c'est là, sans doute, ce qui vous cause cette espèce de délire.

Le lépreux. — Vous croyez que cela peut venir de la fièvre ? Ah ! je voudrais bien que vous disiez vrai. J'avais craint jusqu'à présent que ces visions ne fussent un symptôme de folie, et je vous avoue que cela m'inquiétait beaucoup. Plût à Dieu que ce fût en effet la fièvre !

Le militaire. — Vous m'intéressez vivement. J'avoue que je ne me serais jamais fait l'idée d'une situation semblable à la vôtre. Je pense cependant qu'elle devait être moins triste lorsque votre sœur vivait.

Le lépreux. — Dieu sait lui seul ce que j'ai perdu par la mort de ma sœur ! Mais ne craignez-vous point de vous trouver si près de moi ? Asseyez-vous ici, sur cette pierre : je me placerai derrière le feuillage, et nous converserons sans nous voir.

Le militaire. — Pourquoi donc ? Non, vous ne me quitterez point ; placez-vous près de moi. (En disant ces mots, le voyageur fit un mouvement involontaire pour saisir la main du Lépreux, qui la retira avec vivacité.)

LE LÉPREUX. — Imprudent ! vous allez saisir ma main ?

LE MILITAIRE. — Eh bien, je l'aurais serrée de bon cœur !

LE LÉPREUX. — Ce serait la première fois que ce bonheur m'aurait été accordé ; ma main n'a jamais été serrée par personne.

LE MILITAIRE. — Quoi donc ! hormis cette sœur dont vous m'avez parlé, vous n'avez jamais eu de liaison, vous n'avez jamais été chéri par aucun de vos semblables ?

LE LÉPREUX. — Heureusement pour l'humanité, je n'ai plus de semblables sur la terre.

LE MILITAIRE. — Vous me faites frémir !

LE LÉPREUX. — Pardonnez, compatissant étranger ! vous savez que les malheureux aiment à parler de leurs infortunes.

LE MILITAIRE. — Parlez, parlez, homme intéressant ! Vous m'avez dit qu'une sœur vivait jadis avec vous et vous aidait à supporter vos souffrances.

LE LÉPREUX. — C'était le seul lien par lequel je tenais encore au reste des humains ! Il plut à Dieu de le rompre et de me laisser isolé et seul au milieu du monde. Son âme était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement qui m'accable souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse dont je me fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux. Le genre de nos maux nous privait de cette consolation. Lors même que nous nous rapprochions pour prier Dieu, nous évitions réciproquement de nous regarder, de peur que le spectacle de nos maux ne troublât nos méditations, et nos regards n'osaient plus se réunir que dans le ciel. Après nos prières, ma sœur se retirait ordinairement dans sa cellule ou sous les noisetiers qui terminent le jardin, et nous vivions presque toujours séparés.

LE MILITAIRE. — Mais pourquoi vous imposer cette dure contrainte ?

LE LÉPREUX. — Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute ma famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus ; son effroi fut extrême en m'apercevant pour la première fois. La crainte de l'affliger, la crainte

plus grande encore d'augmenter son mal en l'approchant, m'avait forcé d'adopter ce triste genre de vie. La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez ce reste de treillage que j'ai négligé ; c'était alors une haie de houblon que j'entretenais avec soin et qui partageait le jardin en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble sans nous voir et sans trop nous approcher.

Le militaire. — On dirait qu'un mauvais génie se plaisait à empoisonner les tristes jouissances que le Ciel vous laissait.

Le lépreux. — Mais du moins je n'étais pas seul alors ; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante ; j'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais à l'aube du jour prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici, au même endroit où je vous parle, et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée ou quelques branches d'arbrisseau qu'elle y laissait tomber en passant ; je suis seul : il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe. Sans s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services, et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre. Mais qui peut mettre des bornes à l'affection d'une sœur ? Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre.

J'approche, je prête l'oreille. Jugez de mon étonnement ! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors sur le seuil de ma porte. Elle avait entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler ; mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le *Miserere*. Je me mis à genoux près de la porte, et, sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles. Mes yeux étaient pleins de larmes : qui n'eût été touché d'une telle affection ? Lorsque je crus que sa prière était terminée : « Adieu, ma sœur, lui dis-je à voix basse, adieu ; retire-toi, je me sens un peu mieux ; que Dieu te bénisse et te récompense de ta piété ! » Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée, car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille.

Le militaire. — Combien ont dû vous paraître tristes les premiers jours qui suivirent la mort de cette sœur chérie !

Le lépreux. — Je fus longtemps dans une sorte de stupeur qui m'ôtait la faculté de sentir toute l'étendue de mon infortune : lorsque enfin je revins à moi et que je fus à même de juger de ma situation, ma raison fut prête à m'abandonner. Cette époque sera toujours doublement triste pour moi ; elle me rappelle le plus grand de mes malheurs, et le crime qui faillit en être la suite.

Le militaire. — Un crime ! je ne puis vous en croire capable.

Le lépreux. — Cela n'est que trop vrai, et en vous racontant cette époque de ma vie, je sens trop que je perdrai beaucoup dans votre estime ; mais je ne veux pas me peindre meilleur que je ne suis, et vous me plaindrez peut-être en me condamnant. Déjà, dans quelques accès de mélancolie, l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à moi : cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser, lorsque la circonstance la plus simple et la moins faite en apparence pour me troubler faillit me perdre pour l'éternité. Je venais d'éprouver un nouveau chagrin. Depuis quelques années, un petit chien s'était donné à nous ; ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que depuis qu'elle n'existait plus, ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi.

Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde; mais il était encore un trésor pour la maison du Lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé *Miracle*, et son nom qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaieté continuelle, nous avaient souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant quelques habitants de la ville s'en alarmèrent et crurent qu'il pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie; ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel. Ils lui passèrent une corde au cou en ma présence et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois; je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la Doire; mais la populace, qui l'attendait en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris et je rentrai dans ma tour plus mort que vif; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir : je me jetai sur mon lit dans un état impossible à décrire. Ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile; et quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sang-froid. Je passai toute ma journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur.

Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici, sur cette pierre où vous êtes assis maintenant. J'y réfléchissais depuis quelque temps sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent

le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain était empreinte sur leurs belles physionomies. Je sentis mon cœur se serrer. Vous l'avouerai-je? l'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur : jamais l'image du bonheur ne s'était présentée à moi avec tant de force. Je les suivis des yeux jusqu'au bout de la prairie, et j'allais les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille : c'étaient leurs familles réunies qui venaient à leur rencontre. Des vieillards, des femmes, des enfants les entouraient : j'entendais le murmure confus de la joie ; je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtements, et ce groupe entier semblait environné d'un nuage de bonheur. Je ne pus supporter ce spectacle ; les tourments de l'enfer étaient entrés dans mon cœur ; je détournai mes regards, et je me précipitai dans ma cellule. Dieu ! qu'elle me parut déserte, sombre, effroyable ! « C'est donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours ; c'est donc ici où, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de ma vie ! L'Éternel a répandu le bonheur, il l'a répandu à torrents sur tout ce qui respire, et moi, moi seul, sans aide, sans amis, sans compagnons !... Quelle affreuse destinée ! »

Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un Être consolateur, je m'oubliai moi-même. « Pourquoi, me disais-je, la lumière me fut-elle accordée? Pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi ? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la famille humaine, et le ciel avare m'en refuse ma part. Non, non, m'écriai-je enfin dans un accès de rage, il n'est point de bonheur pour toi sur la terre ; meurs, infortuné, meurs ! assez longtemps tu as souillé la terre par ta présence, puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence ! » Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de moi et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la résolution d'incendier ma retraite, et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux,

je sortis dans la campagne ; j'errai quelque temps dans l'ombre autour de mon habitation : des hurlements involontaires sortaient de ma poitrine oppressée et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure, en criant : « Malheur à toi, Lépreux ! malheur à toi ! » Et comme si tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho qui, du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta distinctement : « Malheur à toi ! » Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la place de la Tour, et l'écho faible de la montagne répéta longtemps après : « Malheur à toi ! »

Je pris une lampe, et, résolu de mettre le feu à mon habitation, je descendis dans la chambre la plus basse, emportant avec moi des sarments et des branches sèches. C'était la chambre qu'avait habitée ma sœur, et je n'y étais plus rentré depuis sa mort ; son fauteuil était encore placé comme lorsque je l'en avais retirée pour la dernière fois ; je sentis un frisson de crainte en voyant son voile et quelques parties de ses vêtements éparses dans la chambre ; les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'en sortir se retracèrent à ma pensée : « Je ne t'abandonnerai pas en mourant, me disait-elle ; souviens-toi que je serai présente dans tes angoisses. » En posant la lampe sur la table, j'aperçus le cordon de la croix qu'elle portait à son cou, et qu'elle avait placée elle-même entre deux feuillets de sa Bible. A cet aspect, je reculai d'un saint effroi. La profondeur de l'abîme où j'allais me précipiter se présenta tout à coup à mes yeux dessillés ; je m'approchai en tremblant du livre sacré. « Voilà, voilà, m'écriai-je, le secours qu'elle m'a promis ! » Et comme je retirais la croix du livre, j'y trouvai un écrit cacheté, que ma bonne sœur y avait laissé pour moi. Mes larmes, retenues jusqu'alors par la douleur, s'échappèrent en torrents ; tous mes funestes projets s'évanouirent à l'instant. Je pressai longtemps cette lettre précieuse sur mon cœur avant de pouvoir la lire, et, me jetant à genoux pour implorer la miséricorde divine, je l'ouvris et j'y lus en sanglotant ces paroles, qui seront éternellement gravées dans mon cœur : « Mon frère, je vais bientôt » te quitter, mais je ne t'abandonnerai pas. Du ciel, où j'espère aller,



Prascovie s'arracha des bras de ses parents. (P. 94.)

» je veillerai sur toi ; je prierai Dieu qu'il te donne le courage de » supporter la vie avec résignation, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous » réunir dans un autre monde ; alors je pourrai te montrer toute » mon affection ; rien ne m'empêchera plus de t'approcher et rien ne » pourra nous séparer. Je te laisse la petite croix que j'ai portée toute » ma vie ; elle m'a souvent consolée dans mes peines, et mes larmes » n'eurent jamais d'autres témoins qu'elle. Rappelle-toi, lorsque tu la » verras, que mon dernier vœu fut que tu pusses vivre et mourir en » bon chrétien. »

Lettre chérie ! elle ne me quittera jamais ; je l'emporterai avec moi dans la tombe ; c'est elle qui m'ouvrira les portes du ciel, que mon crime devait me fermer à jamais. En achevant de la lire, je me sentis défaillir, épuisé par tout ce que je venais d'éprouver. Je vis un nuage se répandre sur ma vue, et pendant quelque temps je perdis à la fois le souvenir de mes maux et le sentiment de mon existence. Lorsque je revins à moi, la nuit était avancée. A mesure que mes idées s'éclaircissaient, j'éprouvais un sentiment de paix indéfinissable. Tout ce qui s'était passé dans la soirée me paraissait un rêve. Mon premier mouvement fut de lever les yeux vers le Ciel pour le remercier de m'avoir préservé du plus grand des malheurs. Jamais le firmament ne m'avait paru si serein et si beau : une étoile brillait devant ma fenêtre ; je la contemplai longtemps avec un plaisir inexprimable, en remerciant Dieu de ce qu'il m'accordait encore le plaisir de la voir, et j'éprouvai une secrète consolation à penser qu'un de ses rayons était cependant destiné pour la triste cellule du Lépreux.

Je remontai chez moi plus tranquille. J'employai le reste de la nuit à lire le livre de Job, et le saint enthousiasme qu'il fit passer dans mon âme finit par dissiper entièrement les noires idées qui m'avaient obsédé. Je n'avais jamais éprouvé de ces moments affreux lorsque ma sœur vivait : il me suffisait de la savoir près de moi pour être plus calme, et la seule pensée de l'affection qu'elle avait pour moi suffisait pour me consoler et me donner du courage.

Compatissant étranger, Dieu vous préserve d'être jamais obligé de

vivre seul ! Ma sœur, ma compagne n'est plus, mais le Ciel m'accordera la force de supporter courageusement la vie ; il me l'accordera, je l'espère, car je le prie dans la sincérité de mon cœur.

Le militaire. — Quel âge avait votre sœur lorsque vous la perdîtes ?

Le lépreux. — Elle avait à peine vingt-cinq ans ; mais ses souffrances la faisaient paraître plus âgée. Malgré la maladie qui l'a enlevée et qui avait altéré ses traits, elle eût été belle encore sans une pâleur effrayante qui la déparait ; c'était l'image de la mort vivante, et je ne pouvais la voir sans gémir.

Le militaire. — Vous l'avez perdue bien jeune.

Le lépreux. — Sa complexion faible et délicate ne pouvait résister à tant de maux réunis ; depuis quelque temps, je m'apercevais que sa perte était inévitable, et tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer. En la voyant languir et se détruire chaque jour, j'observais avec une joie funeste s'approcher la fin de ses souffrances. Déjà, depuis un mois, sa faiblesse était augmentée ; de fréquents évanouissements menaçaient sa vie d'heure en heure. Un soir (c'était vers le commencement d'août,) je la vis si abattue, que je ne voulus pas la quitter ; elle était dans son fauteuil, ne pouvant plus supporter le lit depuis quelques jours. Je m'assis moi-même auprès d'elle, et, dans l'obscurité la plus profonde, nous eûmes notre dernier entretien. Mes larmes ne pouvaient se tarir ; un cruel pressentiment m'agitait. « Pourquoi pleures-tu ? me disait-elle ; pourquoi t'affliger ainsi ? je ne te quitterai pas en mourant, et je serai présente dans tes angoisses. » Quelques instants après, elle me témoigna le désir d'être transportée hors de la tour, et de faire ses prières dans son bosquet de noisetiers ; c'est là qu'elle passait la plus grande partie de la belle saison. « Je veux, dit-elle, mourir en regardant le ciel. » Je ne croyais cependant pas son heure si proche. Je la pris dans mes bras pour l'enlever. « Soutiens-moi seulement, me dit-elle, j'aurai peut-être encore la force de marcher. » Je la conduisis lentement jusque sous les noisetiers ; je lui formai un coussin avec des feuilles sèches qu'elle y avait

rassemblées elle-même, et, l'ayant couverte d'un voile, afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle ; mais elle désira être seule dans sa dernière méditation : je m'éloignai sans la perdre de vue.

Je voyais son voile s'élever de temps en temps, et ses mains blanches se diriger vers le ciel. Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau ; j'en apportai dans sa coupe ; elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. « Je sens ma fin, me dit-elle en détournant la tète ; ma soif sera bientôt étanchée pour toujours. Soutiens-moi, mon frère ; aide ta sœur à franchir ce passage désiré, mais terrible. Soutiens-moi, récite la prière des agonisants. » Ce furent les dernières paroles qu'elle m'adressa. Je récitai la prière des agonisants : « Passe à l'éternité ! lui disais-je, ma chère sœur, délivre-toi de la vie; laisse cette dépouille mortelle dans mes bras ! » Pendant trois heures, je la soutins ainsi dans la dernière lutte de la nature ; elle s'éteignit enfin doucement, et son âme se détacha sans effort de la terre.

Le Lépreux, à la fin de ce récit, couvrit son visage de ses mains ; la douleur ôtait la voix au voyageur. Après un instant de silence, le Lépreux se leva.

— Étranger, dit-il, lorsque le chagrin ou le découragement s'approcheront de vous, pensez au solitaire de la cité d'Aoste ; vous ne lui aurez pas fait une visite inutile.

Ils cheminèrent ensemble vers la porte du jardin. Lorsque le militaire fut au moment de sortir, il mit son gant à la main droite :

— Vous n'avez jamais serré la main de personne, dit-il au Lépreux ; accordez-moi la faveur de serrer la mienne : c'est celle d'un ami qui s'intéresse vivement à votre sort.

Le Lépreux recula de quelques pas avec une sorte d'effroi, et, levant les yeux et les mains au ciel :

— Dieu de bonté, s'écria-t-il, comble de tes bénédictions cet homme compatissant !

— Accordez-moi donc une autre grâce, reprit le voyageur. Je vais partir ; nous ne nous reverrons peut-être pas de bien longtemps : ne pourrions-nous pas, avec les précautions nécessaires, nous écrire quelquefois ? Une semblable relation pourrait vous distraire et me ferait un grand plaisir à moi-même.

Le Lépreux réfléchit quelque temps.

— Pourquoi, dit-il enfin, chercherais-je à me faire illusion ? Je ne dois pas avoir d'autre société que moi-même, d'autre ami que Dieu : nous nous reverrons en lui. Adieu, généreux étranger ; soyez heureux...

Le Lépreux ferma la porte et en poussa les verrous.





3. — La jeune Sibérienne. (1)

Le courage d'une jeune fille, qui, vers la fin du règne de Paul Ier, partit à pied de la Sibérie pour venir à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père, fit assez de bruit à cette époque pour engager un auteur indiscret à faire une héroïne de roman de cette intéressante voyageuse.

Mais les personnes qui l'ont connue paraissent regretter qu'on ait prêté des aventures et des idées romanesques à une jeune et noble vierge qui n'eut jamais d'autre passion que l'amour filial le plus pur, et qui, sans appui, sans conseil, trouva dans son cœur la pensée de l'action la plus généreuse, et la force de l'exécuter.

Si le récit de cette aventure n'offre point cet intérêt de surprise que peut inspirer un romancier pour des personnages imaginaires, on ne lira peut-être pas sans quelque plaisir la simple histoire de sa vie, intéressante par elle-même, sans autre ornement que la vérité.

Prascovie Lopouloff était son nom. Son père, d'une famille noble d'Ukraine, naquit en Hongrie, où le hasard des circonstances avait conduit ses parents, et servit quelque temps dans les housards noirs; mais il ne tarda pas à les quitter pour venir en Russie, où il se maria.

Il reprit ensuite dans sa patrie la carrière des armes, servit longtemps dans les troupes russes, et fit plusieurs campagnes contre les Turcs. Il s'était trouvé aux assauts d'Ismaïl et d'Otchakoff, et avait mérité par sa conduite l'estime de son corps.

---

(1) Ce touchant épisode est une reproduction abrégée et légèrement modifiée.

On ignore la cause de son exil en Sibérie, son procès, ainsi que la revision qu'on en fit dans la suite, ayant été tenus secrets.

A l'époque du voyage de sa fille, il était depuis plusieurs années relégué à Ischim, village près des frontières du gouvernement de Tobolsk, vivant avec sa famille de la modique rétribution de dix sous par jour, assignée aux prisonniers qui ne sont pas condamnés aux travaux publics.

La jeune Prascovie contribuait par son travail à la subsistance de ses parents, en aidant les blanchisseuses du village ou les moissonneurs, et en prenant part à tous les ouvrages de la campagne dont ses forces lui permettaient de s'occuper : elle rapportait du blé, des œufs, ou quelques légumes en payement.

Arrivée en Sibérie dans son enfance, et n'ayant aucune idée d'un meilleur sort, elle se livrait avec joie à ces pénibles travaux, qu'elle avait bien de la peine à supporter.

Sa mère, tout entière aux soins du pauvre ménage, semblait prendre en patience sa déplorable situation ; mais son père, accoutumé dès sa première jeunesse à la vie active des armées, ne pouvait se résigner à son sort, et s'abandonnait souvent à des accès de désespoir que l'excès même du malheur ne saurait justifier.

Quoiqu'il évitât de laisser voir à Prascovie les chagrins qui le dévoraient, elle avait été plus d'une fois témoin de ses larmes à travers les fentes d'une cloison qui séparait son réduit de la chambre de ses parents, et elle commençait à réfléchir sur leur cruelle destinée.

Lopouloff avait adressé depuis plusieurs mois une supplique au gouverneur de la Sibérie, qui n'avait jamais répondu à ses demandes précédentes. Un officier, passant par Ischim pour des affaires de service, s'était chargé de la dépêche et lui avait promis d'appuyer ses réclamations auprès du gouverneur. Le malheureux exilé en avait conçu quelque espoir ; mais on ne lui fit pas plus de réponse qu'auparavant.

Chaque voyageur, chaque courrier venant de Tobolsk (événement bien rare), ajoutait le tourment de l'espérance déçue aux maux dont il était accablé.

Dans un de ces tristes moments, la jeune fille, revenant de la moisson, trouva sa mère baignée de larmes, et fut effrayée de la pâleur et des sombres regards de son père, qui se livrait à tout le délire de sa douleur. Cette scène fit la plus grande impression sur son esprit.

Pour la première fois, ses parents parlèrent ouvertement devant elle de leur situation désespérée ; pour la première fois, elle put se former une idée de tout le malheur de sa famille.

Ce fut à cette époque, et dans la quinzième année de son âge, que la première idée d'aller à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père lui vint à l'esprit.

Elle racontait elle-même qu'un jour cette heureuse pensée se présenta à elle comme un éclair, au moment où elle achevait ses prières, et lui causa un trouble inexprimable. Toujours elle resta persuadée que ce fut une inspiration de la Providence, et cette ferme confiance la soutint dans la suite au milieu des circonstances les plus décourageantes.

Jusqu'alors l'espérance de la liberté n'était point entrée dans son cœur. Ce sentiment nouveau pour elle la remplit d'une grande joie : elle se remit aussitôt en prière ; mais ses idées étaient si confuses, que, ne sachant elle-même ce qu'elle voulait demander à Dieu, elle le pria seulement de ne pas la priver du bonheur qu'elle éprouvait et qu'elle ne savait définir.

Bientôt cependant le projet d'aller à Saint-Pétersbourg se jeter aux pieds de l'empereur et lui demander la grâce de son père, se développa dans son esprit et l'occupa désormais uniquement.

Elle avait choisi, dans la lisière d'un bois de bouleaux qui se trouvait près de la maison, une place favorite où elle se retirait souvent pour faire ses prières ; elle fut plus exacte encore à s'y rendre dans la suite. Là, tout entière à son projet, elle venait prier Dieu, avec toute la ferveur de sa jeune âme, de favoriser son voyage et de lui donner la force et les moyens de l'exécuter.

Elle fut longtemps avant d'oser s'ouvrir à ses parents au sujet de l'entreprise qu'elle méditait. Son courage l'abandonnait chaque fois

qu'elle s'approchait de son père pour commencer cette explication hasardeuse, dont elle prévoyait confusément le peu de succès. Cependant, lorsqu'elle crut avoir suffisamment mûri son projet, elle détermina le jour où elle parlerait, et se proposa fermement de vaincre sa timidité.

A l'époque fixée, Prascovie se rendit de bonne heure au bois, pour demander à Dieu le courage de s'exprimer et l'éloquence nécessaire pour persuader ses parents : elle revint ensuite à la maison, résolue de parler au premier des deux qu'elle rencontrerait.

Elle désirait que le hasard lui fît trouver sa mère, dont elle espérait plus de condescendance ; mais, en approchant de la maison, elle vit son père assis sur un banc près de la porte et fumant une pipe. Elle vint à lui courageusement, commença l'explication de son projet, et demanda, avec toute la chaleur dont elle fut capable, la permission de partir pour Saint-Pétersbourg.

Lorsqu'elle eut terminé son discours, son père, qui l'avait écoutée sans l'interrompre et du plus grand sérieux, la prit par la main, et rentrant avec elle dans la chambre où la mère apprêtait le dîner :

« Ma femme, s'écria-t-il, bonne nouvelle ! nous avons trouvé un puissant protecteur ! Voilà notre fille qui va partir sur l'heure pour Saint-Pétersbourg, et qui veut bien se charger de parler elle-même à l'empereur. »

Lopouloff raconta plaisamment ensuite tout ce que lui avait dit Prascovie.

« Elle ferait mieux, répondit la mère, d'être à son ouvrage que de venir nous conter ces balivernes. »

La jeune fille s'était armée d'avance contre la colère de ses parents, mais elle n'eut point de force contre le persiflage, qui semblait anéantir toutes ses espérances. Elle se mit à pleurer amèrement.

Son père, qu'un instant de gaieté avait fait sortir de son caractère, reprit bientôt toute sa sévérité. Tandis qu'il la grondait au sujet de ses larmes, sa mère attendrie l'embrassait en riant.

« Allons, lui dit-elle en lui présentant un linge, commence par

nettoyer la table pour le dîner ; tu pourras ensuite partir pour Saint-Pétersbourg, à ta commodité. »

Cette scène était plus faite pour dégoûter Prascovie de ses projets que des reproches ou des mauvais traitements ; cependant l'humiliation qu'elle éprouvait de se voir traiter comme une enfant se dissipa bientôt et ne la découragea point.

La glace était rompue : elle revint à la charge à plusieurs reprises, et ses prières furent bientôt si fréquentes et si importunes que son père, perdant patience, la gronda sérieusement, et lui défendit avec sévérité de lui parler là-dessus davantage.

Sa mère, avec plus de douceur, tâcha de lui faire comprendre qu'elle était trop jeune encore pour songer à une entreprise si difficile.

Depuis lors, trois ans s'écoulèrent sans que Prascovie osât renouveler ses instances à ce sujet.

Une longue maladie de sa mère la contraignit de renvoyer son projet à des temps plus favorables ; cependant il ne se passa pas un seul jour sans qu'elle joignît à ses prières ordinaires celle d'obtenir de son père la permission de partir, bien persuadée que Dieu l'exaucerait enfin.

Pendant ces trois dernières années, sa raison s'était formée ; déjà la jeune fille avait acquis plus de poids dans les conseils de la famille : elle put, en conséquence, proposer et discuter son projet, que ses parents ne regardaient plus comme un enfantillage, mais qu'ils combattirent avec d'autant plus de force qu'elle leur était devenue plus nécessaire.

Les empêchements qu'ils mettaient à son départ étaient de nature à faire impression sur son cœur. Ce n'était plus par des plaisanteries ou par des menaces qu'ils tâchaient de la dissuader, mais par des caresses et par des larmes.

« Nous sommes déjà vieux, lui disaient-ils, nous n'avons plus ni fortune, ni amis en Russie : aurais-tu le courage d'abandonner dans ce désert des parents dont tu es l'unique consolation, et cela, pour entreprendre seule un voyage périlleux, qui peut te conduire à ta

perte et leur coûter la vie, au lieu de leur procurer la liberté ? »

A ces raisons Prascovie ne répondait que par des larmes ; mais sa volonté n'était point ébranlée et chaque jour l'affermissait dans sa résolution.

Il se présentait une difficulté d'une autre nature, et plus réelle encore que l'opposition de son père : elle ne pouvait partir qu'avec un passeport, sans lequel il ne lui était pas même possible de s'éloigner du village.

D'autre part, il n'était guère probable que le gouverneur de Tobolsk, qui n'avait jamais répondu à leurs lettres, consentît à leur accorder cette faveur.

Prascovie fut donc forcée de remettre son départ à un autre temps, et toutes ses idées se portèrent sur les moyens d'obtenir un passeport.

Il y avait alors dans le village un homme qui s'entendait un peu à ces formalités ; elle alla le trouver et apprit de lui que la supplique devait être signée par elle-même.

L'écrivain se chargea de la dresser dans les formes requises ; lorsqu'elle fut achevée, Lopouloff, après quelque résistance, consentit à ce qu'elle fût expédiée, et profita de l'occasion pour y joindre une nouvelle lettre relative à ses affaires personnelles.

Dès ce moment les inquiétudes de la jeune personne disparurent, sa santé se raffermit, et ses parents furent charmés de lui voir reprendre sa gaieté naturelle.

Cet heureux changement n'avait pas d'autres causes que la certitude où elle était d'obtenir son passeport, et sa confiance sans bornes en la protection de Dieu.

Elle allait souvent se promener sur le chemin de Tobolsk dans l'espérance de voir arriver quelque courrier. Elle passait devant le relais de la poste aux chevaux pour parler au vieil invalide qui en avait la direction, et qui distribuait le peu de lettres adressées à Ischim. Mais depuis longtemps elle n'osait lui en demander, parce qu'il lui avait parlé avec brusquerie, et s'était moqué de son projet de voyage qu'il connaissait.

Six mois s'étaient presque écoulés depuis le départ de la supplique, lorsqu'on vint avertir la famille qu'un courrier était à la poste avec des lettres pour quelques personnes. Prascovie y courut aussitôt et fut suivie de ses parents. Lorsque Lopouloff se nomma, le courrier lui remit un paquet cacheté, contenant un passeport pour sa fille, et prit un reçu de lui.

Ce fut un moment de joie pour la famille.

Dans l'abandon total où ils étaient depuis tant d'années, l'envoi de ce passeport leur parut une espèce de faveur. Cependant il n'y avait dans le paquet aucune réponse du gouverneur aux demandes personnelles de Lopouloff. Pour sa fille, elle était libre, et l'on ne pouvait, sans la plus grande injustice, la retenir en Sibérie contre sa volonté. Le silence absolu que l'on gardait avec son père était plutôt une confirmation de sa disgrâce qu'une faveur. Cette triste réflexion dissipa bientôt l'impression de plaisir que lui avait fait éprouver la condescendance du gouverneur.

Lopouloff s'empara du passeport, et déclara, dans le premier moment d'humeur, qu'il n'avait consenti à le demander que dans la certitude qu'on le lui refuserait, et pour se délivrer des persécutions de sa fille.

Prascovie suivit ses parents à la maison sans rien demander, mais remplie d'espoir et remerciant Dieu le long du chemin d'avoir exaucé l'un de ses vœux.

Son père serra le passeport parmi ses hardes, après l'avoir enveloppé soigneusement dans un morceau de linge. Prascovie remarqua cette précaution, qui lui parut de bon augure, car il aurait pu le déchirer ; elle n'attribua le refus de son père qu'à un dessein particulier de la Providence, qui n'avait pas encore marqué l'heure de son départ.

Bientôt après, elle se rendit au bois, où elle passa deux heures à prier, se livrant à toute la joie que son ardente imagination lui inspirait, et n'ayant plus aucun doute sur le succès de son entreprise.

Ces détails pourront paraître à quelques personnes puérils et minu-

tieux ; mais lorsqu'on verra les projets de cette jeune fille réussir au delà de ses espérances et de toute probabilité, malgré les obstacles sans nombre qu'elle avait à surmonter, on se convaincra qu'aucun motif humain n'aurait suffi pour la conduire au but qu'elle se proposait, et qu'il fallait pour une telle œuvre cette *foi qui transporte les montagnes*.

Dans tout ce qui lui arrivait, Prascovie voyait toujours le doigt de Dieu. Aussi disait-elle : « J'ai été quelquefois éprouvée, mais jamais trompée dans ma confiance en lui. »

— Sans doute, lui dit un jour son père, un ange ne manquera pas de vous accompagner dans votre extravagant voyage, et de vous donner à boire quand vous aurez soif ! Ne sentez-vous pas quelle est la folie de s'abandonner à de semblables espérances ?

Prascovie lui répondit qu'elle était bien loin d'espérer qu'un ange lui apparût pour l'aider dans son entreprise. « Mais cependant, disait-elle, j'espère et crois fermement que mon ange gardien ne m'abandonnera pas, et que mon voyage aura lieu à l'heure marquée par la Providence. »

Lopouloff était ébranlé par cette persévérance inconcevable ; cependant un mois s'écoula sans qu'il fût question du départ.

Prascovie devenait silencieuse et préoccupée : toujours seule dans les bois ou dans son réduit, elle inspirait de sérieuses inquiétudes à ses parents.

Il arriva même un jour qu'ils la crurent décidément partie : Pras covie, en revenant de l'église, où elle était allée seule, avait accomgné de jeunes paysannes dans une chaumière voisine et s'y était arrêtée quelques heures. Lorsqu'elle revint à la maison, sa mère l'embrassa toute en larmes.

« Tu as bien tardé, lui dit-elle. Nous avons cru que tu nous avais quittés pour toujours. »

Elle manifesta alors une si grande tristesse que la bonne mère en fut vivement affectée.

Elle lui promit, pour la tranquilliser, de ne plus mettre d'opposition

à son départ, qui dépendrait uniquement de la permission de son père.

Prascovie ne la demandait plus ; mais son chagrin la sollicitait plus éloquemment que n'auraient pu le faire les supplications les plus vives : Lopouloff lui-même ne savait à quoi se résoudre.

Sa femme le pria, un matin, d'aller prendre quelques pommes de terre dans un petit jardin qu'il cultivait près de la maison.

Immobile et plein de ces tristes idées, il paraissait ne faire aucune attention à cette demande ; enfin, revenant tout à coup à lui :

« Allons, dit-il, comme pour l'encourager, aide-toi, je t'aiderai ! »

En achevant ces mots, il prit une bêche et se rendit au jardin. Prascovie le suivit.

« Sans doute, mon père, il faut s'aider dans le malheur, et j'espère aussi que Dieu m'aidera dans la prière que je viens vous faire, et qu'il touchera votre cœur. Rendez-moi le passeport, cher et malheureux père ! Croyez que c'est la volonté de Dieu. »

En parlant ainsi, Prascovie embrassait ses mains et tâchait de lui inspirer la même confiance qui l'animait.

La mère survint.

Sa fille la conjura de l'aider à fléchir son père ; la bonne femme ne put s'y résoudre. Elle avait eu la force de consentir au départ ; mais elle n'avait point le courage de le demander.

Cependant Lopouloff ne put résister plus longtemps à de si touchantes sollicitations : il savait d'ailleurs sa fille si décidée, qu'il craignait de la voir partir sans passeport.

« Que faire avec cette enfant ! s'écria-t-il. Il faudra bien la laisser partir ! »

Prascovie, transportée de joie, s'élança au cou de son père.

« Soyez sûr, lui disait-elle en l'accablant des plus tendres caresses, que vous ne vous repentirez point de m'avoir écoutée : j'irai, mon père, oui, j'irai à Saint-Pétersbourg ; je me jetterai aux pieds de l'empereur, et cette même Providence qui m'en inspira la pensée et qui a touché votre cœur, voudra bien aussi disposer celui de notre grand monarque en notre faveur.

— Hélas ! lui répondit son père en versant des larmes, crois-tu, pauvre enfant, que l'on puisse parler à l'empereur comme tu parles à ton père en Sibérie ? Des sentinelles gardent de toutes parts les avenues de son palais, et tu ne pourras jamais en passer le seuil. Pauvre et mendiante, sans parure, sans recommandations, comment oseras-tu paraître, et qui daignera te présenter ? »

Prascovie sentait la force de ces observations sans en être découragée : un pressentiment secret l'emportait sur tous les raisonnements.

« Je conçois les craintes que vous inspire la tendresse que vous avez pour moi, répondit-elle ; mais que de motifs n'ai-je pas d'espérer ! Réfléchissez, de grâce ! Voyez de combien de faveurs inespérées Dieu m'a déjà comblée, parce que j'avais mis toute ma confiance en lui ! Je ne savais comment avoir un passeport, il m'en a suggéré le moyen ; c'est lui qui a fléchi l'inexorable gouverneur de Tobolsk. Enfin, malgré votre invincible répugnance, ne vous a-t-il pas forcé vous-même à m'accorder la permission de partir ? Soyez donc certain que cette Providence qui m'a fait surmonter tant d'obstacles, et qui m'a si visiblement protégée jusqu'ici, saura me conduire aux pieds de notre empereur. Elle mettra dans ma bouche les paroles qui doivent le persuader, et votre liberté sera la récompense du consentement que vous m'accordez. »

Dès cet instant, le départ de la jeune fille fut décidé, mais on n'en détermina point encore l'époque précise.

Lopouloff espérait tirer quelque secours de ses amis : plusieurs prisonniers avaient des ressources ; quelques-uns même lui avaient fait, en d'autres rencontres, des offres que sa discrétion ne lui avait pas permis d'accepter ; mais, en cette occasion, il se proposait d'en profiter.

Il désirait aussi trouver quelque voyageur qui pût accompagner sa fille pendant les premières marches. Il fut trompé dans cette double attente.

Cependant Prascovie pressait son départ.

Toute la fortune de la famille consistait dans un rouble en argent.[1]

Après avoir vainement tenté d'augmenter cette modique somme, on fixa le jour de la cruelle séparation, d'après le désir de la voyageuse, au 8 septembre, fête de la Nativité de la sainte Vierge.

Aussitôt que la nouvelle s'en répandit dans le village, toutes leurs connaissances vinrent la voir, poussées par la curiosité plutôt que par un véritable intérêt.

Au lieu de l'aider ou de l'encourager dans son entreprise, on désapprouva généralement son père de lui avoir accordé la permission de partir.

Ceux qui auraient pu lui donner quelques secours parlèrent des circonstances malheureuses qui empêchent souvent les meilleurs amis de se rendre service au besoin ; et au lieu de l'assistance et des consolations que la famille en attendait, ils ne lui laissèrent en la quittant que de sinistres présages.

Cependant deux des plus pauvres et des plus obscurs prisonniers prirent la défense de Prascovie, et l'encouragèrent par leurs conseils.

« On a vu, disaient-ils, des choses plus difficiles réussir contre toute espérance. Sans parvenir elle-même jusqu'au souverain, elle trouvera des protecteurs qui parleront pour elle, lorsqu'on la connaîtra comme nous. »

Le 8 septembre, au lever du jour, ces deux hommes revinrent pour prendre congé d'elle et pour assister à son départ.

Ils la trouvèrent déjà toute disposée pour le grand voyage, et chargée d'un sac qu'elle avait préparé depuis longtemps.

Son père lui remit le rouble qu'il lui destinait, mais qu'elle ne voulait point accepter ; elle représentait que cette petite somme ne pouvait pas la conduire jusqu'à Saint-Pétersbourg, tandis qu'elle pouvait leur devenir nécessaire. Un ordre absolu de son père put seul la lui faire accepter.

Les deux pauvres exilés voulurent aussi contribuer au petit fonds

(1) Valeur d'environ quatre francs.

qu'elle emportait pour le voyage ; l'un offrit trente sous et l'autre vingt ; c'était leur subsistance de plusieurs jours.

Prascovie refusa leur offre généreuse, mais elle en fut vivement touchée :

« Si la Providence, leur dit-elle, accorde jamais quelque faveur à mes parents, j'espère que vous en aurez une part. »

Dans ce moment, les premiers rayons du soleil levant parcoururent la chambre.

« L'heure est venue, dit-elle, il faut nous séparer. »

Elle s'assit, ainsi que ses parents et les deux amis de la famille, comme il est d'usage en Russie en pareille circonstance.

Prascovie reçut à genoux la bénédiction de ses parents, et s'arrachant courageusement de leurs bras, quitta pour toujours la chaumière qui lui avait servi de prison depuis son enfance. Les deux exilés l'accompagnèrent pendant la première verste.

Lopouloff et sa femme rentrèrent alors dans leur triste demeure, qui, désormais, allait leur paraître bien déserte. Les malheureux vécurent encore plus isolés qu'auparavant : les autres habitants d'Ischim accusaient le père d'avoir lui-même poussé sa fille à cette imprudente entreprise, et le tournaient en ridicule à ce sujet.

On se moquait surtout des deux prisonniers, qui, dans leur simplicité, n'avaient pas caché la promesse que Prascovie leur avait faite de s'intéresser à eux, et on les félicitait d'avance avec ironie sur leur bonne fortune.

La courageuse fille arriva dans la soirée au premier village où elle devait s'arrêter, et logea chez un paysan de sa connaissance, qui la traita fort bien.

Le lendemain, à son réveil, la fatigue de la longue marche qu'elle avait faite se faisait vivement sentir.

En sortant de la chaumière où elle avait passé la nuit, elle eut un moment d'effroi lorsqu'elle se vit toute seule. L'histoire d'Agar dans le désert lui revint à la mémoire et lui rendit son courage. Elle fit le signe de la croix, et s'achemina en se recommandant à son ange gardien.

Après avoir dépassé quelques maisons, elle aperçut l'enseigne de l'aigle sur un cabaret du village devant lequel elle avait passé la veille ; ce qui lui fit juger qu'au lieu d'avoir pris le chemin de Pétersbourg, elle revenait sur ses pas.

Elle s'arrêta pour s'orienter, et vit son hôte qui souriait sur le pas de sa porte. « Si vous voyagez de cette manière, s'écria-t-il, vous n'irez pas loin, et vous ferez peut-être mieux de retourner chez vous. »

Cet accident lui arriva quelquefois dans la suite : et lorsque, dans son indécision, elle demandait le chemin de Pétersbourg, à l'extrême distance où elle se trouvait de cette ville, on se moquait d'elle, ce qui la jetait dans un grand embarras.

Prascovie, n'ayant aucune idée de la géographie du pays qu'elle avait à parcourir, s'était imaginé que la ville de Kiew, fameuse dans la religion du pays, et dont sa mère lui avait souvent parlé, se trouvait sur le chemin de Pétersbourg : elle avait le projet d'y faire ses dévotions en passant, et se promettait d'y prendre un jour le voile, si son entreprise réussissait.

Dans la fausse idée qu'elle s'était formée de la situation de cette ville, voyant qu'on souriait lorsqu'elle demandait le chemin de Pétersbourg, elle demandait aux passants celui de Kiew, ce qui lui réussissait plus mal encore.

Une fois entre autres, se trouvant indécise sur le choix de plusieurs chemins qui se croisaient, elle attendit un véhicule qui s'approchait, et pria les voyageurs de lui indiquer celui de ces chemins qui conduisait à Kiew. Ils crurent qu'elle plaisantait.

« Prenez, lui dirent-ils en riant, celui que vous voudrez ; ils conduisent tous également à Kiew, à Paris et à Rome. »

Elle prit celui du milieu, qui se trouva heureusement être le sien.

Elle ne pouvait donner aucun détail exact sur la route qu'elle avait tenue, ni sur le nom des villages par lesquels elle avait passé, et qui se confondaient dans sa mémoire.

Lorsqu'elle arrivait dans un hameau peu considérable, elle était ordinairement bien accueillie par les maîtres de la première maison

où elle demandait l'hospitalité ; mais dans les gros villages, et lorsque les maisons avaient une bonne apparence, elle avait presque toujours de la peine à trouver un asile : on la prenait souvent pour une aventurière, et ce soupçon si injuste lui donna de grands désagréments pendant son voyage.

Quelques kilomètres avant d'arriver à Kamoüicheff, un violent orage la surprit en chemin, comme elle achevait avec peine une des plus longues journées qu'elle eût encore faites. Elle redoubla de vitesse pour atteindre les premières habitations, qu'elle ne croyait pas être fort éloignées ; mais un tourbillon de vent ayant renversé un arbre devant elle, la frayeur lui fit chercher un refuge dans un bois voisin. Elle se plaça sous un sapin entouré de hauts buissons, pour se préserver de la violence du vent. La tempête dura toute la nuit ; la jeune fille la passa sans abri dans ce lieu désert, exposée aux torrents de la pluie, qui ne cessa que vers le matin.

Lorsque le jour parut, elle se traîna jusqu'au chemin, exténuée de froid et de faim, pour continuer sa route. Heureusement un paysan qui passait eut pitié d'elle et lui offrit une place sur son chariot. Vers les huit heures du matin, elle arriva dans un grand village. Le paysan qui ne devait pas s'y arrêter, la déposa au milieu de la rue et continua sa route.

Prascovie pressentait qu'elle serait mal reçue : les maisons avaient une bonne apparence. Cependant, pressée par la fatigue et la faim, elle s'approcha d'une fenêtre basse auprès de laquelle une femme de quarante à cinquante ans tirait des pois, et la pria de la recevoir chez elle. La villageoise, après l'avoir examinée quelques instants d'un air de mépris, la renvoya durement.

En descendant du chariot qui l'avait amenée, Prascovie était tombée dans la boue et ses habits en étaient couverts.

La cruelle nuit qu'elle venait de passer dans la forêt, ainsi que le manque de nourriture, avaient sans doute aussi altéré ses traits, et lui donnaient un aspect défavorable. La malheureuse fut repoussée de toutes les maisons où elle se présenta.

Une méchante femme, à la porte de laquelle, vaincue par la fatigue, elle s'était assise, et qu'elle conjurait de la recevoir, la força par des menaces de s'éloigner en lui disant qu'elle ne recevait chez elle ni les voleurs ni les coureuses.

La jeune fille, voyant une église devant elle, s'y achemina tristement. « Du moins, se disait-elle, on ne m'en chassera pas. » La porte s'en trouva fermée ; elle s'assit sur les marches qui y conduisaient.

Des petits garçons qui l'avaient suivie, et qui s'étaient attroupés autour d'elle lorsque la femme la maltraitait, continuèrent à l'insulter et à la traiter de voleuse.

Elle demeura près de deux heures dans cette situation pénible, se mourant de froid, d'inanition, priant Dieu de l'assister et de lui donner la force de supporter cette épreuve.

Cependant une femme s'approcha pour l'interroger. Prascovie raconta l'affreuse nuit qu'elle avait passée dans le bois ; d'autres paysans s'arrêtèrent pour l'entendre. On examina son passeport, et on le trouva en règle : alors la bonne femme attendrie lui offrit sa maison ; mais lorsque la voyageuse voulut se soulever, ses membres étaient tellement engourdis qu'on fut obligé de la soutenir. Elle avait perdu un de ses souliers, elle montra son pied nu et ses jambes enflées. Une pitié générale succéda bientôt aux indignes soupçons qui l'avaient fait maltraiter.

On la plaça sur un chariot, et les mêmes enfants qui l'avaient insultée quelques moments auparavant s'empressèrent de la traîner, et la conduisirent ainsi chez la villageoise, qui la reçut avec beaucoup d'amitié, et chez laquelle elle passa plusieurs jours.

Pendant ce temps de repos, un paysan charitable lui fit une paire de bottines ; enfin, lorsqu'elle eut recouvré sa santé et ses forces, elle prit congé de la bonne femme, et continua son voyage, qu'elle poursuivit jusqu'à l'hiver, s'arrêtant plus ou moins dans différents villages, selon que la fatigue l'y obligeait et suivant l'accueil qu'elle recevait des habitants.

Elle tâchait, pendant le séjour qu'elle y faisait, de se rendre utile, en balayant la maison, en lavant le linge ou en cousant pour ses hôtes. Elle ne contait son histoire que lorsqu'elle était déjà reçue et établie dans la maison.

Elle avait remarqué que lorsqu'elle voulait se faire connaître au premier abord, on ne la croyait pas et qu'on la prenait pour une aventurière. Elle commençait donc par demander un peu de pain ; puis elle parlait de la fatigue dont elle était accablée, pour obtenir l'hospitalité ; enfin, lorsqu'elle était établie chez ses hôtes, elle disait son nom et racontait son histoire.

C'est ainsi que, dans son pénible voyage, elle faisait peu à peu le cruel apprentissage du cœur humain.

Souvent des personnes qui l'avaient rejetée, la voyant s'éloigner en pleurant, la rappelaient et la traitaient fort bien. Les mendiants, accoutumés aux refus, y paraissent peu sensibles ; mais Prascovie, quoique placée par le sort dans une situation déplorable, n'avait point encore été, avant son voyage, dans le cas d'implorer la pitié, et, malgré toute sa force d'âme et sa résignation, elle était navrée des refus, surtout lorsqu'ils provenaient de la mauvaise opinion que l'on prenait d'elle.

Le bon effet qu'avait produit, dans la circonstance dont nous venons de parler, l'exhibition de son passeport, l'engagea dans la suite à le montrer lorsqu'elle désirait obtenir plus de faveur de ses hôtes : elle y était qualifiée de fille de capitaine ; ce qui lui fut utile en plusieurs occasions.

Cependant elle avouait que le malheur d'être repoussée lui était arrivé rarement, tandis que les traitements d'humanité et de bienveillance qu'elle avait éprouvés étaient innombrables.

« On s'imagine, disait-elle dans la suite, que mon voyage a été bien désastreux, parce que je ne raconte que les peines et les embarras dans lesquels je me suis trouvée, et que je ne dis rien des bons gîtes que j'ai rencontrés, et dont personne ne désire savoir l'histoire. »

Un matin, en sortant du village où elle avait passé la nuit, elle fut

attaquée par une troupe de chiens qui l'entourèrent. Elle se mit à courir, en se défendant avec son bâton, ce qui ne fit qu'augmenter leur rage. Un de ces animaux saisit le bas de sa robe et la déchira. Elle se jeta à terre en se recommandant à Dieu. Elle sentit même avec horreur un des plus obstinés appuyer son nez froid sur son cou pour la flairer. « J'eus confiance, disait-elle, que celui qui m'avait sauvée de l'orage et des voleurs me préserverait aussi de ce nouveau danger. » Les chiens ne lui firent aucun mal ; un paysan qui passait les dispersa.

La saison avançait ; Prascovie fut retenue près de huit jours dans un village par la neige, qui était tombée en si grande abondance, que les chemins étaient impraticables aux piétons.

Lorsqu'ils furent suffisamment battus par les traîneaux, elle se disposait courageusement à continuer sa route à pied ; mais les paysans chez lesquels elle avait logé l'en dissuadèrent et lui en firent voir le danger.

Cette manière de voyager devient alors impossible aux hommes même les plus robustes, qui périraient infailliblement, égarés dans ces déserts glacés lorsque le vent chasse la neige et fait disparaître les chemins. Une heureuse coïncidence amena dans ce village un convoi de traîneaux qui conduisaient des provisions à Ekaterinenbourg pour les fêtes de Noël. Les conducteurs lui donnèrent une place sur un de leurs traîneaux.

Cependant, malgré les soins que ces braves gens prenaient d'elle, ses habits n'étant pas assortis à la saison, elle avait bien de la peine à supporter la rigueur de l'hiver, enveloppée dans une des nattes destinées à couvrir les marchandises.

Le froid devint si violent pendant la quatrième journée, que, lorsque le convoi s'arrêta, la voyageuse, toute transie, n'eut pas la force de descendre du traîneau.

On la transporta dans une auberge isolée à plus de trente verstes de toute habitation, et où se trouvait la station de la poste aux chevaux.

Les bons paysans prirent soin d'elle ; mais ils refusèrent absolument de la conduire plus loin, et lui représentèrent qu'elle courrait le plus grand danger en s'exposant à voyager sans pelisse par un froid si vif, et qui ne manquerait pas d'augmenter encore. La jeune fille se mit à pleurer amèrement, prévoyant qu'elle ne trouverait plus une occasion aussi favorable et d'aussi bonnes gens pour la conduire. D'autre part, les maîtres de l'auberge ne paraissaient pas du tout disposés à la garder, et voulurent à toute force qu'elle partît avec ceux qui l'avaient amenée.

Dans cette position embarrassante, se voyant déçue de l'espoir qu'elle avait d'aller jusqu'à Ekaterinenbourg en sûreté, elle s'abandonnait dans un coin de la chambre à toute la vivacité de sa douleur.

Ses conducteurs furent touchés de sa situation ; ils se cotisèrent pour lui acheter une pelisse de mouton, qui dans le pays ne coûte que cinq roubles : malheureusement il ne s'en trouva pas à vendre ; aucun des habitants de la ville voisine, petite et isolée, ne voulut faire le sacrifice de la sienne, parce qu'il était difficile de la remplacer. Les paysans offrirent jusqu'à sept roubles à une fille de l'auberge, qui les refusa. Dans cette perplexité, un des conducteurs proposa tout à coup un expédient des plus singuliers, et qui permit à Prascovie de profiter de leur bonne volonté.

« Nous lui prêterons, dit-il, tour à tour nos pelisses, ou bien elle prendra la mienne une fois pour toutes, et nous changerons entre nous à chaque verste. »

Ils y consentirent tous avec plaisir. On fit aussitôt le calcul de la distance et du nombre de fois que les pelisses devaient être changées. Les paysans russes veulent savoir leur compte et se laissent difficilement tromper.

La voyageuse fut placée sur un traîneau, bien enveloppée dans sa pelisse. Le conducteur qui la lui avait cédée se couvrit avec la natte dont elle s'était servie jusqu'alors. L'échange des pelisses se fit exactement à chaque poteau des verstes, et le convoi parvint très heureusement et très vite à Ekaterinenbourg.

Pendant toute la route, Prascovie ne cessa de prier Dieu pour que la santé de ses conducteurs ne souffrît pas de leur bonne action.

En arrivant à Ekaterinenbourg, Prascovie descendit à la même auberge que ses conducteurs. L'hôtesse, apprenant de ces derniers une partie des aventures de la jeune fille, et jugeant, d'après leur récit, qu'elle était sans argent, lui fit aussitôt l'énumération des personnes de la ville qui passaient pour être les plus généreuses, et lui conseilla de s'adresser à elles pour obtenir leur protection, et les secours nécessaires pour le long voyage qu'elle avait à faire. Elle loua beaucoup, entre autres, une dame Milin, du caractère le plus obligeant, qui faisait beaucoup de bien aux pauvres, et dont la bonté était connue de toute la ville. Les gens de l'auberge confirmèrent la vérité de ce portrait.

Prascovie sortit donc, avec l'intention de se rendre chez madame Milin ; mais, suivant son habitude, elle commença par aller à l'église, où se trouvait plus de monde qu'elle n'en avait vu rassemblé. C'était un dimanche. La ferveur qu'elle mit à ses prières la fit autant remarquer que le sac et le costume qu'elle portait, et qui annonçaient une étrangère voyageuse.

Au sortir de l'église, une dame lui demanda qui elle était ; Prascovie satisfit à sa demande en quelques mots, et, se disposant à la quitter, lui fit part de l'intention où elle était d'aller demander l'hospitalité à madame Milin, dont tout le monde lui avait appris la bienfaisance et l'humanité.

Elle parlait à madame Milin elle-même, qui entendait ainsi son éloge d'une manière qui ne pouvait être suspecte de flatterie.

Cette bonne dame, avant de se faire connaître à la voyageuse, voulut s'amuser un instant de son embarras.

« Cette dame Milin, dit-elle, qu'on vous vante tant, n'est pas aussi bienfaisante que vous l'imaginez. Si vous voulez m'en croire et venir avec moi, je vous procurerai un bien meilleur gîte. »

D'après tout le bien qu'on lui avait dit de madame Milin à l'auberge,

Prascovie prit une mauvaise idée de sa nouvelle connaissance : elle la suivit sans oser refuser et sans accepter sa proposition.

« Au reste, lui dit madame Milin, voyant qu'elle ralentissait le pas, si vous tenez si fort à vous rendre chez cette dame, voici sa maison à deux pas d'ici ; entrons chez elle, vous verrez comment vous y serez reçue; mais promettez-moi que, si l'on ne vous y retient pas, vous viendrez avec moi. »

Prascovie, sans répondre, entra dans la maison, et, s'adressant aux femmes de madame Milin, leur demanda si leur maîtresse était chez elle. Les femmes, étonnées de cette question, ne répondirent rien.

« Puis-je voir madame Milin ? répéta la voyageuse.

— Mais, dit enfin une des femmes, la voilà ! »

Prascovie, en se retournant, vit madame Milin qui ouvrait les bras pour la recevoir.

« Oh ! je savais bien que madame Milin ne pouvait pas être une méchante femme ! » dit la jeune fille en lui baisant les mains.

Cette petite scène fit le plus grand plaisir à sa bienfaitrice.

Elle envoya chercher son amie, madame G..., aussi bonne et aussi charitable qu'elle, pour lui recommander la jeune voyageuse, et pour aviser ensemble aux moyens de lui être utile.

Après le déjeuner, et lorsque Prascovie se fut un peu familiarisée avec ses nouvelles protectrices, elle leur raconta dans le plus grand détail l'histoire malheureuse de ses parents, et ne leur cacha pas le projet extraordinaire qu'elle avait formé d'aller à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père.

Madame Milin, sans trop croire au succès de son entreprise, ne l'en détourna pas ; mais les deux dames résolurent de la retenir jusqu'au printemps.

Le froid était devenu excessif.

La voyageuse elle-même voyait l'impossibilité de continuer sa route pendant la rigueur de la saison; et les dames, qui voulaient la garder, ne lui parlèrent point encore de ce qu'elles avaient le pouvoir de faire,



Kascambo et son escorte de Cosaques (P. 126.)

et de ce qu'elles firent en effet plus tard, pour l'aider dans son entreprise.

Prascovie se trouvait bienheureuse chez elles. Les caresses et la noble familiarité de ces personnes distinguées avaient un charme tout nouveau pour elle ; aussi le souvenir du temps fortuné qu'elle passa dans leur société ne sortait point de sa pensée.

Lorsque dans la suite elle racontait cette partie de son histoire, le nom chéri de madame Milin amenait toujours dans ses yeux des larmes de reconnaissance.

Cependant sa santé se trouvait fort ébranlée : la nuit désastreuse qu'elle avait passée dans la forêt lui avait laissé un rhume violent, que les grands froids n'avaient fait qu'augmenter.

Elle profita de son séjour à Ekaterinenbourg pour se soigner et reprendre des forces.

En voyant sa piété et ses bonnes dispositions, les deux charitables femmes furent d'accord qu'il fallait la favoriser dans ses projets, et l'abandonner à la Providence, qui semblait la protéger si visiblement.

Madame Milin et son amie n'avaient rien négligé jusqu'alors pour la dissuader, et lui avaient fait les offres les plus obligeantes, les plus avantageuses, pour la retenir auprès d'elles ; mais rien n'avait pu l'ébranler.

Elle se reprochait même le bien-être et le bonheur dont elle jouissait à Ekaterinenbourg.

« Que fait mon père maintenant, tout seul dans le désert, tandis que sa fille s'oublie ici au milieu de toutes les douceurs de la vie ? » Telle était la question que ne cessait de s'adresser Prascovie.

Ces dames se décidèrent donc à lui donner les moyens de continuer sa route.

Au retour du printemps, madame Milin, après avoir pourvu à tout ce dont elle pouvait avoir besoin, arrêta pour elle une place sur un bateau de transport ; elle la mit sous la garde d'un homme de confiance qui se rendait à Nijni Novogorod pour des affaires de commerce, et qui était habitué à ce voyage difficile.

Avant de passer les monts Ourals, qui séparent Ekaterinenbourg de Nijni, on s'embarque sur les rivières qui sortent de ces mêmes montagnes et qui se portent vers le nord. On voyage par eau jusque dans le Tobol, que l'on quitte ensuite pour s'approcher des montagnes. Le passage n'est ni bien haut ni très difficile. Lorsqu'on l'a franchi, l'on s'embarque de nouveau sur les eaux qui descendent dans le Volga.

Prascovie, n'ayant point les moyens de se procurer une voiture et de voyager en poste, profita d'une des nombreuses embarcations qui portent en Russie le fer et le sel par la Tchousova et la Khama.

Son conducteur lui épargna tous les embarras de ce long voyage, qu'elle n'aurait pu faire seule sans courir de grands dangers ; mais son malheur voulut que cet homme tombât malade en traversant les défilés, et fût contraint de s'arrêter dans un petit village sur les bords de la Khama ; elle fut donc encore livrée à elle-même et privée de tout appui.

Elle fit heureusement le trajet jusqu'à l'embouchure de la Khama dans le Volga. Depuis ce lieu, le bateau, remontant le fleuve, était tiré par des chevaux. La voyageuse dans ce dernier trajet courut de nouveaux dangers, et y gagna un violent rhume, qui eut une influence malheureuse sur sa santé.

Les dames d'Ekaterinenbourg, qui avaient chargé son conducteur de faire les arrangements nécessaires pour la continuation de son voyage depuis Nijni, ne l'avaient recommandée à personne dans cette ville, où Prascovie n'avait pas l'intention de s'arrêter ; elle se trouva donc, à son arrivée, sans connaissance et sans protection.

Les bateliers la déposèrent sur le bord du fleuve avec son petit équipage, qui était devenu plus volumineux par les soins de madame Milin.

En face du pont où l'on débarque ordinairement sur le rivage du Volga, se trouvent une église et un couvent de religieuses, situé sur une éminence.

Elle s'y achemina pour faire ses prières accoutumées, se proposant d'aller ensuite chercher un gîte quelque part dans la ville.

En entrant dans l'église, qui lui parut déserte, elle entendit, au travers de la grille, les chants des religieuses qui achevaient leurs prières du soir, et regarda cette circonstance comme de bon augure. « Un jour, se disait-elle, si Dieu favorise mes vœux, je serai de même cachée sous le voile, n'ayant plus d'autre occupation que de remercier la Providence de ses faveurs. »

Une religieuse se trouvait dans ce moment près de la porte pour la fermer : frappée du costume bizarre de la jeune étrangère, qui ne l'aperçut pas, ainsi que de la ferveur qu'elle mettait à ses prières, elle l'aborda pour l'interroger et l'avertir qu'il était l'heure de fermer l'église.

Prascovie, un peu déconcertée, lui fit part de la répugnance qu'elle avait d'aller chercher un asile dans une auberge, et finit par la supplier de lui en accorder un dans le couvent, ne fût-ce que dans les cloîtres.

La religieuse la conduisit chez l'abbesse.

La respectable supérieure était en prières lorsqu'elles entrèrent dans sa chambre : la portière s'arrêta près de la porte, et se mit à genoux ; Prascovie l'imita, et pria Dieu de lui rendre l'abbesse favorable.

Lorsque celle-ci eut fini son oraison, elle s'approcha de la jeune fille, qui restait à genoux, et la releva avec bonté. Prascovie lui dit son nom et le but de son voyage ; elle montra son passeport et demanda l'hospitalité pour la nuit, ce qui lui fut accordé.

Bientôt entourée de plusieurs religieuses amenées par la curiosité dans l'appartement de l'abbesse, elle répondit aux interrogations multipliées qui lui furent faites, et raconta les aventures pénibles de son voyage avec tant de simplicité et une éloquence si naturelle, qu'elle fit répandre des larmes aux dames qui l'écoutaient et leur inspira le plus vif intérêt.

On la combla de caresses et de soins ; l'abbesse la logea dans son propre appartement, et forma dès lors le projet de la retenir au couvent et de la compter au nombre de ses novices.

Prascovie s'était proposé depuis longtemps de prendre le voile si son entreprise réussissait.

On a vu précédemment que, jusqu'à son arrivée à Ekaterinenbourg, elle avait cru que la ville de Kiew était sur le chemin de Pétersbourg. C'était dans cette ville qu'elle s'était promis de faire ses vœux dans la suite. Ayant reconnu son erreur, elle ne fit aucune difficulté de choisir le couvent de Nijni pour sa dernière retraite, et le promit à la supérieure.

Prascovie consentit à demeurer quelques jours à Nijni pour se reposer et pour chercher les moyens de se rendre à Moscou, mais bientôt elle se ressentit de ses fatigues, et tomba dangereusement malade. Elle avait une toux violente qui l'incommodait beaucoup. Une fièvre ardente ne tarda pas à se déclarer ; cependant quoique les médecins eux-mêmes désespérassent de sa vie, elle n'eut jamais aucune inquiétude.

« Je ne crois point, disait-elle, que mon heure soit encore venue, et j'espère que Dieu me permettra d'achever mon entreprise. »

Elle se remit en effet, quoique très lentement, et passa le reste de la belle saison au couvent.

Dans l'état de faiblesse où elle était alors, elle ne pouvait continuer son voyage à pied, moins encore sur des chariots de poste : n'ayant aucun moyen de se procurer une voiture commode, elle se vit donc obligée d'attendre le *traînage* [1] pour avoir la possibilité de se rendre à Pétersbourg sans éprouver la fatigue des voitures ordinaires.

Elle suivit pendant ce temps les offices et la règle du couvent avec une grande assiduité et elle se perfectionna dans ses études.

Cette conduite acheva de lui gagner l'estime de l'abbesse et des religieuses, qui prirent pour elle la plus véritable affection, et ne doutèrent point qu'elle n'accomplit un jour sa promesse de revenir prendre le voile dans leur couvent.

Enfin, lorsque les chemins d'hiver furent établis, elle partit pour

(1) On appelle ainsi l'époque où les chemins commencent à être praticables pour les traîneaux.

Moscou, en traineau couvert avec des voyageurs qui faisaient la même route.

L'abbesse, n'ayant pu lui faire abandonner son entreprise, lui donna une lettre de recommandation pour une de ses amies, mademoiselle de Scowski, à Moscou, et l'assura qu'elle pourrait toujours regarder sa maison comme un refuge certain, dans lequel elle serait reçue en fille chérie, quel que fût le succès de son voyage.

Prascovie arriva dans cette dernière ville sans embarras ni accidents.

Mademoiselle de Scowski eut pour elle beaucoup d'égards et de soins, et la retint quelques jours pour lui chercher un compagnon de voyage jusqu'à Saint-Pétersbourg.

Elle partit avec un marchand qui voyagait avec ses propres chevaux, et qui demeura vingt jours en chemin.

Outre les lettres de recommandation qui lui avaient été remises par les dames d'Ekaterinenbourg, elle en reçut une de mademoiselle de Scowski pour madame la princesse de T***, personne respectable et très âgée.

Telles étaient ses ressources lorsqu'elle arriva dans la capitale, vers le milieu de février, environ dix-huit mois après son départ de Sibérie, avec autant de courage et d'espoir qu'elle en avait le premier jour de son voyage.

Elle logea chez son conducteur, sur le canal d'Ekaterinski, et fut quelque temps comme perdue dans cette grande ville, avant de savoir ce qu'elle devait entreprendre, et comment remettre ses lettres de recommandation : ce qui lui fit perdre un temps précieux.

Le marchand, occupé de son commerce, ne songeait guère à elle ; il s'était cependant chargé de trouver la demeure de la princesse de T***, mais avant d'avoir accompli sa promesse, il fut obligé de partir pour Riga, laissant Prascovie sous la garde de sa femme, qui la traitait fort bien, sans pour cela lui être d'aucun secours pour ses projets.

La lettre de madame G*** était adressée à une autre personne qui logeait de l'autre côté de la Néva.

Comme l'adresse en était bien détaillée, Prascovie, quelques jours après le départ du marchand, se mit en chemin avec son hôtesse pour Wassili-Ostrow, sur la rive droite du fleuve. Mais la Néva était ébranlée, la débâcle des glaces approchait, et la police ne permettait plus le passage.

Elle revint donc au logis, désolée de ce contretemps.

Dans l'embarras où elle se trouvait, un des habitués de la maison du marchand lui conseilla, très mal à propos, de donner une supplique au sénat pour obtenir la revision du procès de son père, et s'offrit de trouver un écrivain pour la rédiger.

Le succès de celle qu'elle avait adressée au gouverneur de Tobolsk la décida. On lui fit écrire une supplique très mal conçue et n'ayant pas la forme requise, sans lui donner la moindre notion sur la manière dont elle devait être présentée.

Ce projet ne lui permit pas de remettre avec l'activité nécessaire ses lettres de recommandation, qui auraient pu lui être bien plus utiles.

Munie de sa supplique, notre intéressante solliciteuse se rendit un matin au sénat, monta le grand escalier, et pénétra jusque dans une des chancelleries ; mais elle se trouva fort embarrassée parmi tant de monde, ne sachant à qui s'adresser.

Les secrétaires, dont elle s'approchait avec sa supplique, lui jetaient un coup d'œil et se remettaient froidement à écrire ; d'autres personnes qui la rencontraient dans la chambre, au lieu de l'écouter ou de recevoir sa supplique, se détournaient d'elle comme on fait d'un meuble ou d'une colonne qui barre le chemin.

Enfin un des invalides, garde de la chancellerie, qui traversait rapidement la salle, l'ayant rencontrée, se détourna sur la droite pour passer, tandis que Prascovie en faisait autant du même côté pour lui faire place, de manière qu'ils se heurtèrent rudement.

Le vieux garde, de mauvaise humeur, lui demanda ce qu'elle voulait. La jeune fille lui présenta sa supplique, en le priant de la donner au sénat. Cet homme, la croyant une mendiante, pour toute réponse la prit par le bras et la mit à la porte.

Elle n'osa plus rentrer, et demeura le reste de la matinée sur l'escalier, dans l'intention de présenter sa supplique au premier sénateur qu'elle rencontrerait.

Elle vit plusieurs personnages descendre de voiture et monter l'escalier, ayant des étoiles sur la poitrine ; ils avaient tous une épée, des bottes et un uniforme ; quelques-uns avaient des épaulettes. Elle pensa que c'étaient des officiers et des généraux, attendant toujours de voir arriver un sénateur, qui, d'après l'idée qu'elle s'en était formée, devait avoir quelque chose de particulier, qui le ferait reconnaître, et n'offrit sa supplique à personne.

Enfin, vers trois heures après midi, tout le monde s'écoula, et Prascovie, se voyant seule, se retira la dernière, fort étonnée d'avoir vu tant de monde au sénat sans rencontrer un sénateur.

Prascovie retourna pendant plus de quinze jours au sénat sans obtenir plus de succès. Souvent fatiguée de rester debout dans un escalier froid et humide, elle s'accroupissait sur une des marches pour réchauffer ses pieds glacés, cherchant dans la physionomie des passants et des employés quelques signes de compassion et de bienveillance, qu'elle y aurait certainement trouvés s'ils avaient connu sa situation.

Les fêtes de Pâques, pendant lesquelles le sénat ne s'assemble pas, lui donnèrent quelque repos ; elle en profita pour faire ses dévotions. En se livrant à ce pieux exercice, elle renouvela ses prières pour le succès de son entreprise ; et telle était la sincérité de sa foi, qu'après sa communion elle revint persuadée que ses nouvelles démarches auraient du succès.

Passant quelques jours après avec la marchande vis-à-vis de la statue de Pierre-le-Grand, sa compagne lui fit observer que le pont de la Néva, qui était tout auprès, était replacé ; des voitures sans nombre se rendaient à Wassili-Ostrow et en revenaient.

« Avez-vous la lettre de recommandation pour madame de L*** ? lui demanda-t-elle ; je ne suis pas pressée, et je puis vous conduire à sa porte. »

Il était de bonne heure encore, et Prascovie y consentit.

Elles passèrent le pont : le fleuve, qui n'était quinze jours auparavant qu'une plaine de glaçons mouvants, dégagé maintenant de toutes ses neiges et couvert de vaisseaux et d'embarcations de toute espèce, la surprit agréablement. Tout était en mouvement autour d'elle ; le temps était superbe ; elle sentait redoubler son courage, augurant bien de la visite qu'elle allait faire.

« Il me semble, dit-elle en embrassant sa conductrice, que Dieu est avec moi et qu'il ne m'abandonnera pas. »

Elle trouva madame de L*** déjà prévenue de son arrivée par une lettre d'Ekaterinenbourg, et reçut d'obligeants reproches lorsqu'on apprit qu'elle était depuis si longtemps à Pétersbourg.

La réception affectueuse et cordiale qu'elle éprouvait lui rappela vivement la maison et la société de madame Milin.

Lorsque la connaissance fut faite, Prascovie développa le plan qu'elle avait formé pour obtenir la délivrance de son père, et conta les démarches infructueuses qu'elle avait déjà faites au sénat.

M. de L*** examina sa supplique, et trouva qu'elle n'était pas dressée dans les formes.

On s'entretint de son affaire pendant le dîner et tout le monde convint qu'en lui conseillant de s'adresser au sénat, on lui avait indiqué une mauvaise voie.

La revision du procès de son père, en suivant toutes les formes de la justice, aurait pu durer bien longtemps : on pensait qu'il serait beaucoup plus avantageux de s'adresser directement à la bonté de l'empereur, et l'on promit d'en chercher les moyens avec le temps.

Enfin, tous les convives l'avertirent de ne plus s'exposer aux aventures du sénat, dont le récit avait fort amusé la société.

Vers le soir, madame de L*** la fit reconduire chez le marchand par son domestique.

En revenant chez son hôte, Prascovie admirait comment la Providence l'avait conduite chez M. de L***, et lorsqu'elle passa devant le

sénat, elle se rappela la prière qu'elle avait faite à Dieu de ne plus y retourner qu'une fois.

— Sa bonté, pensait-elle, a fait plus que je ne lui avais demandé : car je ne serai plus obligée d'y retourner du tout.

Telles étaient les réflexions de Prascovie, dont la foi la plus vive dirigeait et soutenait toutes les démarches. Cependant, malgré tout l'intérêt que prenaient à elle ses amis de Wassili-Ostrow, son bonheur devait avoir une autre source.

L'hôte de Prascovie, revenu depuis quelques jours de Riga, avait été surpris de la trouver encore chez lui, et s'était mis aux enquêtes pour trouver la maison de la princesse T***, pour laquelle la jeune fille avait une lettre de recommandation ; cette dame, prévenue aussi de l'arrivée prochaine de la jeune voyageuse, l'attendait chez elle. Le marchand la vit et reçut l'ordre d'amener Prascovie.

Lorsqu'elle entra dans le salon de la princesse, la voyageuse fut intimidée par l'air de cérémonie et par le silence qui y régnaient ; jamais elle n'avait vu d'appartement si orné, et surtout si bien éclairé. La société était nombreuse et disposée en groupes. La vieille princesse était à une partie de boston avec trois autres personnes ; dès qu'elle aperçut la jeune fille, elle lui ordonna de s'approcher.

« Bonjour, mon enfant, lui dit-elle. Avez-vous une lettre pour moi ? »

Prascovie tira la lettre de son petit sac et la présenta.

La princesse, après l'avoir lue, lui dit qu'elle était charmée de connaître sa bonne conduite et son amour pour ses parents ; elle promit de lui être utile, et après avoir dit quelques mots en français à une dame de sa maison, elle la congédia d'une signe de tête.

Pendant les premiers jours qu'elle passa chez sa nouvelle protectrice, Prascovie se trouva fort isolée et fort embarrassée ; elle aurait préféré être revenue à Wassili-Ostrow, où même chez le marchand.

Cependant, après quelques jours, elle fut plus à son aise dans la maison, et fit connaissance avec les personnes qui l'habitaient. Les domestiques étaient aussi obligeants que leur maîtresse était bonne

et généreuse. Elle mangeait à la table de la princesse que son grand âge et ses infirmités empêchaient souvent de paraître, et n'avait jamais l'occasion de lui parler en particulier. Bientôt les personnes de la société s'accoutumèrent à sa présence et ne s'occupèrent plus d'elle.

La jeune étrangère avait souvent fait parler à la princesse du but de son voyage et de ses espérances ; mais soit que cette dame en regardât le succès comme impossible, soit que les personnes qui s'étaient chargées de lui parler l'eussent négligé, ses prières n'eurent aucun résultat. La Providence devait employer un autre instrument.

Pendant qu'elle était encore chez son premier hôte, un officier de la chancellerie, M. V***, secrétaire des commandements de S. M. l'impératrice-mère, lui avait conseillé de présenter une requête pour obtenir des secours, et s'était chargé lui-même de la faire parvenir.

M. V***, croyant secourir un pauvre ordinaire, lui avait destiné cinquante roubles et lui fit dire de passer chez lui. Elle s'y présenta le matin lorsqu'il était en ville, et fut reçue par madame V***, qui l'accueillit amicalement et qui entendit le récit de ses aventures avec autant de surprise que de plaisir. La jeune fille était enfin sur la route qui devait la conduire bientôt à l'accomplissement de tous ses vœux. Madame V*** la pria d'attendre le retour de son mari ; et, dans la longue conférence qu'elles eurent ensemble, cette dame sentit redoubler l'intérêt qu'elle avait conçu au premier abord pour Prascovie.

A son retour, M. V*** partagea les sentiments de son épouse, et ne voulut point offrir à la jeune fille le secours qu'il lui avait destiné sans la connaître. Comme il devait retourner à la cour incessamment, il promit de la recommander à Sa Majesté, si le temps et les affaires le permettaient, et la pria de dîner chez lui pour recevoir sa réponse.

L'impératrice ordonna que Prascovie lui fût présentée le même soir à six heures.

La voyageuse ne s'attendait point à tant de bonheur. Lorsqu'elle en reçut l'assurance, elle pâlit et fut prête à se trouver mal. Au lieu

de remercier M. V***, elle leva vers le ciel ses yeux pleins de larmes. « O mon Dieu, s'écria-t-elle, je n'ai donc pas mis en vain mon espoir en vous ! »

Pleine du trouble qui l'agitait et ne sachant comment témoigner sa reconnaissance à son nouveau protecteur, elle baisait les mains de madame V***. « Vous seule, lui disait-elle, êtes digne de faire agréer mes remerciements à l'homme bienfaisant dont j'attends la délivrance de mon père ! »

Vers le soir, sans rien changer à son costume simple, on donna quelques soins à sa toilette, et M. V*** la conduisit à la cour.

En approchant du palais impérial, elle pensait à son père qui lui en avait représenté l'entrée comme si difficile. « S'il me voyait maintenant ! disait-elle à son conducteur ; s'il savait devant qui je vais paraître ! quelle joie n'éprouverait-il pas ! Mon Dieu ! mon Dieu ! achevez votre ouvrage ! »

Sans faire la moindre demande sur la manière dont elle devait se présenter, ni sur ce qu'elle devait dire, elle entra sans trouble dans le cabinet de l'impératrice.

Sa Majesté la reçut avec sa bonté connue, et l'interrogea sur les circonstances de son histoire, qu'elle désirait connaître, d'après le précis que lui en avait fait M. V***.

Prascovie répondit avec une assurance modeste, comme aurait pu le faire une personne possédant l'usage du monde. Elle parla du but de son voyage ; persuadée de l'innocence de son père, elle ne demanda point sa grâce, mais la revision de son procès.

Sa Majesté loua son courage, sa piété filiale ; elle promit de la recommander à l'empereur, et lui fit aussitôt remettre trois cents roubles pour ses premiers besoins, en attendant de nouveaux bienfaits.

Prascovie sortit du palais tellement pénétrée de son bonheur et de la bonté de l'impératrice, que, lorsque à son retour, madame V*** lui demanda si elle était contente de sa présentation, elle ne put répondre que par un torrent de larmes.

Pendant son absence, une dame de la maison de la princesse T***, ne la voyant pas revenir depuis le matin, interrogea le domestique qui l'avait accompagnée, et apprit de lui qu'il l'avait vue monter en voiture avec M. V***, pour se rendre à la cour : on était donc informé de sa présentation.

Lorsqu'elle rentra, vers les neuf heures du soir, elle fut aussitôt, et pour la première fois, appelée au salon : le succès qu'elle venait d'obtenir avait opéré une petite révolution dans l'esprit de tout le monde. Lorsqu'elle raconta les promesses de Sa Majesté, et les espérances qu'elle en avait conçues pour la délivrance de son père, on trouva cela tout naturel et fort aisé. Plusieurs des membres de la société s'offrirent généreusement de parler au ministre en sa faveur et de la protéger ; enfin le contentement parut général.

Elle se retira bientôt dans sa chambre pour se mettre en prières et pour remercier Dieu des faveurs inattendues qu'elle venait d'en recevoir. Son bonheur lui ôta pendant plusieurs heures le sommeil qui l'avait fuie si souvent pour des causes bien différentes.

Lorsqu'elle se réveilla le lendemain, et que le souvenir de tout ce qui s'était passé la veille rentra dans sa mémoire, elle poussa un cri de joie : « N'est-ce pas un songe trompeur qui m'abuse ? est-il bien vrai que j'ai vu l'impératrice ? qu'elle m'ait parlé avec tant de bonté ! »

Les transports de sa joie augmentaient à mesure que ses idées plus claires se débarrassaient des vapeurs du sommeil.

Elle s'habilla promptement ; et, afin de s'assurer encore de la réalité des événements de la veille, elle courut aussitôt ouvrir un tiroir dans lequel se trouvait l'argent qu'elle avait reçu par ordre de Sa Majesté.

Quelques jours après, l'impératrice-mère lui fit assigner une pension, et voulut bien elle-même la présenter à l'empereur et à l'impératrice régnante, qui l'accueillirent aussi favorablement.

Elle reçut de leur générosité un présent de cinq mille roubles, et des ordres furent donnés pour la revision du procès de son père.

Le vif intérêt qu'elle inspira bientôt au ministre de l'intérieur, ainsi qu'à toute sa famille, aplanit toutes les difficultés.

Cet homme respectable possédait deux avantages qui se trouvent rarement réunis dans les personnes en place : le pouvoir et le désir d'obliger ; et plus d'une fois les services qu'il aimait à rendre prévinrent les démarches des malheureux. Il mit donc toute la bienveillance qui lui était naturelle à terminer la revision du procès dont il était chargé ; et, depuis ce moment, l'intéressante solliciteuse n'eut plus aucune inquiétude sur son sort à venir.

Connue à la cour et favorisée du ministre, Prascovie voyait avec plus de surprise encore que de joie l'empressement subit que le public lui témoignait. Les ministres étrangers et les personnes les plus considérables de la ville voulurent la voir, et lui donnèrent des marques de bienveillance. La princesse V*** lui assura une pension de cent roubles. Cette faveur générale n'influa point sur sa manière d'être, et ne lui donna jamais le moindre mouvement de vanité. Elle avait dans le monde cette assurance que donne la simplicité, j'oserai dire cette hardiesse de l'innocence, que des jugements défavorables ne parviennent pas à déconcerter.

Un jour, quelqu'un l'interrompit au milieu de son récit, en présence d'une nombreuse assemblée, et lui demanda pour quel crime son père avait été condamné à l'exil. A cette question peu délicate, un profond silence annonça la désapprobation de la société. La jeune fille, jetant sur l'indiscret un regard plein d'une juste et froide indignation : « Monsieur, lui répondit-elle, un père n'est jamais coupable pour sa fille, et le mien est innocent. »

Lorsqu'elle racontait les détails de son histoire, et développait sans y penser les qualités de son noble caractère, elle n'était jamais charmée par l'enthousiasme qu'elle inspirait à ses auditeurs. Elle ne parlait que pour satisfaire aux demandes qu'on lui faisait. Ses réponses étaient toujours dictées par un sentiment d'obéissance, jamais par le désir de briller ou même d'intéresser personne. Les éloges qu'on lui prodiguait excitaient son étonnement, et lorsqu'ils étaient

outrés ou même de mauvais goût, son mécontentement devenait visible.

Le temps qu'elle passa dans la capitale, en attendant le décret de rappel de son père, lui donna des jouissances innombrables. Tout était nouveau pour elle, tout l'intéressait. Les personnes qu'elle voyait fréquemment admiraient les jugements pleins de sens qu'elle portait sur les divers objets de ses observations.

Deux dames de la cour, qu'elle avait prises dans une affection particulière, lui proposèrent un jour de voir l'intérieur du palais impérial, et s'amusèrent beaucoup de la surprise que lui causaient à chaque pas tant de richesses réunies et de si vastes appartements.

Lorsqu'elle entra dans la magnifique salle de Saint-Georges, elle fit le signe de la croix, croyant entrer dans une église.

Elle revit, sans les reconnaître, quelques salons qu'elle avait déjà parcourus lors de sa présentation, tant elle était alors préoccupée de sa situation et du sujet important qui l'y amenait.

Comme elle passait dans une grande pièce, l'esprit frappé par tant de merveilles, une des dames lui fit remarquer le trône. Elle s'arrêta tout à coup, saisie de respect et de crainte : « Ah ! c'est donc là, dit-elle, le trône de l'empereur ! Voilà donc ce que je craignais si fort en Sibérie ! »

L'effroi que lui causait jadis cette idée, le souvenir des bienfaits de l'empereur, la pensée de la délivrance prochaine de son père, remplirent son cœur reconnaissant d'un trouble inexprimable. Elle joignait les mains en pâlissant. « Voilà donc, répétait-elle d'une voix altérée, et prête à se trouver mal, le trône de l'empereur ! » Elle demanda la permission de s'en approcher, et s'avança toute tremblante, soutenue par ses deux conductrices, vivement touchées elles-mêmes de cette scène inattendue. Prascovie, à genoux au pied du trône, en baisait les marches avec transports et les mouillait de ses larmes.

« O mon père, s'écriait-elle, voyez-vous où la puissance de Dieu m'a conduite ! O mon Dieu ! bénissez ce trône, bénissez celui qui

l'occupe, et faites que ses jours soient remplis de tout le bonheur dont il m'a comblée ! »

On eut quelque peine à l'entraîner dans un autre appartement ; mais elle demanda bientôt à se retirer, fatiguée des vives émotions qu'elle venait d'éprouver, et l'on remit à un autre jour la visite du reste du palais.

Quelque temps après, les deux dames la conduisirent à l'Ermitage. Ce superbe palais, dont les richesses et l'élégance donnent l'idée d'une féerie, lui causa plus de plaisir que tout ce qu'elle avait admiré jusqu'alors.

Elle voyait pour la première fois des tableaux, et parut prendre un grand plaisir à les examiner. Elle reconnut d'elle-même plusieurs sujets tirés de l'Écriture sainte ; mais en passant devant un grand tableau de Luca Giordano, qui représente Silène ivre, soutenu par des bacchantes et des satyres : « Voilà, dit-elle, un vilain tableau ! Que représente-t-il ? » On lui répondit que ce sujet était tiré de la Fable. Elle demanda de quelle fable. Comme elle n'avait aucune idée de la mythologie, il eût été difficile de lui donner une explication satisfaisante. « Tout cela n'est donc pas vrai ? disait-elle. Voilà des hommes avec des pieds de chèvre. Quelle folie de peindre des choses qui n'ont jamais existé, comme s'il en manquait de véritables ! »

Cependant sa curiosité ne la rendait jamais indiscrète : elle faisait rarement des questions, et tâchait de comprendre ou de deviner elle-même ce que ses observations lui présentaient de singulier ou de nouveau.

Rien ne l'intéressait autant que de se trouver dans une société de personnes instruites qui ne faisaient pas attention à elle, et d'entendre leurs discours : elle regardait alors tour à tour chaque interlocuteur à mesure qu'il parlait et l'écoutait avec une attention particulière, n'oubliant rien de ce qu'elle avait entendu ou pu comprendre.

Lorsqu'elle était avec ses connaissances intimes, elle ramenait involontairement la conversation sur l'accueil bienveillant que lui avaient fait les deux impératrices. Elle rappelait avec sensibilité chacune de

leurs paroles, et ne pouvait en parler sans que des larmes de reconnaissance vinssent humecter ses paupières ; elle était heureuse alors d'entendre chacun enchérir sur les sentiments d'admiration qu'elle témoignait, et s'étonnait de ce qu'on n'en parlait pas assez souvent à son gré.

L'ukase du rappel de son père tarda cependant plus qu'elle ne s'y était attendue.

Tandis que ses protecteurs aplanissaient les difficultés de cette affaire, Prascovie n'oubliait point les deux prisonniers qui, lors de son départ d'Ischim, lui avaient offert de partager leur petit trésor avec elle.

Souvent elle avait parlé d'eux aux personnes qui pouvaient influer sur leur sort ; mais on lui avait conseillé de ne pas ajouter cette démarche à celle qu'on faisait en faveur de son père, et la crainte seule de nuire à la cause de ses parents avait pu l'empêcher de suivre ses bonnes intentions. Heureusement pour ces malheureux, la bonté de l'empereur lui donna l'occasion de leur être utile.

Lorsque l'ukase définitif de la délivrance de son père fut expédié en Sibérie, en lui faisant annoncer cette bonne nouvelle, Sa Majesté chargea le ministre de lui demander si elle n'avait rien à désirer personnellement pour elle-même.

Elle répondit aussitôt que si l'empereur voulait encore lui accorder une grâce après l'avoir comblée de bonheur par la délivrance de son père, elle le suppliait d'accorder la même faveur aux deux infortunés compagnons de ses parents.

Le ministre rendit compte à l'empereur de la noble reconnaissance qui portait la jeune fille à sacrifier les faveurs de Sa Majesté pour rendre service à deux hommes qui lui avaient offert quelques sous à son départ de la Sibérie. Son désir fut exaucé, et l'ordre de leur rappel partit quelques jours après celui qui concernait son père.

Ainsi le mouvement de générosité qui avait porté ces deux hommes à secourir de leurs faibles moyens la voyageuse à son départ leur valut la liberté.

Prascovie, ayant obtenu tout ce qu'elle désirait, songea bientôt à remplir ses vœux, et repartit en pèlerinage pour Kiew.

Ce fut en remplissant ce pieux devoir et en méditant sur tout ce que la Providence avait fait en sa faveur, qu'elle prit la détermination irrévocable de consacrer ses jours à Dieu.

Tandis qu'elle se préparait à ce sacrifice et qu'elle prenait le voile à Kiew, son père recevait, en Sibérie, la nouvelle inattendue de sa liberté ; sa fille était partie depuis plus de vingt mois, et depuis lors ses parents n'avaient jamais reçu de ses nouvelles.

Pendant cet intervalle, l'empereur Alexandre était monté sur le trône : à son heureux avènement un grand nombre de prisonniers avaient été rappelés ; mais ceux d'Ischim n'étaient pas du nombre.

Le sort de Lopouloff et de sa femme n'en était devenu que plus cruel. Privés désormais de tout espoir, ainsi que de la présence de l'enfant chérie qui les avait aidés à supporter la vie, ils étaient prêts à succomber sous le poids de leurs maux, lorsqu'un courrier du gouverneur de Tobolsk vint les tirer de cet abîme. Ils reçurent, avec l'ukase de leur délivrance, un passeport pour rentrer en Russie et une somme d'argent pour leur voyage.

Cet événement et les circonstances qui l'avaient amené firent beaucoup de bruit en Sibérie.

Les habitants d'Ischim qui connaissaient Lopouloff, ainsi que les prisonniers qui se trouvaient dans le village, vinrent chez lui dès qu'ils en eurent connaissance.

Ceux de ses anciens compagnons d'infortune qui tournaient en ridicule l'entreprise de Prascovie, ceux surtout qui lui avaient refusé les secours dont ils pouvaient disposer pour son voyage, auraient bien voulu maintenant y avoir contribué.

Lopouloff reçut les félicitations de tout le monde avec reconnaissance ; sa joie fut bien plus grande encore le lendemain lorsqu'on lui remit une dépêche contenant une lettre de Prascovie, qui annonçait aussi la délivrance de ses deux bienfaiteurs.

Cependant elle attendait à Kiew, avec la plus vive impatience, la

nouvelle du retour de son père ; il lui semblait, en faisant le calcul du temps, qu'il aurait pu lui écrire.

En prenant le voile à Kiew, elle n'avait point l'intention de s'y fixer, voulant s'établir pour toujours dans le couvent de Nijni, comme elle l'avait promis à l'abbesse : elle écrivit à cette dernière lorsque ses dévotions furent achevées, et partit bientôt après pour se rendre auprès d'elle.

Cette bonne supérieure l'attendait avec impatience, et ne lui avait point appris l'arrivée de son père pour lui réserver une surprise agréable. Lopouloff et sa femme étaient à Nijni depuis quelque temps.

Prascovie, en arrivant, se prosterna aux pieds de l'abbesse, qui s'était rendue à la porte du monastère qui avait été décoré pour la recevoir. « N'a-t-on point de nouvelles de mon père ? » demanda-t-elle aussitôt.

« Venez, mon enfant, lui dit la supérieure ; nous en avons de bonnes ; je vous les donnerai chez moi. »

Elle la conduisit le long des cloîtres et du couvent sans rien ajouter.

Les religieuses gardaient le silence, et leur air mystérieux l'aurait inquiétée, sans le sourire de bienveillance qu'elle voyait sur tous les visages.

En entrant chez l'abbesse, elle trouva son père et sa mère, auxquels on avait également caché son arrivée.

Dans le premier moment de surprise qu'ils éprouvèrent en voyant leur fille chérie en habits religieux, et poussés à la fois par un sentiment de reconnaissance et de douleur, ils tombèrent à genoux devant elle ; à cette vue, Prascovie poussa un cri douloureux, et se mettant elle-même à genoux : « Que faites-vous, mon père ? s'écria-t-elle ; c'est Dieu, Dieu seul qui a tout fait ! Remercions sa providence pour le miracle qu'elle a opéré en notre faveur. »

L'abbesse et ses religieuses, touchées de ce spectacle, se prosternèrent elles-mêmes, et réunirent leurs actions de grâces à celles de l'heureuse famille.

Les plus tendres embrassements succédèrent à ce mouvement de

piété ; mais d'abondantes larmes roulaient dans les yeux de la mère lorsqu'elle les fixait sur le voile de sa fille.

Le bonheur dont jouissait la famille Lopouloff depuis sa réunion ne pouvait être de longue durée.

L'état religieux qu'avait embrassé Prascovie condamnait les parents à vivre séparés de leur fille, et cette nouvelle séparation leur paraissait plus cruelle encore que la première, parce qu'elle était alors sans espérance. Leurs moyens ne leur permettaient pas de s'établir à Nijni ; sa mère avait des parents à Wladimir, qui les invitaient à se rendre auprès d'eux : ils se résolurent à prendre ce dernier parti.

Après avoir passé huit jours dans une alternative continuelle de joie et de tristesse, troublés dans leur félicité par la pensée de leur éloignement prochain, ils songèrent à partir. La famille, accompagnée de l'abbesse et de quelques religieuses, se rendit à l'église.

La jeune novice, quoique aussi sensible que sa mère à cette douloureuse séparation, se montrait plus forte et plus résignée, et cherchait à l'encourager. Cependant, pour prévenir les transports de sa douleur dans les derniers moments, après avoir prié quelques instants au pied des autels, elle s'éloigna doucement, entra dans le chœur où se trouvaient les autres religieuses, et parut au travers de la grille.

« Adieu, mes bons parents, leur dit-elle ; votre fille appartient à Dieu, mais elle ne vous oubliera pas. Père chéri, mère tendre, faites, faites le sacrifice que Dieu vous commande, et qu'il vous bénisse mille fois ! »

Prascovie, trop émue, s'appuya contre la grille ; des larmes longtemps retenues couvrirent son visage. La malheureuse mère, hors d'elle-même, s'élança vers sa fille en sanglotant : l'abbesse fit un signe de la main ; au même instant un rideau fut tiré.

Les religieuses entonnèrent le psaume : *Heureuses les âmes innocentes qui suivent la loi du Seigneur !*

On entraîna Lopouloff et sa femme à la porte de l'église, où leur voiture les attendait : ils avaient vu leur fille pour la dernière fois.

La nouvelle religieuse s'assujettit sans peine à la règle austère du

couvent : elle mettait à l'exécution de ses devoirs la plus grande exactitude, et gagna de plus en plus l'estime et l'affection de toute la communauté ; mais sa santé, terriblement éprouvée par son voyage, ne put supporter longtemps la vie pénible que son nouvel état exigeait d'elle : sa poitrine était attaquée.

Le couvent de Nijni, construit sur une montagne battue par les vents, était dans une situation défavorable pour ce genre de maladie. Après qu'elle eut passé un an dans cette maison, les médecins lui conseillèrent de changer de séjour.

L'abbesse, que des affaires appelaient à Pétersbourg, résolut d'emmener avec elle Prascovie, persuadée qu'un climat moins rigoureux et un régime plus fortifiant parviendraient à la rétablir. Cet espoir ne se réalisa point et la jeune religieuse déclina de jour en jour. Prascovie était mûre pour le ciel ; après quelques mois de souffrances, endurées avec une résignation toute chrétienne, elle s'éteignit doucement sous les yeux de ses compagnes, le 8 décembre 1809, jour de la fête de l'Immaculée-Conception.

Cette merveilleuse histoire est une preuve frappante de la protection que Dieu accorde à la piété filiale et surtout à la prière animée d'une inébranlable confiance. Vainement les événements et les hommes semblent conspirer contre l'âme innocente qui s'abandonne à sa conduite : soudain les obstacles disparaissent, les difficultés s'évanouissent ; les volontés les plus rebelles se prêtent à ses desseins. S'il faut des miracles, Dieu n'hésite pas à les accomplir ; car l'oracle des Livres saints ne peut avoir de démenti : « Nul n'a été trompé dans son attente, après avoir mis sa confiance dans le Seigneur. »





4. — Les prisonniers du Caucase. [1]

Les montagnes du Caucase sont depuis longtemps enclavées dans l'empire de Russie sans lui appartenir.

Leurs féroces habitants, séparés par le langage et par des intérêts divers, forment un grand nombre de petites peuplades, qui ont peu de relations politiques entre elles, mais qui sont toutes animées par le même amour de l'indépendance et du pillage.

Une des nombreuses et des plus redoutables est celle des Tchetchenges, qui habitent la grande et la petite Kabarda, provinces dont les hautes vallées s'étendent jusqu'aux sommités du Caucase.

C'est au milieu de ces hordes dangereuses et au centre même de cette immense chaîne de montagnes que la Russie a établi un chemin de communication avec ses possessions d'Asie.

Des redoutes placées de distance en distance assurent la route jusqu'en Géorgie ; mais aucun voyageur n'oserait se hasarder à parcourir seul l'espace qui les sépare.

Deux fois par semaine, un convoi d'infanterie, avec du canon et un parti considérable de cosaques, escorte les voyageurs et les dépêches du gouvernement.

Une de ces redoutes, située au débouché des montagnes, est devenue une petite bourgade assez peuplée. Sa situation lui a fait donner le nom de *Wladi-Caucase :* elle sert de résidence au commandant des troupes qui font le pénible service dont il vient d'être parlé.

(1) Reproduit avec quelques suppressions.

Le major Kascambo, du régiment de Wologda, gentilhomme russe d'une famille originaire de la Grèce, devait aller prendre le commandement du poste de Lars, dans les gorges du Caucase.

Impatient de se rendre à son poste et brave jusqu'à la témérité, il eut l'imprudence d'entreprendre ce voyage avec l'escorte d'une cinquantaine de Cosaques dont il disposait, et l'imprudence plus grande encore de parler de son projet et de s'en vanter avant de l'exécuter.

Les Tchetchenges qui sont près des frontières, et qu'on appelle Tchetchenges pacifiques, sont soumis à la Russie, et ont, en conséquence, un libre accès à Mosdok ; mais la plupart conservent des relations avec les montagnards, et sont bien souvent de moitié dans leurs brigandages.

Les Tchetchenges, informés du voyage de Kascambo et du jour même de son départ, se portèrent en grand nombre sur son passage et lui dressèrent une embuscade.

A vingt verstes environ de Mosdok au détour d'une petite colline couverte de broussailles, il fut attaqué par sept cents hommes à cheval.

La retraite était impossible : les Cosaques mirent pied à terre et soutinrent l'attaque avec beaucoup de fermeté, espérant être secourus par les troupes d'une redoute qui n'était pas très éloignée. Mais, après une assez longue fusillade, plus de la moitié d'entre eux furent tués ou mis hors de combat ; le reste s'était fait avec les chevaux morts un rempart circulaire derrière lequel ils tirèrent leurs dernières cartouches.

Les Tchetchenges, qui ont toujours avec eux, dans leurs expéditions, des déserteurs russes, dont ils se servent au besoin comme interprètes, faisaient crier aux Cosaques :

« Livrez-nous le major, ou vous serez tués jusqu'au dernier. »

Kascambo, voyant la perte certaine de sa troupe, résolut de se livrer lui-même pour sauver la vie à ceux qui restaient : il remit son épée à ses Cosaques et s'avança seul vers les Tchetchenges, dont le feu cessa aussitôt, leur but n'étant que de le prendre vivant pour obtenir une rançon.

A peine se fut-il livré aux ennemis, qu'il vit paraître de loin le secours qu'on lui envoyait : il n'était plus temps : les brigands s'éloignèrent avec rapidité.

Son *denchik* [1] était resté en arrière avec le mulet qui portait l'équipage du major.

Caché dans un ravin, il attendait l'issue du combat, lorsque les Cosaques le rencontrèrent et lui apprirent le malheur de son maître.

Le brave domestique résolut aussitôt de partager son sort, et s'achemina du côté par où les Tchetchenges s'étaient retirés, conduisant son mulet avec lui, et se dirigeant sur la trace des chevaux.

Lorsqu'il commençait à la perdre dans l'obscurité, il rencontra un traîneur ennemi qui le conduisit au rendez-vous des Tchetchenges.

On peut se faire une idée du sentiment qu'éprouva le prisonnier en voyant son denchik venir volontairement partager son mauvais sort.

Les Tchetchenges se distribuèrent aussitôt le butin qu'on leur amenait : ils ne laissèrent au major qu'une guitare qui se trouvait dans son équipage, et qu'on lui rendit par dérision. Ivan (c'était le nom du denchik), s'en empara et refusa de la jeter, comme son maître le lui conseillait.

« Pourquoi nous décourager ? lui disait-il ; l'intérêt des brigands est de vous conserver, ils ne vous feront aucun mal. »

Après une halte de quelques heures, la horde allait se remettre en marche, lorsqu'un de leurs gens, qui venait de les rejoindre, annonça que les Russes continuaient à s'avancer, et que probablement les troupes des autres redoutes se réuniraient pour les poursuivre.

Les chefs tinrent conseil : il s'agissait de cacher leur retraite, non seulement pour garder leur prisonnîer, mais encore pour détourner l'ennemi de leurs villages, et éviter ainsi ses représailles.

La horde se dispersa par divers chemins.

Dix hommes à pied furent destinés à conduire les prisonniers, tandis qu'une centaine de chevaux restèrent réunis, et marchèrent

(1) Domestique soldat.

dans une direction différente de celle que devait tenir Kascambo.

On enleva à celui-ci ses bottes ferrées, qui auraient pu laisser une empreinte reconnaissable sur le terrain, et on l'obligea, ainsi qu'Ivan, à marcher pieds nus une partie de la matinée.

Arrivée près d'un torrent, la petite escorte le remonta, le long du bord, sur le gazon, l'espace d'une demi-verste, et descendit dans l'endroit où les bords étaient les plus escarpés, au milieu des broussailles épineuses, évitant soigneusement de laisser la trace de son passage. Le major était si fatigué, que, pour l'amener jusqu'au ruisseau, il fallut le soutenir avec des ceintures.

Ses pieds étaîent ensanglantés ; on se décida à lui rendre sa chaussure pour qu'il pût achever la traite qui restait à faire.

Lorsqu'ils parvinrent au premier village, Kascambo, plus malade encore de chagrin que de fatigue, parut à ses gardiens si faible et si défait, qu'ils eurent des craintes pour sa vie, et le traitèrent plus humainement.

On lui donna quelque repos et un cheval pour la marche ; mais, afin de détourner les Russes des recherches qu'ils pourraient faire, et de mettre le prisonnier hors d'état d'apprendre à ses amis le lieu de sa retraite, on le transporta de village en village, et d'une vallée à l'autre, en prenant la précaution de lui bander les yeux à plusieurs reprises.

Il passa ainsi une rivière considérable, qu'il jugea être la Sonja. On le ménagea beaucoup pendant ces courses, en lui accordant une nourriture suffisante et le repos nécessaire.

Mais lorsqu'il eut atteint le village éloigné dans lequel il devait être définitivement gardé, les Tchetchenges changèrent tout à coup de conduite à son égard, et lui firent souffrir toutes sortes de mauvais traitements.

On lui mit des fers aux pieds et aux mains, et une chaîne au cou, au bout de laquelle était attaché un billot de chêne.

Le denchik était traité moins durement; ses fers étaient plus légers et lui permettaient de rendre quelques services à son maître.

Les bois sombres et les pointes bizarres qui dominent la vallée. (P. 67.)

Dans cette situation, et à chaque nouvelle avanie qu'il recevait, un homme qui parlait russe venait le voir et lui conseillait d'écrire à ses amis pour obtenir sa rançon, qu'on avait fixée à dix mille roubles.

Le malheureux prisonnier était hors d'état de payer une somme si forte, et ne conservait d'autre espoir que la protection du gouvernement, qui avait racheté, quelques années auparavant, un colonel tombé, comme lui, entre les mains des brigands.

L'interprète promettait de lui fournir du papier et de faire parvenir sa lettre; mais après avoir obtenu son consentement, il ne reparut plus de quelques jours, et ce temps fut employé à faire endurer au major un surcroît de maux.

On le priva de nourriture, on lui enleva la natte sur laquelle il couchait et un coussin de selle de cosaque qui lui servait d'oreiller ; et lorsque enfin l'entremetteur revint, il lui annonça, par manière de confidence, que si l'on refusait la somme demandée, et qu'on en retardât le paiement, les Tchetchenges étaient décidés à se défaire de lui, pour s'épargner la dépense et les inquiétudes qu'il leur causait.

Le but de leur conduite cruelle était de l'engager à écrire d'une manière plus pressante.

On lui remit enfin du papier avec un roseau taillé suivant l'usage tartare ; on lui ôta les fers qui liaient ses mains et son cou, afin qu'il pût écrire librement ; et lorsque la lettre fut écrite, on la traduisit aux chefs, qui se chargèrent de la faire parvenir au commandement de la *ligne*.

Depuis lors, il fut traité moins durement et ne fut plus chargé que d'une seule chaîne, qui lui liait le pied et la main droite.

Son hôte, ou plutôt son geôlier, était un vieillard de soixante ans, d'une taille gigantesque et d'un aspect féroce que son caractère ne démentait pas.

Deux de ses fils avaient été tués dans une rencontre avec les Russes, circonstance qui l'avait fait choisir, entre tous les habitants du village, pour être le gardien du prisonnier.

La famille de cet homme, appelé Ibrahim, était composée de la

veuve d'un de ses fils, âgée de trente-cinq ans, et d'un jeune enfant de sept à huit ans, appelé Mamet.

Sa mère était aussi méchante et plus capricieuse encore que le vieux gardien.

Kascambo eut beaucoup à souffrir ; mais les caresses et la familiarité du jeune Mamet lui furent dans la suite une distraction, et même un réel soutien dans ses malheurs.

Cet enfant le prit en si grande affection, que les menaces et les mauvais traitements de son grand-père ne pouvaient l'empêcher de venir jouer avec le prisonnier dès qu'il en trouvait l'occasion.

Il avait donné à ce dernier le nom de *Koniak*, qui, dans la langue du pays, signifie un hôte et un ami.

Il partageait secrètement avec lui les fruits qu'il pouvait se procurer, et pendant l'abstinence forcée qu'on avait fait souffrir au major le jeune Mamet, touché de compassion, profitait adroitement de l'absence momentanée de ses parents pour lui apporter du pain ou des pommes de terre cuites sous la cendre.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis l'envoi de la lettre, sans événement remarquable.

Pendant cet intervalle, Ivan était parvenu à se rendre nécessaire. Il savait tout l'art qui peut entrer dans la cuisine d'un officier de détachement. Il préparait les concombres salés, et avait accoutumé ses hôtes aux petites douceurs qu'il introduisait dans leur ménage.

Pour obtenir plus de confiance, il s'était mis avec eux sur le pied d'un bouffon, imaginant chaque jour quelque nouvelle plaisanterie pour les amuser : Ibrahim aimait surtout à lui voir danser la cosaque.

Lorsque quelque habitant du village venait les visiter, on ôtait à Ivan ses fers, et on le faisait danser ; ce qu'il exécutait toujours de bonne grâce, en ajoutant à chaque fois quelque gambade ridicule de plus.

Il s'était procuré par cette conduite constante la liberté de parcourir le village le long duquel il était ordinairement suivi d'une troupe d'enfants attirée par ses bouffonneries ; et comme il comprenait la

langue tartare, il eut bientôt appris celle du pays, qui en est un dialecte très rapproché. Le major lui-même était souvent forcé de chanter avec son denchik des chansons russes et de jouer de la guitare pour amuser cette féroce société.

Dans les commencements, on lui ôtait les fers qui liaient sa main droite lorsqu'on exigeait de lui cette complaisance ; mais la femme s'étant aperçue qu'il jouait quelquefois malgré ses fers pour se désennuyer, on ne lui accorda plus la même faveur ; et le malheureux musicien se repentit plus d'une fois d'avoir laissé paraître son talent.

De jour en jour, le prisonnier était traité avec plus de rigueur. Comme la réponse à ses lettres n'arrivait point, les Tchetchenges venaient souvent dans sa prison pour l'insulter et le menacer des plus cruels traitements.

On le privait de ses repas, et il eut un jour le chagrin de voir battre sans pitié le petit Mamet pour quelques nèfles que cet enfant lui avait apportées.

Une circonstance bien remarquable dans la situation pénible où se trouvait Kascambo, c'est la confiance qu'avaient en lui ses persécuteurs et l'estime qu'il leur avait inspirée.

Tandis que ces barbares lui faisaient souffrir des avanies continuelles, ils venaient souvent le consulter et le prendre pour arbitre dans leurs affaires et dans les démêlés qu'ils avaient ensemble.

Entre autres contestations dont on le fit juge, la suivante mérite d'être citée par sa singularité.

Un de ces hommes avait confié une assignation russe de cinq roubles à son camarade qui partait pour une vallée voisine, en le chargeant de la remettre à quelqu'un.

Le commissionnaire perdit son cheval, qui mourut en chemin, et se persuada qu'il avait le droit de garder les cinq roubles en indemnité de la perte qu'il avait faite.

Ce raisonnement, digne du Caucase, ne fut point goûté par le propriétaire de l'argent.

Au retour du voyageur, il y eut grand bruit au village.

Ces deux hommes avaient réuni autour d'eux leurs parents et leurs amis, et la rixe aurait pu devenir sanglante si les anciens de la horde, après avoir vainement tenté de les apaiser, ne les eussent engagés à soumettre leur cause à la décision du prisonnier.

Toute la population du village se porta tumultueusement chez lui pour apprendre plus tôt l'issue de ce ridicule procès.

Kascambo fut tiré de sa prison et conduit sur la plate-forme qui servait de toit à la maison.

Désespérant de faire entendre raison à l'accusé, le major le fit approcher, et, pour mettre au moins les rieurs du côté de la justice, il lui fit les interrogations suivantes :

« Si au lieu de te donner cinq roubles à porter à son créancier, ton camarade t'avait seulement chargé de lui porter le *bonjour*, ton cheval ne serait-il pas mort tout de même ?

— » Peut-être, répondit le débiteur.

— » Et dans ce cas, ajouta le juge, qu'aurais-tu fait du *bonjour ?* N'aurais-tu pas été forcé de le garder en paiement et de t'en contenter ? J'ordonne, en conséquence, que tu rendes l'assignation et que ton camarade te donne le bonjour. »

Lorsque cette sentence fut traduite aux spectateurs, des éclats de rire annoncèrent au loin la sagesse du nouveau Salomon.

Le condamné lui-même, après avoir disputé quelque temps, fut obligé de céder, et dit en regardant l'assignation :

« Je savais d'avance que je perdrais si ce chien de chrétien s'en mêlait. »

Cette singulière confiance dénote l'idée qu'ont ces peuples de la supériorité européenne et le sentiment inné de justice qui existe parmi les hommes les plus féroces.

Kascambo avait écrit trois lettres depuis sa détention, sans recevoir aucune réponse : une année s'était écoulée.

Le malheureux prisonnier, manquant de linge et de toutes les douceurs de la vie, voyait sa santé dépérir et s'abandonnait au désespoir. Ivan lui-même avait été malade pendant quelque temps.

Le sévère Ibrahim, à la grande surprise du major, avait cependant délivré ce jeune homme de ses fers pendant son indisposition, et le laissait encore en liberté. Mais, bientôt après, craignant quelque complot pour l'évasion de ses prisonniers, il ne leur permit plus d'avoir d'entretien suivi, et le brave denchik était menacé, quelquefois même battu, lorsqu'il voulait converser avec son maître.

Dans cette situation, les deux prisonniers imaginèrent un moyen de s'entretenir sans donner de soupçon à leur gardien.

Comme ils étaient dans l'habitude de chanter ensemble des chansons russes, le major prenait sa guitare lorsqu'il avait quelque chose d'important à communiquer à Ivan en présence d'Ibrahim, et chantait en l'interrogeant ; celui-ci répondait sur le même ton, et son maître l'accompagnait avec sa guitare.

Cet arrangement n'étant point une nouveauté, on ne s'aperçut jamais d'une ruse qu'ils eurent d'ailleurs la précaution de n'employer que rarement.

Plus de trois mois s'étaient écoulés, lorsque Ivan crut s'apercevoir d'une agitation extraordinaire dans le village.

Quelques mulets chargés de poudre étaient arrivés de la plaine. Les hommes nettoyaient leurs armes et préparaient des cartouches.

Il apprit bientôt qu'une grande expédition se préparait.

Toute la nation devait se réunir pour attaquer une peuplade voisine qui s'était mise sous la protection des Russes, et qui leur avait permis de construire une redoute sur son territoire. Il ne s'agissait de rien moins que d'exterminer toute la peuplade, ainsi que le bataillon russe qui protégeait la construction du fort.

Quelques jours après, Ivan, en sortant de la cabane le matin, trouva le village désert. Tous les hommes en état de porter les armes étaient sortis pendant la nuit.

Dans la tournée qu'il fit au village pour prendre des informations, il acquit de nouvelles preuves des mauvaises intentions que l'on avait contre lui. Les vieillards évitaient de lui parler. Un petit garçon lui dit ouvertement que son père voulait le tuer.

Lorsqu'il rentra dans la maison, il trouva le vieillard occupé à visiter les fers de Kascambo.

Un nouveau venu était assis dans la chambre : c'était un homme qu'une fièvre intermittente avait empêché de suivre ses camarades, et qu'on avait envoyé chez Ibrahim pour augmenter la garde des prisonniers jusqu'au retour des habitants.

Ivan remarqua cette précaution sans témoigner la moindre surprise.

L'absence des hommes du village présentait une occasion favorable pour l'exécution de ses projets ; mais la vigilance plus active de leur gardien et surtout la présence du fiévreux en rendaient le succès très incertain.

Cependant sa mort devenait inévitable s'il attendait le retour des habitants ; il prévoyait que leur rage ne l'épargnerait pas.

Il ne lui restait plus d'autre ressource que celle d'abandonner son maître ou de le livrer incessamment.

Le fidèle serviteur aurait souffert mille morts plutôt que de choisir le premier parti.

Kascambo, qui commençait à perdre tout espoir, était tombé depuis quelque temps dans une espèce de stupeur, et gardait un profond silence.

Ivan, plus tranquille et plus gai que de coutume, se surpassa dans les apprêts du repas, qu'il faisait en chantant des chansons russes, auxquelles il mêlait des paroles d'encouragement pour son maître.

« Le temps est venu, disait-il, en ajoutant à chaque phrase le refrain insignifiant d'une chanson populaire, le temps est venu de finir notre misère ou de périr. Demain, nous serons sur le chemin d'une ville, d'une jolie ville, que je ne veux pas nommer : courage, maître ! ne vous laissez pas décourager. Le Dieu des Russes est grand. »

Kascambo, indifférent à la vie et à la mort, ne connaissant pas les projets de son denchik, se contenta de lui dire :

« Fais ce que tu voudras, et tais-toi. »

Vers le soir le fiévreux, qu'on avait traité généreusement pour le retenir, et qui, outre le bon repas qu'il avait fait, s'était encore amusé

le reste de la journée, fut saisi d'un si violent accès de fièvre, qu'il abandonna la partie et se retira chez lui.

On le laissa aller sans beaucoup de difficulté, Ivan ayant complètement rassuré le vieillard par sa gaieté.

Pour éloigner encore toute espèce de méfiance, il se retira de bonne heure au fond de la chambre et se coucha sur un banc contre la muraille, en attendant qu'Ibrahim s'endormît ; mais ce dernier avait résolu de veiller toute la nuit.

Au lieu de se coucher sur une natte auprès du feu, comme il faisait ordinairement, il s'assit sur un billot vis-à-vis de son prisonnier. Son petit-fils dormait dans une chambre voisine.

De l'angle obscur où il s'était placé, Ivan regardait attentivement le spectacle qu'il avait devant lui. A la lueur du feu, une hache brillait dans un enfoncement de la muraille.

Le vieillard, vaincu par le sommeil, laissait tomber parfois sa tête sur sa poitrine. Ivan vit qu'il était temps, et se leva.

Le geôlier soupçonneux s'en aperçut aussitôt.

« Que fais-tu là, toi ? lui dit-il durement.

Ivan, au lieu de répondre, se rapprocha du feu en bâillant comme un homme qui sort d'un profond sommeil.

Ibrahim, qui sentait lui-même ses paupières s'appesantir, obligea Kascambo de jouer de la guitare pour le tenir éveillé.

Ce dernier s'y refusait, mais Ivan lui présenta l'instrument en faisant le signe convenu.

« Jouez, maître, dit-il, j'ai à vous parler. »

Kascambo accorda la guitare et se mit à chanter. Alors Ivan au milieu des couplets, lui expliqua son projet d'évasion.

« Jouez, maître, poursuivit le denchik, jouez la cosaque ; je vais danser autour de la chambre pour m'approcher de la hache : jouez hardiment.

— Eh bien, soit, répondit Kascambo, cet enfer sera fini. »

Il détourna la tête et se mit à jouer de tout son pouvoir la danse demandée.

Ivan commença les pas et les attitudes grotesques de la cosaque, qui plaisaient particulièrement au vieillard, en faisant des sauts et des gambades, et en jetant des cris pour détourner son attention.

Lorsque Kascambo sentait que le danseur était près de la hache, son cœur palpitait d'inquiétude : cet instrument de leur délivrance était dans une petite armoire sans porte, pratiquée dans la muraille, mais à une hauteur à laquelle Ivan atteignait à peine.

Pour l'avoir à sa portée, il profita d'un moment favorable, la saisit tout à coup, et la mit aussitôt à terre, dans l'ombre que formait le corps d'Ibrahim.

Lorsque celui-ci jeta les yeux sur lui, il était loin de là, et continuait la danse.

Cette scène dangereuse durait depuis assez longtemps, et Kascambo, las de jouer, commençait à croire que son denchik manquait de courage ou ne jugeait pas l'occasion favorable.

Il jeta les yeux sur lui au moment où, s'étant saisi de la hache, l'intrépide danseur s'avançait d'un pas ferme pour en frapper le vieux brigand.

L'émotion qu'éprouva le major fut si forte, qu'il cessa de jouer et laissa tomber sa guitare sur ses genoux.

Au même instant, le vieillard s'était baissé et avait fait un pas en avant pour avancer des broussailles dans le feu : des feuilles sèches s'enflammèrent et jetèrent une grande lueur dans la chambre : Ibrahim se retourna pour s'asseoir.

Si dans cette occasion, Ivan avait poursuivi son entreprise, un combat corps à corps devenait inévitable ; l'alarme aurait été donnée, ce qu'il fallait surtout éviter ; mais sa présence d'esprit le sauva.

Lorsqu'il s'aperçut du trouble du major, et qu'il vit Ibrahim se lever, il posa la hache derrière le billot même qui servait de siège à ce dernier, et recommença la danse.

« Jouez donc ! dit-il à son maître ; à quoi songez-vous ? »

Le major, reconnaissant l'imprudence qu'il avait faite, se remit doucement à jouer.

Le vieux geôlier n'eut aucun soupçon, et s'assit de nouveau ; mais il leur ordonna de finir la musique et de se coucher.

Ivan alla tranquillement prendre l'étui de la guitare et vint le poser sur le foyer ; mais au lieu de recevoir l'instrument que son maître lui présentait, il saisit tout à coup la hache derrière Ibrahim, et lui asséna un si terrible coup sur la tête, que le malheureux ne poussa pas même un soupir, et tomba raide mort, le visage dans le feu : sa longue barbe grise s'enflamma ; Ivan le retira par les pieds et le couvrit d'une natte.

Effrayé de ce meurtre auquel il ne s'attendait pas, le major, voyant Ivan s'avancer vers la chambre de l'enfant, se plaça devant lui pour l'arrêter.

« Où vas-tu, malheureux ? lui dit-il; aurais-tu la barbarie de sacrifier aussi cet enfant, qui m'a témoigné tant d'amitié ? Si tu me délivrais à ce prix, ni ton attachement ni tes services ne pourraient te sauver à notre arrivée à la *ligne*.

« — A la *ligne*, répondit Ivan, vous ferez ce que vous voudrez. »

Kascambo, rassemblant toutes ses forces, le saisit au collet, comme il voulait forcer le passage :

« Misérable, lui dit-il, si tu oses attenter à sa vie, si tu lui ôtes un seul cheveu, je jure ici devant Dieu que je me livre moi-même entre les mains des Tchetchenges, et ta barbarie sera inutile.

» — Entre les mains des Tchetchenges ! répéta le denchik en élevant sa hache sanglante sur la tête de son maître; ils ne vous reprendront jamais vivant ; je les égorgerai, eux, vous et moi, avant que cela arrive. Cet enfant peut nous perdre en donnant l'alarme ; dans l'état où vous êtes, des femmes suffisent pour vous ramener en prison.

» — Arrête ! arrête ! s'écria Kascambo, des mains duquel Ivan cherchait à se dégager. Arrête ! monstre, tu m'égorgeras moi-même avant de commettre ce crime ! »

Mais embarrassé par ses fers et faible comme il l'était, il ne put retenir le féroce jeune homme qui le repoussait, et tomba rudement par terre, prêt à défaillir de surprise et d'horreur.

Tandis que tout souillé du sang de la première victime, il faisait des efforts pour se relever : « Ivan, s'écriait-il, je t'en conjure, ne le tue pas ! au nom de Dieu, ne verse pas le sang de cette innocente créature ! »

Il courut au secours de l'enfant dès qu'il en eut la force ; mais en arrivant à la porte de la chambre, il heurta dans l'obscurité Ivan qui revenait.

« — Maître, tout est fini ; ne perdons pas de temps et ne faites pas de bruit. Ne faites pas de bruit, vous dis-je, répondait-il aux reproches désespérés que lui faisait son maître : ce qui est fait est fait ; maintenant il n'y a plus à reculer. Jusqu'à ce que nous soyons libres, tout homme que je rencontre est mort, ou bien il me tuera ; et si quelqu'un entre ici avant notre départ, je ne regarde pas si c'est un homme, une femme ou un enfant, si c'est un ami ou un ennemi, je l'étends là avec les autres. »

Il alluma une esquille de mélèze et se mit à fouiller dans la giberne et dans les poches du brigand ; la clef des fers ne s'y trouva pas : il la chercha de même vainement dans les habits de la femme, dans un coffre, et partout où il s'imagina qu'elle pouvait être cachée.

Tandis qu'il faisait ces recherches, le major s'abandonnait sans prudence à sa douleur.

Ivan le consolait à sa manière. « Vous feriez mieux, lui disait-il, de pleurer la clef des fers qui est perdue. Qu'avez-vous à regretter de cette race de brigands, qui vous ont tourmenté pendant plus de quinze mois ? Ils voulaient nous faire mourir, eh bien ! leur tour est venu avant le nôtre. Est-ce ma faute à moi ? »

Cependant la clef des fers ne se trouvant pas, le double meurtre devenait inutile si l'on ne parvenait pas à les rompre.

Ivan, avec le coin de la hache, parvint à détacher l'anneau de la main, mais celui qui liait la chaîne aux pieds résistait à tous ses efforts. Il craignait de blesser son maître, et n'osait employer toute sa force.

D'autre part, la nuit se passait, le danger devenait pressant : ils se décidèrent à partir.

Ivan attacha fortement la chaine à la ceinture du major, de manière qu'elle le gênât le moins possible et qu'elle ne fît pas de bruit.

Il mit dans un bissac un quartier de mouton, reste du repas de la veille, y ajouta quelques autres provisions, et s'arma du pistolet et du poignard du mort.

Kascambo s'empara de son manteau ; ils sortirent en silence, et faisant le tour de la maison, pour éviter toute rencontre, ils prirent le chemin de la montagne, au lieu de suivre la direction de Mosdok et la route ordinaire, prévoyant bien qu'on les poursuivrait de ce côté.

Ils longèrent pendant le reste de la nuit les hauteurs de leur droite, et lorsque le jour commençait à paraître, ils entrèrent dans un bois de hêtres qui couronnait toute la montagne, et qui les mit à couvert du danger d'être vus de loin.

C'était dans le mois de février : le terrain, dans ces hauteurs, et surtout dans la forêt, était encore couvert d'une neige durcie qui soutint les pas des voyageurs pendant la nuit et une partie de la matinée ; mais vers midi, lorsqu'elle eut été ramollie par le soleil, ils enfonçaient à chaque instant, ce qui rendait leur marche très lente.

Ils arrivèrent ainsi péniblement sur le côté d'une vallée profonde qu'ils devaient traverser et dans le fond de laquelle la neige avait disparu ; un chemin battu suivait les sinuosités du ruisseau, et annonçait que l'endroit était fréquenté.

Cette considération, jointe à la fatigue dont le major était accablé, décida les voyageurs à rester dans cet endroit pour attendre la nuit : ls s'établirent entre quelques rochers isolés qui sortaient de la neige.

Ivan coupa des branches de sapin pour en faire, dans la neige, un lit épais sur lequel le major se coucha.

Tandis qu'il reposait, Ivan cherchait à s'orienter.

La vallée au sommet de laquelle il se trouvait était entourée de hautes montagnes entre lesquelles on n'apercevait aucune issue : il vit qu'il était impossible d'éviter le chemin battu, et qu'il fallait nécessairement suivre le cours du ruisseau pour sortir de ce labyrinthe.

Il était environ onze heures du soir, et la neige commençait à se raffermir lorsqu'ils descendirent dans la vallée.

Mais avant de s'acheminer ils mirent le feu à leur établissement, autant pour se réchauffer que pour faire un petit repas, dont ils avaient grand besoin. Une poignée de neige fut leur boisson, et une gorgée d'eau-de-vie acheva le festin.

Ils traversèrent heureusement la vallée sans voir personne, et entrèrent dans le défilé, où le chemin et le ruisseau étaient resserrés entre de hautes montagnes à pic.

Ils marchèrent avec toute la vitesse qui leur était possible, sentant bien le danger qu'ils couraient d'être rencontrés dans cet étroit passage, dont ils ne sortirent que vers les neuf heures du matin.

Ce fut alors seulement que ce sombre défilé s'ouvrit tout à coup, et qu'ils découvrirent au delà des montagnes plus basses qui se croisaient devant eux, l'immense horizon de la Russie, semblable à une mer éloignée. On se formerait difficilement une idée du plaisir qu'éprouva le major à ce spectacle inattendu.

« La Russie ! la Russie ! » était le seul mot qu'il pût prononcer.

Les voyageurs s'assirent pour se reposer et pour jouir d'avance de leur prochaine liberté.

Ce pressentiment de bonheur se mêlait dans l'esprit du major au souvenir de l'horrible catastrophe dont il venait d'être témoin, et que ses fers et ses habits souillés de sang lui retraçaient vivement.

Les yeux fixés sur le terme éloigné de ses travaux, il calculait les difficultés du voyage.

L'aspect de la longue et dangereuse route qui lui restait à faire avec des fers aux pieds et des jambes enflées de fatigue effaça bientôt jusqu'à la trace du plaisir momentané que lui avait causé l'aspect de sa terre natale.

Aux tourments de son imagination se joignait une soif ardente. Ivan descendit vers le ruisseau qui coulait à quelque distance, pour apporter de l'eau à son maître ; il y trouva un pont formé de deux arbres et vit de loin une habitation.

C'était une espèce de chalet, une habitation d'été de Tchetchenges qui se trouvait déserte.

Dans la situation des fugitifs, cette maison isolée était une découverte précieuse. Ivan vint arracher son maître à ses réflexions pour le conduire dans le refuge qu'il venait de découvrir, et, après l'y avoir établi, il se mit aussitôt à la recherche du magasin.

Les habitants du Caucase, qui pour la plupart sont à demi nomades et souvent exposés aux incursions de leurs voisins, ont toujours auprès de leurs maisons des souterrains dans lesquels ils cachent leurs provisions et leurs effets.

Ces magasins, de la forme d'un puits étroit, sont fermés avec une planche ou une large pierre recouverte soigneusement de terre, et sont toujours placés dans des endroits où le gazon manque, de peur que la couleur de l'herbe ne trahisse le dépôt.

Malgré ces précautions, les soldats russes les découvrent souvent ; ils frappent la terre avec la baguette de leur fusil dans les sentiers battus qui sont près des habitations, et le son leur indique les cavités qu'ils recherchent. Ivan en découvrit une sous un hangar attenant à la maison, dans laquelle il trouva des pots de terre, quelques épis de maïs, un morceau de sel gemme et plusieurs ustensiles de ménage.

Il courut chercher de l'eau pour établir la cuisine : le quartier de mouton et quelques pommes de terre qu'il avait apportées furent placés sur le feu.

Pendant que le potage se préparait, Kascambo faisait rôtir les épis de maïs ; enfin, quelques noisettes trouvées encore dans le magasin complétèrent le repas.

Lorsqu'il fut achevé, Ivan, avec plus de loisir et de moyens, parvint à délivrer son maître de ses fers ; et celui-ci, plus tranquille et restauré par un repas excellent pour la circonstance, s'endormit d'un profond sommeil. Il était nuit close lorsqu'il se réveilla.

Malgré ce repos favorable, lorsqu'il voulut reprendre sa route, ses jambes enflées s'étaient raidies au point qu'il ne pouvait faire le

moindre mouvement, sans éprouver des douleurs insupportables.

Il fallut cependant partir.

Appuyé sur son domestique, il s'achemina tristement, persuadé qu'il n'arriverait point jusqu'au terme désiré. Le mouvement et la chaleur de la marche apaisèrent peu à peu les douleurs qu'il ressentait. Il marcha toute la nuit, s'arrêtant souvent et reprenant aussitôt sa route. Quelquefois aussi, se laissant aller au découragement, il se jetait sur la terre et pressait Ivan de l'abandonner à son mauvais sort. Son intrépide compagnon non seulement l'encourageait par ses discours et son exemple, mais employait presque la violence pour le relever et l'entraîner avec lui.

Ils trouvèrent dans leur route un passage difficile et dangereux, qu'ils ne pouvaient éviter ; attendre le jour leur eût causé une perte de temps irréparable : ils se décidèrent à franchir ce passage au risque d'être précipités ; mais, avant d'y engager son maître, Ivan voulut le reconnaître et le parcourir seul.

Pendant qu'il descendait, Kascambo resta sur le bord du rocher dans un état d'anxiété difficile à décrire.

La nuit était sombre : il entendait sous ses pieds le sourd murmure d'une rivière rapide qui coulait dans la vallée ; le bruit des pierres qui se détachaient de la montagne sous les pas de son compagnon, et qui tombaient dans l'eau, lui faisait connaître l'immense profondeur du précipice sur lequel il était arrêté.

Dans ce moment d'angoisse, qui pouvait être le dernier de sa vie, le souvenir de sa mère lui revint à l'esprit ; elle l'avait béni tendrement à son départ de la *ligne :* cette pensée lui rendit le courage. Un secret pressentiment lui donnait l'espérance de la revoir encore. « Mon Dieu ! s'écria-t-il, faites que sa bénédiction ne soit pas inutile ! »

Comme il finissait cette courte mais fervente prière, Ivan reparut. Le passage reconnu n'était pas aussi difficile qu'ils l'avaient cru d'abord.

Après être descendus quelques toises entre les rochers, il fallait,

pour gagner la côte praticable, longer un banc de rocher étroit et incliné, recouvert d'une neige glissante, sous lequel la montagne était taillée à pic. Ivan ouvrit dans la neige, avec sa hache, des trouées qui facilitaient le passage ; ils firent le signe de la croix.

« Allons, disait Kascambo, si je péris, que ce ne soit pas du moins faute de courage ; la maladie seule a pu me l'ôter. J'irai maintenant tant que Dieu me donnera des forces. »

Ils sortirent heureusement de ce pas dangereux, et continuèrent leur route. Les sentiers commençaient à être plus suivis et bien battus, ils ne trouvaient plus de neige que dans les endroits situés au nord et dans les bas-fonds où elle s'était accumulée.

Ils eurent le bonheur de ne rencontrer personne jusqu'à la pointe du jour, où la vue de deux hommes qui parurent de loin les obligea de se coucher à terre pour n'en être pas aperçus.

Au sortir des montagnes, dans ces provinces on ne rencontre plus de bois ; le terrain y est absolument nu et l'on y chercherait vainement un seul arbre, excepté sur le bord des grandes rivières, où ils sont encore très rares, ce qui est fort extraordinaire, vu la fertilité du terroir.

Plus tranquilles désormais sur le danger d'être poursuivis, ils se dirigèrent vers un monticule couvert de roches détachées qu'ils virent de loin, dans l'intention de s'y cacher et de se reposer jusqu'à la nuit.

Par le calcul du chemin qu'ils avaient déjà fait, ils jugèrent que les habitations des Tchetchenges pacifiques ne devaient pas être éloignées, mais rien n'était moins sûr que de se livrer à ces hommes, dont la trahison probable pouvait les perdre.

Cependant, vu l'état de faiblesse dans lequel se trouvait Kascambo, il était bien difficile qu'il pût gagner le Tereck sans secours.

Leurs provisions étaient épuisés : ils passèrent le reste de la journée dans un morne silence, n'osant se communiquer mutuellement leurs inquiétudes.

Vers le soir, le major vit son denchik se frapper le front de la main en poussant un profond soupir.

Étonné de ce désespoir subit, que son intrépide compagnon n'avait point encore montré jusqu'alors, il lui en demanda la cause.

« Maître, dit Ivan, j'ai fait une grande faute !

« — Dieu veuille nous la pardonner ! » répondit Kascambo en se signant.

Le temps, qui les avait favorisés jusqu'alors, changea dans la journée. Le vent froid de Russie soufflait avec violence, et leur jetait du grésil au visage.

Ils partirent à la tombée de la nuit, incertains s'ils devaient chercher à atteindre quelques villages ou les éviter. Mais la longue traite qui restait à faire, dans cette dernière supposition, leur devint absolument impossible par un nouveau malheur qui leur arriva vers la fin de la nuit.

Comme ils traversaient un petit ravin, sur un reste de neige qui en couvrait le fond, la glace se rompit sous leurs pieds, et ils entrèrent dans l'eau jusqu'aux genoux. Les efforts que fit Kascambo pour se dégager achevèrent de mouiller ses habits. Depuis le moment de leur départ, le froid n'avait jamais été si perçant ; toute la campagne était blanche de grésil. Après un quart d'heure de marche, saisi par le froid, il tomba de lassitude et de douleur, et refusa décidément d'aller plus loin.

Voyant l'impossibilité d'arriver au terme de son voyage, il regardait comme une barbarie inutile de retenir son compagnon, qui pouvait aisément s'évader seul.

« Écoute, Ivan, lui dit-il, Dieu m'est témoin que j'ai fait tout ce que j'ai pu jusqu'à ce moment pour profiter des secours que tu m'as donnés, mais tu vois à présent qu'ils ne peuvent plus me sauver, et que mon sort est décidé. Va-t'en à la *ligne* mon cher Ivan, retourne à notre régiment ; je te l'ordonne. Dis à mes anciens amis et à mes supérieurs, que tu m'as laissé ici en pâture aux corbeaux, et que je leur souhaite un meilleur sort. »

En disant ces mots, il s'étendit par terre, et se couvrit tout entier avec son manteau.

« — Il reste encore une ressource, lui répondit Ivan ; c'est de chercher une habitation de Tchetchenges, et d'en gagner le maître avec des promesses. S'il nous trahit, nous n'aurons du moins rien à nous reprocher. Tâchez encore de vous traîner jusque-là ; ou bien, ajouta-t-il en voyant que son maître gardait le silence, j'irai seul, je tâcherai de gagner un Tchetchenge ; et si l'affaire tourne bien, je reviendrai avec lui pour vous prendre. »

Ivan recouvrit Kascambo avec des herbes et des broussailles desséchées de peur qu'il ne fût découvert par quelqu'un pendant la course qu'il allait faire.

Comme il se disposait à partir, son maître le rappela.

« Ivan, lui dit-il, écoute encore ma dernière demande. Si tu repasses le Tereck, et si tu revois ma mère sans moi.....

« — Maître, interrompit Ivan, au revoir dans la journée. Si vous périssez, ni votre mère ni la mienne ne me reverront jamais. »

Après une heure de marche, il aperçut, d'une petite élévation, deux villages à trois ou quatre verstes de distance ; ce n'était pas ce qu'il cherchait ; il voulait trouver une maison isolée, dans laquelle il pût s'introduire sans être vu, pour en gagner secrètement le maître.

La fumée lointaine d'une cheminée lui en fit découvrir une, telle qu'il la désirait.

Il s'y rendit aussitôt, et y entra sans hésiter.

Le maître de la maison était assis à terre, occupé à rapiécer une de ses bottines.

« Je viens, lui dit Ivan, te proposer deux cents roubles à gagner et te demander un service. Tu as sans doute ouï parler du major Kascambo, prisonnier chez les montagnards. Eh bien, je l'ai enlevé ; il est ici, à deux pas, malade, et en ton pouvoir. Si tu veux le livrer de nouveau à ses ennemis, ils te loueront sans doute ; mais tu le sais, ils ne te récompenseront pas. Si tu consens, au contraire, à le sauver, en le gardant chez toi seulement pendant trois jours, j'irai à Mosdok, je t'apporterai deux cents roubles en argent sonnant pour sa rançon ; que si tu oses bouger de ta place (ajouta-t-il en tirant son

poignard) et donner l'alarme pour me faire arrêter, je t'égorge sur l'heure. Ta parole à l'instant, ou tu es mort. »

Le ton assuré d'Ivan persuada le Tchetchenge sans l'intimider.

« Jeune homme, lui dit-il en remettant tranquillement sa botte, j'ai aussi un poignard à ma ceinture, et le tien ne m'épouvante pas. Si tu étais entré chez moi en ami, je n'aurais jamais trahi un homme qui a passé le seuil de ma porte ; maintenant je ne promets rien. Assieds-toi là et dis ce que tu veux.

Ivan, voyant à qui il avait affaire, rengaîna son poignard, s'assit et répéta sa proposition.

« Quelle assurance me donneras-tu, demanda le Tchetchenge, de l'exécution de ta promesse ?

» — Je te laisserai le major lui-même, répondit Ivan ; crois-tu que j'aurais souffert pendant quinze mois, et que j'aurais amené mon maître chez toi pour l'y abandonner ?

» — C'est bon, je te crois. Donc tu reviendras seul et dans trois jours ?

» — Oui, seul et dans trois jours, je t'en donne ma parole ; mais toi, m'as-tu donné la tienne ? le major est-il ton hôte ?

» — Il est mon hôte, ainsi que toi, dès ce moment, et tu as ma parole. »

Ils se donnèrent la main et coururent chercher le major, qu'ils rapportèrent à moitié mort de froid et de faim.

Au lieu d'aller à Mosdok, Ivan, apprenant qu'il était plus près de Staniza, où se trouvait un poste considérable de Cosaques, s'y rendit aussitôt.

Il n'eut pas de peine à rassembler la somme qui lui était nécessaire. Les braves Cosaques, dont quelques-uns s'étaient trouvés à la malheureuse affaire qui avait coûté la liberté à Kascambo, se cotisèrent avec empressement pour compléter la rançon.

Au jour fixé, Ivan partit pour aller enfin délivrer son maître ; mais le colonel qui commandait le poste, craignant quelque nouvelle trahison, ne lui permit pas de retourner seul ; et, malgré la convention

faite avec le Tchetchenge, il le fit accompagner par quelques Cosaques.

Cette précaution faillit encore devenir funeste à Kascambo.

Du plus loin que son hôte aperçut les lances des Cosaques, il se crut trahi ; et, déployant aussitôt la courageuse férocité de sa nation, il conduisit le major encore malade sur le toit de la maison, l'attacha à un poteau, se plaça vis-à-vis de lui, sa carabine à la main :

« Si vous avancez, s'écria-t-il, lorsque Ivan fut à portée de l'entendre, et couchant en joue son prisonnier, si vous faites un pas de plus, je brûle la cervelle au major, et j'ai cinquante cartouches pour mes ennemis et pour le traître qui les amène.

» — Tu n'es point trahi, lui cria le denchik tremblant pour la vie de son maître ; on m'a forcé de revenir accompagné ; mais j'apporte les deux cents roubles, et je tiens ma parole.

» — Que les Cosaques s'éloignent, fit le Tchetchenge, ou je fais feu. »

Kascambo pria lui-même l'officier de se retirer.

Ivan suivit quelque temps le détachement et revint seul ; mais le soupçonneux brigand ne lui permit pas de s'approcher.

Il lui fit compter les roubles à cent pas de la maison sur le sentier, et lui ordonna de s'éloigner.

Dès qu'il s'en fut emparé, il retourna sur le toit et se jeta aux genoux du major, lui demandant pardon et le priant d'oublier les mauvais traitements qu'il avait été, disait-il, contraint de lui faire éprouver pour sa sûreté.

« Je me souviendrai seulement, répondit Kascambo, que j'ai été ton hôte et que tu m'as tenu parole ; mais avant de me demander pardon, commence donc par m'ôter mes liens. »

Au lieu de lui répondre, le Tchetchenge, voyant Ivan revenir, s'élança du toit et disparut comme l'éclair.

Dans la même journée, le brave Ivan eut le plaisir et la gloire de ramener son maître au milieu de ses amis, qui avaient désespéré de le revoir.





5. — Voyage autour de ma chambre. [1]

I.

QU'IL est glorieux d'ouvrir une nouvelle carrière, et de paraître tout à coup dans le monde savant un livre de découvertes à la main, comme une comète inattendue étincelle dans l'espace !

Non, je ne tiendrai plus mon livre *in petto :* le voilà, Messieurs, lisez. J'ai entrepris et exécuté un voyage de quarante-deux jours autour de ma chambre. Les observations intéressantes que j'ai faites, et le plaisir continuel que j'ai éprouvé le long du chemin, me faisaient désirer de le rendre public ; la certitude d'être utile m'y a décidé. Mon cœur éprouve une satisfaction inexprimable, lorsque je pense au nombre infini de malheureux auxquels j'offre une ressource assurée contre l'ennui et un adoucissement aux maux qu'ils endurent. Le plaisir qu'on trouve à voyager dans sa chambre est à l'abri de la jalousie inquiète des hommes ; il est indépendant de la fortune.

Est-il en effet un être assez malheureux, assez abandonné pour n'avoir pas un réduit où il puisse se retirer et se cacher à tout le monde ? voilà tous les apprêts du voyage.

Je suis sûr que tout homme sensé adoptera mon système, de quelque caractère qu'il puisse être, et quel que soit son tempérament ; qu'il soit avare ou prodigue, riche ou pauvre, jeune ou vieux, né sous la zone torride ou près du pôle, il peut voyager comme moi ; enfin, dans

---

(1) Texte abrégé. Voir l'esquisse biographique.

l'immense famille des hommes qui fourmillent sur la surface de la terre, il n'en est pas un seul, — non, pas un seul (j'entends de ceux qui habitent des chambres) qui puisse, après avoir lu ce livre, refuser son approbation à la nouvelle manière de voyager que j'introduis dans le monde.

II.

Je pourrais commencer l'éloge de mon voyage par dire qu'il ne m'a rien coûté ; cet article mérite attention. Le voilà d'abord prôné, fêté par les gens d'une fortune médiocre : il est une autre classe d'hommes auprès de laquelle il est encore plus sûr d'un heureux succès, par cette même raison qu'il ne coûte rien. — Auprès de qui donc ? — Eh quoi ! vous le demandez ? c'est auprès des gens riches. D'ailleurs, de quelle ressource cette nouvelle manière de voyager n'est-elle pas pour les malades ? ils n'auront point à craindre l'intempérie de l'air et des saisons ; — pour les poltrons ? ils seront à l'abri des voleurs, ils ne rencontreront ni précipices ni fondrières. Des milliers de personnes qui, avant moi, n'avaient point osé, d'autres qui n'avaient pu, d'autres enfin qui n'avaient pas songé à voyager, vont s'y résoudre à mon exemple. L'être le plus indolent hésiterait-il à se mettre en route avec moi pour se procurer un plaisir qui ne lui coûtera ni peine ni argent ? — Courage donc, partons. Suivez-moi, vous tous qu'une mortification, une négligence de l'amitié retient dans votre appartement, loin de la petitesse et de la perfidie des hommes. Que tous les malheureux, les malades et les ennuyés de l'univers me suivent ; que tous les paresseux se lèvent en masse ! — Et vous qui roulez dans votre esprit des projets sinistres de réforme ou de retraite ; vous qui, dans un moment de dépit, renoncez au monde pour la vie ; aimables anachorètes d'une soirée, venez aussi : quittez, croyez-moi, ces noires idées ; vous perdez un instant pour le plaisir, sans en gagner un pour la sagesse ; daignez m'accompagner dans mon voyage ; nous marcherons à petites journées, en riant, le long du chemin, des voyageurs qui ont vu Rome et Paris ; — aucun obstacle ne pourra nous arrêter,

et, nous livrant gaiement à notre imagination, nous la suivrons partout où il lui plaira de nous conduire.

III.

Il y a tant de personnes curieuses dans le monde ! — Je suis persuadé qu'on voudrait savoir pourquoi mon voyage autour de ma chambre a duré quarante-deux jours, au lieu de quarante-trois, ou de tout autre espace de temps : mais comment l'apprendrais-je au lecteur, puisque je l'ignore moi-même ? Tout ce que je puis assurer, c'est que, si l'ouvrage est trop long à son gré, il n'a pas dépendu de moi de le rendre plus court : toute vanité de voyageur à part, je me serais contenté d'un chapitre. J'étais, il est vrai, dans ma chambre avec tout le plaisir et l'agrément possible ; mais, hélas ! je n'étais pas le maître d'en sortir à ma volonté : je crois même que, sans l'entremise de certaines personnes puissantes qui s'intéressaient à moi, et pour lesquelles ma reconnaissance n'est pas éteinte, j'aurais eu tout le temps de mettre un *in-folio* au jour, tant les protecteurs qui me faisaient voyager dans ma chambre étaient disposés en ma faveur !

Et cependant, lecteur raisonnable, voyez combien ces hommes avaient tort, et saisissez bien, si vous le pouvez, la justesse de cette raison :

Est-il rien de plus naturel et de plus juste que de se couper la gorge avec quelqu'un qui vous marche sur le pied par inadvertance, ou bien qui laisse échapper quelque terme piquant, dans un moment de dépit, dont votre imprudence est la cause [1] ?

On va dans un pré, et là, comme Nicole faisait avec le Bourgeois Gentilhomme, on essaie de tirer quarte, lorsqu'il pare tierce ; et pour que la vengeance soit sûre et complète, on lui présente sa poitrine découverte, et on court risque de se faire tuer par son ennemi pour se venger de lui.

(1) Xavier de Maistre, officier dans l'infanterie de marine, avait été, à la suite d'un duel, mis aux arrêts pour quarante-deux jours. Cette spirituelle boutade est la revanche de son bon sens contre le préjugé auquel il avait eu le tort de céder. Elle vaut une dissertation contre le duel.

IV.

Ma chambre est située sous le quarante-huitième degré de latitude; sa direction est du levant au couchant ; elle forme un carré long qui a trente-six pas de tour, en rasant la muraille de bien près. Mon voyage en contiendra cependant davantage; car je la traverserai souvent en long et en large, ou bien diagonalement, sans suivre de règle ni de méthode. — Je ferai même des zigzags, et je parcourrai toutes les lignes possibles en géométrie, si le besoin l'exige. Je n'aime pas les gens qui sont si fort les maîtres de leurs pas et de leurs idées, qui disent : « Aujourd'hui, je ferai trois visites, j'écrirai quatre lettres, je finirai cet ouvrage que j'ai commencé. » — Mon âme est tellement ouverte à toutes sortes d'idées, de goûts et de sentiments ; elle reçoit si avidement tout ce qui se présente !... — Et pourquoi refuserait-elle les jouissances qui sont éparses sur le chemin difficile de la vie ? Elles sont si rares, si clair-semées qu'il faudrait être fou pour ne pas s'arrêter, se détourner même de son chemin pour cueillir toutes celles qui sont à notre portée. Il n'en est pas de plus attrayante, selon moi, que de suivre ses idées à la piste, comme le chasseur poursuit le gibier, sans affecter de tenir aucune route. Aussi, lorsque je voyage dans ma chambre, je parcours rarement une ligne droite ; je vais de ma table vers un tableau qui est placé dans un coin, de là je pars obliquement pour aller à la porte ; mais, quoiqu'en partant mon intention soit bien de m'y rendre, si je rencontre mon fauteuil en chemin, je ne fais pas de façons, et je m'y arrange tout de suite. — C'est un excellent meuble qu'un fauteuil, il est surtout de la dernière utilité pour tout homme méditatif. Dans les longues soirées d'hiver, il est quelquefois doux et toujours prudent de s'y étendre mollement, loin du fracas des assemblées nombreuses. — Un bon feu, des livres, des plumes, que de ressources contre l'ennui ! Et quel plaisir encore d'oublier ses livres et ses plumes pour tisonner son feu, en se livrant à quelque douce méditation ; ou en arrangeant quelques rimes pour égayer ses amis !

V.

Après mon fauteuil, en marchant vers le nord, on découvre mon lit, qui est placé au fond de ma chambre, et qui forme la plus agréable perspective. Il est situé de la manière la plus heureuse ; les premiers rayons du soleil viennent se jouer dans mes rideaux.

Je les vois dans les beaux jours d'été, s'avancer le long de la muraille blanche, à mesure que le soleil s'élève ; les ormes qui sont devant ma fenêtre les divisent de mille manières et les font balancer sur mon lit, couleur de rose et blanc, qui répand de tous côtés une teinte charmante par leur réflexion.

J'entends le gazouillement confus des hirondelles qui se sont emparées du toit de la maison et des autres oiseaux qui habitent les ormes ; alors mille idées riantes occupent mon esprit, et dans l'univers entier personne n'a un réveil aussi agréable, aussi paisible que le mien.

J'avoue que j'aime à jouir de ces doux instants, et que je prolonge toujours, autant qu'il est possible, le plaisir que je trouve à méditer dans la douce chaleur de mon lit. — Est-il un théâtre qui prête plus à l'imagination que le meuble où je m'oublie quelquefois ? N'est-ce pas dans ce meuble délicieux que nous oublions pendant une moitié de la vie les chagrins de l'autre moitié ?

Un lit nous voit naître et nous voit mourir, c'est un berceau garni de fleurs, — c'est un sépulcre.

VI.

Ce chapitre n'est absolument que pour les métaphysiciens. Il va jeter le plus grand jour sur la nature de l'homme ; c'est le prisme avec lequel on pourra analyser et décomposer les facultés de l'homme, en séparant la puissance animale des rayons purs de l'intelligence.

Il me serait impossible d'expliquer comment et pourquoi je me brûlai les doigts aux premiers pas que je fis en commençant mon voyage, sans expliquer dans le plus grand détail, au lecteur, mon système *de l'âme et de la bête*. Cette découverte métaphysique influe

d'ailleurs tellement sur mes idées et sur mes actions, qu'il serait très difficile de comprendre ce livre, si je n'en donnais la clef au commencement.

Je me suis aperçu, par diverses observations, que l'homme est composé d'une âme et d'une bête. — Ces deux êtres sont absolument distincts, mais tellement emboîtés l'un dans l'autre, ou l'un sur l'autre, qu'il faut que l'âme ait une certaine supériorité sur la bête, pour être en état d'en faire la distinction.

Je tiens d'un vieux professeur (c'est du plus loin qu'il me souvienne) que Platon appelait la matière l'*autre*. C'est fort bien ; mais j'aimerais mieux donner ce nom par excellence à la bête qui est jointe à notre âme. C'est réellement cette substance qui est l'*autre*, et qui nous lutine d'une manière étrange.

Messieurs et Mesdames, soyez fiers de votre intelligence tant qu'il vous plaira ; mais défiez-vous beaucoup de l'autre.

J'ai fait je ne sais combien d'expériences sur l'union de ces deux créatures hétérogènes. Par exemple, j'ai reconnu clairement que l'âme peut se faire obéir par la bête, et que, par un fâcheux retour, celle-ci incline très souvent l'âme à agir contre son gré. Dans les règles, l'une a le pouvoir législatif et l'autre le pouvoir exécutif ; mais ces deux pouvoirs se contrarient souvent. — Le grand art d'un homme de génie est de savoir bien élever sa bête, afin qu'elle puisse aller seule, tandis que l'âme, délivrée de cette pénible accointance, peut s'élever jusqu'au ciel.

Mais il faut éclaircir ceci par un exemple.

Lorsque vous lisez un livre, Monsieur, et qu'une idée plus agréable entre tout à coup dans votre imagination, votre âme s'y attache tout de suite et oublie le livre, tandis que vos yeux suivent machinalement les mots et les lignes ; vous achevez la page sans vous souvenir de ce que vous avez lu : — cela vient de ce que votre âme, ayant ordonné à sa compagne de lui faire la lecture, ne l'a point avertie de la petite absence qu'elle allait faire ; en sorte que l'*autre* continuait la lecture, que votre âme n'écoutait plus.

VII.

Cela ne vous paraît-il pas clair ? Voici un autre exemple :

Un jour de l'été passé, je m'acheminai pour aller à la cour à l'heure de l'ordre. J'avais peint toute la matinée, et mon âme, se plaisant à méditer sur la peinture, laissa le soin à la bête de me transporter au palais du roi.

Que la peinture est un art sublime ! pensait mon âme. Heureux celui que le spectacle de la nature a touché ; qui n'est pas obligé de faire des tableaux pour vivre ; qui ne peint pas uniquement par passe-temps, mais qui, frappé de la majesté d'une belle physionomie et des jeux admirables de la lumière qui se fond en mille teintes sur le visage humain, tâche d'approcher dans ses ouvrages des effets sublimes de la nature ! Heureux encore le peintre que l'amour du paysage entraîne dans des promenades solitaires, qui sait exprimer sur la toile le sentiment de tristesse que lui inspire un bois sombre ou une campagne déserte ! Ses productions imitent et reproduisent la nature ; il crée des mers nouvelles et de noires cavernes inconnues au soleil ; à son ordre, des bocages toujours verts sortent du néant, l'azur du ciel se réfléchit dans ses tableaux ; il connaît l'art de troubler les airs et de faire mugir les tempêtes. D'autres fois, il offre à l'œil du spectateur étonné les campagnes délicieuses de l'antique Sicile : des temples d'une architecture majestueuse élèvent leurs fronts superbes par-dessus la forêt sacrée qui les entoure ; l'imagination se perd dans les routes silencieuses de ce pays idéal ; les lointains bleuâtres se confondent avec le ciel, et le paysage entier, se répétant dans les eaux d'un fleuve tranquille, forme un spectacle qu'aucune langue ne peut décrire.

Pendant que mon âme faisait ces réflexions, l'*autre* allait son train, et Dieu sait où elle allait. — Au lieu de se rendre à la cour, comme elle en avait reçu l'ordre, elle dériva tellement sur la gauche, qu'au moment où mon âme la rattrapa, elle était à un demi-mille du Palais royal.

VIII.

S'il est utile et agréable d'avoir une âme dégagée de la matière au point de la faire voyager toute seule lorsqu'on le juge à propos, cette faculté a aussi ses inconvénients. C'est à elle, par exemple, que je dois la brûlure dont j'ai parlé dans les chapitres précédents. — Je donne ordinairement à ma bête le soin des apprêts de mon déjeuner; c'est elle qui fait griller mon pain et le coupe en tranches. Elle fait à merveille le café, et le prend même très souvent sans que mon âme s'en mêle, à moins que celle-ci ne s'amuse à la voir travailler ; mais cela est rare et très difficile à exécuter : car il est aisé, lorsqu'on fait quelque opération mécanique, de penser à toute autre chose ; mais il est extrêmement difficile de se regarder agir, pour ainsi dire ; — ou, pour m'expliquer suivant mon système, d'employer son âme à examiner la marche de sa bête, et de la voir travailler sans y prendre part. — Voilà le plus étonnant tour de force métaphysique que l'homme puisse exécuter.

J'avais couché mes pincettes sur la braise pour faire griller mon pain, et quelque temps après, tandis que mon âme voyageait, voilà qu'une souche enflammée roule sur le foyer : — ma pauvre bête porta la main aux pincettes, et je me brûlai les doigts.

IX.

J'espère avoir suffisamment développé mes idées dans les chapitres précédents pour donner à penser au lecteur, et pour le mettre à même de faire des découvertes dans cette brillante carrière : il ne pourra qu'être satisfait de lui, s'il parvient un jour à savoir faire voyager son âme toute seule : les plaisirs que cette faculté lui procurera balanceront de reste les *quiproquo* qui pourront en résulter. Est-il une jouissance plus flatteuse que celle d'étendre ainsi son existence, d'occuper à la fois la terre et les cieux, et de doubler, pour ainsi dire, son être?

Le désir éternel et jamais satisfait de l'homme, n'est-il pas

d'augmenter sa puissance et ses facultés, de vouloir être où il n'est pas, de rappeler le passé et de vivre dans l'avenir? Il veut commander les armées, présider aux académies; et, s'il possède tout cela, il regrette alors les champs et la tranquillité, et porte envie à la cabane des bergers; ses projets, ses espérances échouent sans cesse contre les malheurs réels attachés à la nature humaine: il ne saurait trouver le bonheur. — Un quart d'heure de voyage avec moi lui en montrera le chemin.

Eh! que ne laisse-t-il à l'*autre* ces misérables soins, cette ambition qui le tourmente? Viens, pauvre malheureux! fais un effort pour rompre ta prison, et, du haut du ciel où je vais te conduire, du milieu des orbes célestes et de l'empyrée, regarde ta bête, lancée dans le monde, courir toute seule la carrière de la fortune et des honneurs: vois avec quelle gravité elle marche parmi les hommes; la foule s'écarte avec respect, et, crois-moi, personne ne s'apercevra qu'elle est toute seule; c'est le moindre souci de la cohue au milieu de laquelle elle se promène, de savoir si elle a une âme ou non, si elle pense ou non; elle peut même s'élever, sans le secours de ton âme, à la plus haute et à la plus grande fortune. — Enfin, je ne m'étonnerais nullement si, à notre retour de l'empyrée, ton âme, en rentrant chez elle, se trouvait dans la bête d'un grand seigneur.

X.

Qu'on n'aille pas croire qu'au lieu de tenir ma parole en donnant la description de mon voyage autour de ma chambre, je bats la campagne pour me tirer d'affaire: on se tromperait fort, car mon voyage continue réellement; et pendant que mon âme, se repliant sur elle-même, parcourait, dans le chapitre précédent, les détours tortueux de la métaphysique, j'étais dans mon fauteuil, sur lequel je m'étais renversé de manière que ses deux pieds antérieurs étaient élevés à deux pouces de terre; et, tout en me balançant à droite et à gauche et gagnant du terrain, j'étais insensiblement parvenu tout près de la muraille: — c'est la manière dont je voyage lorsque je ne suis pas

pressé. Là, ma main s'était emparée machinalement du portrait de Mme de Hautcastel, et l'*autre* s'amusait à ôter la poussière qui le couvrait.

Cette occupation lui donnait un plaisir tranquille, et ce plaisir se faisait sentir à mon âme, quoiqu'elle fût perdue dans les vastes plaines du ciel ; car il est bon d'observer que, lorsque l'esprit voyage ainsi dans l'espace, il tient toujours aux sens par je ne sais quel lien secret ; en sorte que, sans se dérober à ses occupations, il peut prendre part aux jouissances paisibles de l'*autre :* mais si ce plaisir augmente à un certain point, ou si elle est frappée par quelque spectacle inattendu, l'âme aussitôt reprend sa place avec la vitesse de l'éclair.

XI.

Il ne faut pas anticiper sur les événements : l'empressement de communiquer au lecteur mon système de l'âme et de la bête m'a fait abandonner la description de mon lit plus tôt que je ne devais. Lorsque je l'aurai terminée, je reprendrai mon voyage à l'endroit où je l'ai interrompu dans le chapitre précédent. — Je vous prie seulement de vous ressouvenir que nous avons laissé la moitié de moi-même tenant le portrait de Mme de Hautcastel tout près de la muraille, à quatre pas de mon bureau. J'avais oublié, en parlant de mon lit, de conseiller à tout homme qui le pourra, d'avoir un lit couleur de rose et blanc : il est certain que les couleurs influent sur nous au point de nous égayer ou de nous attrister, suivant leurs nuances.

Le rose et le blanc sont deux couleurs consacrées au plaisir et à la félicité. — La nature, en les donnant à la rose, lui a donné la couronne de l'empire de Flore ; — et lorsque le ciel veut annoncer une belle journée au monde, il colore les nues de cette teinte charmante au lever du soleil.

XII.

J'ai dit que j'aimais singulièrement à méditer dans la douce chaleur

de mon lit, et que sa couleur agréable contribue beaucoup au plaisir que j'y trouve.

Pour me procurer ce plaisir, mon domestique a ordre d'entrer dans ma chambre une demi-heure avant celle où j'ai résolu de me lever. Je l'entends marcher légèrement et *tripoter* dans ma chambre avec discrétion, et ce bruit me donne l'agrément de me sentir sommeiller : plaisir délicat et inconnu de bien des gens ! On est assez éveillé pour s'apercevoir qu'on ne l'est pas tout à fait, et pour calculer confusément que l'heure des affaires et des ennuis est encore dans le sablier du temps. Insensiblement mon homme devient plus bruyant : il est si difficile de se contraindre ! d'ailleurs il sait que l'heure fatale approche. — Il regarde à ma montre et fait sonner les breloques pour m'avertir, mais je fais la sourde oreille ; et, pour allonger encore cette heure charmante, il n'est sorte de chicanes que je ne fasse à ce pauvre malheureux.

J'ai cent ordres préliminaires à lui donner pour gagner du temps. Il sait fort bien que ces ordres, que je lui donne d'assez mauvaise humeur, ne sont que des prétextes pour rester au lit sans paraître le désirer. Il ne fait pas semblant de s'en apercevoir, et je lui en suis vraiment reconnaissant.

Enfin, lorsque j'ai épuisé toutes mes ressources, il s'avance au milieu de la chambre, et se plante là, les bras croisés, dans la plus parfaite immobilité. On m'avouera qu'il n'est pas possible de désapprouver ma paresse avec plus d'esprit et de discrétion : aussi je ne résiste jamais à cette invitation tacite ; j'étends les bras pour lui témoigner que j'ai compris, et me voilà assis.

Si le lecteur réfléchit sur la conduite de mon domestique, il pourra se convaincre que, dans certaines affaires délicates, du genre de celle-ci, la simplicité et le bon sens valent infiniment mieux que l'esprit le plus adroit. J'ose assurer que le discours le plus étudié sur les inconvénients de la paresse ne me déciderait pas à sortir aussi promptement de mon lit que le reproche muet de M. Joannetti.

C'est un parfait honnête homme que M. Joannetti, et en même temps celui de tous les hommes qui convenait le plus à un voyageur comme moi. Il est accoutumé aux fréquents voyages de mon âme, et ne rit jamais des inconséquences de l'*autre* ; il la dirige même quelquefois lorsqu'elle est seule, en sorte qu'on pourrait dire alors qu'elle est conduite par deux âmes. Lorsqu'elle s'habille, par exemple, il l'avertit par un signe qu'elle est sur le point de mettre ses bas à l'envers, ou son habit avant sa veste. — Mon âme s'est souvent amusée à voir le pauvre Joannetti courir après la folle sous les berceaux de la citadelle pour l'avertir qu'elle avait oublié son chapeau, — une autre fois son mouchoir.

Un jour (l'avouerai-je ?), sans ce fidèle domestique qui la rattrapa au bas de l'escalier, l'étourdie s'acheminait vers la cour sans épée, aussi hardiment que le grand maître des cérémonies portant l'auguste baguette.

XIII.

« Tiens, Joannetti, lui dis-je, raccroche ce portrait ; » — il m'avait aidé à le nettoyer. Au lieu de le remettre à sa place, il le tenait pour l'examiner à son tour. — Une difficulté, un problème à résoudre lui donnait un air de curiosité que je remarquai.

« Voyons, lui dis-je, que trouves-tu à redire dans ce portrait ? — Oh ! rien, Monsieur. — Mais encore ? » Il le posa debout sur une des tablettes de mon bureau, puis s'éloignant de quelques pas :

« — Je voudrais, dit-il, que Monsieur m'expliquât pourquoi ce portrait regarde toujours, quel que soit l'endroit de la chambre où l'on se trouve : le matin, lorsque je fais le lit, la figure se tourne vers moi, et, si je vais à la fenêtre, elle me regarde encore et me suit des yeux en chemin. — En sorte, Joannetti, lui dis-je, que si ma chambre était pleine de monde, cette belle dame lorgnerait de tous côtés et tout le monde à la fois ? — Oh ! oui, Monsieur. — Elle sourirait aux allants et aux venants tout comme à moi ? »

Joannetti ne répondit rien. — Je m'étendis dans mon fauteuil et,

baissant la tête, je me livrai aux méditations les plus sérieuses. Quel trait de lumière !

Voilà une ressemblance morale entre certains portraits et leurs modèles, qu'aucun philosophe, aucun peintre, aucun observateur n'avait encore aperçue.

Je marche de découvertes en découvertes.

XIV.

Joannetti était toujours dans la même attitude en attendant l'explication qu'il m'avait demandée. Je sortis la tête des plis de mon habit de voyage où je l'avais enfoncée pour méditer plus à mon aise, et après un moment de silence, pour me remettre des tristes réflexions que je venais de faire : — « Ne vois-tu pas, Joannetti, lui dis-je en tournant mon fauteuil de son côté, ne vois-tu pas qu'un tableau étant une surface plane, les rayons de lumière qui partent de chaque point de cette surface... ? »

Joannetti, à cette explication, ouvrit tellement les yeux qu'il en laissait voir la prunelle tout entière ; il avait en outre la bouche entr'ouverte : ces deux mouvements dans la figure humaine annoncent, selon le fameux Le Brun, le dernier période de l'étonnement. C'était ma bête, sans doute, qui avait entrepris une semblable dissertation ; mon âme savait de reste que Joannetti ignore complètement ce que c'est qu'une surface plane, et encore plus ce que sont des rayons de lumière : la prodigieuse dilatation de ses paupières m'ayant fait rentrer en moi-même, je me remis la tête dans le collet de mon habit et je l'y enfonçai tellement que je parvins à la cacher presque entière.

Je résolus de dîner en cet endroit ; la matinée était fort avancée, un pas de plus dans ma chambre aurait porté mon dîner à la nuit. Je me glissai jusqu'au bord de mon fauteuil, et mettant les deux pieds sur la cheminée, j'attendis patiemment le repas. — C'est une attitude délicieuse que celle-là : il serait, je crois, bien difficile d'en trouver une autre qui réunît autant d'avantages, et qui fût aussi commode pour les séjours inévitables dans un long voyage.

Rosine, ma chienne fidèle, ne manque jamais de venir alors tirailler les basques de mon habit de voyage, pour que je la prenne sur moi ; elle y trouve un lit tout arrangé et fort commode au sommet de l'angle que forment les deux parties de mon corps : un V représente à merveille ma situation. Rosine s'élance sur moi, si je ne la prends pas assez tôt à son gré. Je la trouve souvent là sans savoir comment elle y est venue. Mes mains s'arrangent d'elles-mêmes de la manière la plus favorable à son bien-être, soit qu'il y ait une sympathie entre cette aimable bête et la mienne, soit que le hasard seul en décide. — Mais je ne crois point au hasard, à ce triste système, à ce mot qui ne signifie rien. — Je croirais plutôt au magnétisme;... je croirais plutôt au martinisme. — Non, je n'y croirai jamais.

Il y a une telle réalité dans les rapports qui existent entre ces deux animaux, que lorsque je mets les deux pieds sur la cheminée, par pure distraction, quand l'heure du dîner est encore éloignée, et que je ne pense nullement à prendre l'étape, Rosine, présente à ce mouvement, trahit le plaisir qu'elle éprouve en remuant légèrement la queue ; la discrétion la retient à sa place ; et l'*autre* qui s'en aperçoit, lui en sait gré, quoique incapable de raisonner sur la cause qui le produit. Il s'établit ainsi entre elles un dialogue muet, un rapport de sensation très agréable, et qui ne saurait absolument être attribué au hasard.

XV.

Qu'on ne me reproche point d'être prolixe dans les détails : c'est la manière des voyageurs. Lorsqu'on part pour monter sur le mont Blanc, lorsqu'on va visiter la large ouverture du tombeau d'Empédocle, on ne manque jamais de décrire exactement les moindres circonstances : le nombre des personnes, celui des mulets, la qualité des provisions, l'excellent appétit des voyageurs ; tout enfin, jusqu'aux faux pas des montures, est soigneusement enregistré dans le journal pour l'instruction de l'univers sédentaire.

Sur ce principe, j'ai résolu de parler de ma chère Rosine, aimable

animal que j'aime d'une véritable affection, et de lui consacrer un chapitre tout entier.

Depuis six ans que nous vivons ensemble, il n'y a pas eu le moindre refroidissement entre nous ; ou, s'il s'est élevé entre elle et moi quelques petites altercations, j'avoue de bonne foi que le plus grand tort a toujours été de mon côté, et que Rosine a toujours fait les premiers pas vers la réconciliation.

Le soir, lorsqu'elle a été grondée, elle se retire tristement et sans murmurer ; le lendemain, à la pointe du jour, elle est auprès de mon lit dans une attitude respectueuse, et au moindre mouvement de son maître, au premier signe du réveil, elle annonce sa présence par les battements précipités de sa queue sur ma table de nuit.

Et pourquoi refuserais-je mon affection à cet être qui n'a jamais cessé de m'aimer depuis l'époque où nous avons commencé de vivre ensemble ? Ma mémoire ne suffirait pas à faire l'énumération des personnes qui se sont intéressées à moi, et qui m'ont oublié. J'ai eu quelques amis, une foule de liaisons, encore plus de connaissances ; — et maintenant je ne suis plus rien pour tout ce monde, qui a oublié jusqu'à mon nom.

Que de protestations, que d'offres de services ! Je pouvais compter sur leur fortune, sur une amitié éternelle et sans réserve !

Ma chère Rosine, qui ne m'a point offert de services, me rend le plus grand service qu'on puisse rendre à l'humanité : elle m'aimait jadis, et m'aime encore aujourd'hui. Aussi, je ne crains point de le dire, je l'aime avec une portion du même sentiment que j'accorde à mes amis. — Qu'on en dise ce qu'on voudra.

XVI.

Nous avons laissé Joannetti dans l'attitude de l'étonnement, immobile devant moi, attendant la fin de la sublime explication que j'avais commencée.

Lorsqu'il me vit enfoncer tout à coup la tête dans ma robe de chambre et finir ainsi mon explication, il ne douta pas un instant que

je ne fusse resté court faute de bonnes raisons, et fut persuadé de m'avoir terrassé par la difficulté qu'il m'avait proposée.

Malgré la supériorité qu'il en acquérait sur moi, il ne sentit pas le moindre mouvement d'orgueil, et ne chercha point à profiter de son avantage. Après un petit moment de silence, il prit le portrait, le remit à sa place, et se retira légèrement sur la pointe du pied. Il sentait bien que sa présence était une espèce d'humiliation pour moi, et sa délicatesse lui suggéra de se retirer sans m'en rien laisser apercevoir.

Sa conduite, dans cette occasion, m'intéressa vivement, et le plaça toujours plus avant dans mon cœur. Il aura, sans doute, une place dans celui du lecteur ; et s'il est quelqu'un d'assez insensible pour la lui refuser après avoir lu le chapitre suivant, le ciel lui a sans doute donné un cœur de marbre.

XVII.

« Morbleu ! lui dis-je un jour, c'est pour la troisième fois que je vous ordonne de m'acheter une brosse. Quelle tête ! quel animal ! »

Il ne répondit pas un mot : il n'avait rien répondu la veille à une pareille incartade. « Il est si exact ! » disais-je ; je n'y concevais rien. — « Allez chercher un linge pour nettoyer mes souliers, » lui dis-je en colère. Pendant qu'il allait, je me repentais de l'avoir ainsi brusqué. Mon courroux passa tout à fait lorsque je vis le soin avec lequel il tâcha d'ôter la poussière de mes souliers sans toucher à mes bas. J'appuyai ma main sur lui en signe de réconciliation. — « Quoi ! dis-je alors en moi-même, il y a donc des hommes qui décrottent les souliers des autres pour de l'argent ? » — Ce mot d'*argent* fut un trait de lumière qui vint m'éclairer. Je me ressouvins tout à coup qu'il y avait longtemps que je n'en avais point donné à mon domestique. — « Joannetti, lui dis-je en retirant mon pied, avez-vous de l'argent ? Un demi-sourire de justification parut sur ses lèvres à cette demande. — Non, Monsieur, il y a huit jours que je n'ai pas un sol ; j'ai dépensé tout ce qui m'appartenait pour vos petites emplettes. — Et la brosse ?

C'est sans doute pour cela ?... » — Il sourit encore. — Il aurait pu dire à son maître : « Non, je ne suis point une tête vide, un *animal*, comme vous avez eu la cruauté de le dire à votre fidèle serviteur. Payez-moi 23 livres, 10 sols, 4 deniers que vous me devez, et je vous achèterai votre brosse. » — Il se laissa maltraiter injustement plutôt que d'exposer son maître à rougir de sa colère.

Que le ciel le bénisse ! Philosophes ! chrétiens ! avez-vous lu ?

« Tiens, Joannetti, lui dis-je, tiens, cours acheter la brosse. — Mais, Monsieur, voulez-vous rester ainsi avec un soulier blanc et l'autre noir ? — Va, te dis-je, acheter la brosse ; laisse, laisse cette poussière sur mon soulier. » — Il sortit ; je pris le linge, et je nettoyai délicieusement mon soulier gauche, sur lequel je laissai tomber une larme de repentir.

XVIII.

Les murs de ma chambre sont garnis d'estampes et de tableaux qui l'embellissent singulièrement. Je voudrais de tout mon cœur les faire examiner au lecteur les uns après les autres, pour l'amuser et le distraire le long du chemin que nous devons encore parcourir pour arriver à mon bureau ; mais il est aussi impossible d'expliquer clairement un tableau que de faire un portrait ressemblant d'après une description.

Quelle émotion n'éprouverait-il pas, par exemple, en contemplant la première estampe qui se présente aux regards : les deux amis ! Heureux celui qui trouve un ami dont le cœur et l'esprit lui conviennent ; un ami qui s'unisse à lui par une conformité de goûts, de sentiments et de connaissances ; un ami qui ne soit pas tourmenté par l'ambition ou l'intérêt ; qui préfère l'ombre d'un arbre à la pompe d'une cour ! — Heureux celui qui possède un ami !

XIX.

J'en avais un ; la mort me l'a ôté ; elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié était devenue un besoin

pressant pour mon cœur. Nous nous soutenions mutuellement dans les travaux pénibles de la guerre ; nous n'avions qu'une pipe à nous deux ; nous buvions dans la même coupe ; nous couchions sous la même toile, et, dans les circonstances malheureuses où nous sommes, l'endroit où nous vivions ensemble était pour nous une nouvelle patrie. Je l'ai vu en butte à tous les périls de la guerre, et d'une guerre désastreuse. La mort semblait nous épargner l'un pour l'autre ; elle épuisa mille fois ses traits autour de lui sans l'atteindre, mais c'était pour me rendre sa perte plus sensible. Le tumulte des armes, l'enthousiasme qui s'empare de l'âme à l'aspect du danger, auraient peut-être empêché ses cris d'aller jusqu'à mon cœur. — Sa mort eût été utile à son pays et funeste aux ennemis : je l'aurais moins regretté. — Mais le perdre au milieu des délices d'un quartier d'hiver ! le voir expirer dans mes bras au moment où il paraissait regorger de santé ; au moment où notre liaison se resserrait encore dans le repos et la tranquillité ! — Ah ! je ne m'en consolerai jamais.

Cependant sa mémoire ne vit plus que dans mon cœur ; elle n'existe plus parmi ceux qui l'environnaient, et qui l'ont remplacé ; cette idée me rend plus pénible le sentiment de sa perte.

La nature, indifférente de même au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps, et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches, les oiseaux chantent sous le feuillage ; les mouches bourdonnent parmi les fleurs ; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort ; — et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel, et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaiement son chant infatigable, caché dans l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont comptés pour rien. La mort d'un homme qui expire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur, sont deux époques semblables dans le cours de la nature.

Mais l'aube matinale commence à blanchir le ciel ; les noires idées

qui m'agitaient s'évanouissent avec la nuit, et l'espérance renaît dans mon cœur. — Non, celui qui inonde ainsi l'orient de lumière ne l'a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant. Celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes, dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant ; quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai. — Ce n'est point sur un syllogisme que je fonde mon espérance. Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader, et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs, et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe tout entière.

XX.

Je ne dirai qu'un mot de l'estampe suivante.

C'est la famille du malheureux Ugolin, expirant de faim : autour de lui, un de ses fils est étendu sans mouvement à ses pieds ; les autres lui tendent leurs bras affaiblis et lui demandent du pain, tandis que le malheureux père, appuyé contre une colonne de la prison, l'œil fixe et hagard, le visage immobile — dans l'horrible tranquillité que donne le dernier période du désespoir, — meurt à la fois de sa propre mort et de celle de tous ses enfants, et souffre tout ce que la nature humaine peut souffrir.

Tableau suivant. Brave chevalier d'Assas, te voilà expirant sous cent baïonnettes, par un effort de courage, par un héroïsme qu'on ne connaît plus de nos jours !

Arrêtons-nous un instant devant cet autre tableau : c'est une jeune bergère qui garde toute seule son troupeau sur le sommet des Alpes : elle est assise sur un vieux tronc de sapin renversé et blanchi par les hivers ; ses pieds sont recouverts par les larges feuilles d'une touffe de *cacalia*, dont la fleur lilas s'élève au-dessus de sa tête. La lavande, le thym, l'anémone, la centaurée, des fleurs de toute espèce qu'on

cultive avec peine dans nos serres et dans nos jardins, et qui naissent sur les Alpes dans toute leur beauté primitive, forment le tapis brillant sur lequel errent ses brebis.

Aimable bergère, dis-moi où se trouve l'heureux coin de terre que tu habites ! De quelle bergerie éloignée es-tu partie ce matin au lever de l'aurore ?

Mais, hélas ! la douce tranquillité dont tu jouis ne tardera pas à s'évanouir : le démon de la guerre, non content de désoler les cités, va bientôt porter le trouble et l'épouvante jusque dans ta retraite solitaire. Déjà les soldats s'avancent : je les vois gravir de montagnes en montagnes et s'approcher des nues. Le bruit du canon se fait entendre dans le séjour élevé du tonnerre.

Fuis, bergère, presse ton troupeau, cache-toi dans les antres les plus reculés et les plus sauvages : il n'est plus de repos sur cette triste terre.

XXI.

Je ne sais comment cela m'arrive ; depuis quelque temps, mes chapitres finissent toujours sur un ton sinistre. En vain je fixe, en les commençant, mes regards sur quelque objet agréable ; en vain je m'embarque par le calme, j'essuie bientôt une bourrasque qui me fait dériver. Pour mettre fin à cette agitation, qui ne me laisse pas le maître de mes idées, et pour apaiser les battements de mon cœur que tant d'images attendrissantes ont trop agité, je ne vois d'autre remède qu'une dissertation. — Oui, je veux mettre ce morceau de glace sur mon cœur.

Et cette dissertation sera sur la peinture; car, de disserter sur tout autre objet, il n'y a point moyen. Je ne puis descendre tout à fait du point où j'étais monté tout à l'heure : d'ailleurs, c'est le *dada* de mon oncle Tobie.

Je voudrais dire, en passant, quelques mots sur la question de la prééminence entre l'art charmant de la peinture et celui de la musique : oui, je veux mettre quelque chose dans la balance, ne fût-ce qu'un grain de sable, un atome.

On dit en faveur du peintre qu'il laisse quelque chose après lui : ses tableaux lui survivent et éternisent sa mémoire.

On répond que les compositeurs en musique laissent aussi des opéras et des concerts ; mais la musique est sujette à la mode, et la peinture ne l'est pas. — Les morceaux de musique qui attendrissaient nos aïeux sont ridicules pour les amateurs de nos jours, et on les place dans les opéras bouffons pour faire rire les neveux de ceux qu'ils faisaient pleurer autrefois.

Les tableaux de Raphaël enchanteront notre postérité comme ils ont ravi nos ancêtres.

Voilà mon grain de sable.

XXII.

Les estampes et les tableaux dont je viens de parler, pâlissent et disparaissent au premier coup d'œil qu'on jette sur le tableau suivant ; les ouvrages immortels de Raphaël, de Corrège et de toute l'école d'Italie, ne soutiendraient pas le parallèle : aussi je le garde toujours pour le dernier morceau, pour la pièce de réserve, lorsque je procure à quelque curieux le plaisir de voyager avec moi, et je puis assurer que depuis que je fais voir ce tableau sublime aux connaisseurs et aux ignorants, aux gens du monde, aux artisans, aux femmes et aux enfants, aux animaux même, j'ai toujours vu les spectateurs quelconques donner, chacun à sa manière, des signes de plaisir et d'étonnement, tant la nature y est admirablement rendue !

Eh ! quel tableau pourrait-on vous présenter, Messieurs ? quel spectacle pourrait-on mettre sous vos yeux, Mesdames, plus sûr de votre suffrage que la fidèle représentation de vous-mêmes ? Le tableau dont je parle est un miroir, et personne jusqu'à présent ne s'est encore avisé de le critiquer ; il est, pour tous ceux qui le regardent, un tableau parfait auquel il n'y a rien à redire.

On conviendra sans doute qu'il doit être compté pour une des merveilles de la contrée où je me promène.

Je passerai sous silence le plaisir qu'éprouve le physicien méditant

sur les étranges phénomènes de la lumière, qui représente tous les objets de la nature sur cette surface polie. Le miroir présente au voyageur sédentaire mille observations qui le rendent un objet utile et précieux.

Toujours impartial et vrai, un miroir renvoie aux yeux du spectateur les roses de la jeunesse et les rides de l'âge, sans calomnier et sans flatter personne.

Seul entre tous les conseillers des grands, il leur dit constamment la vérité.

Cet avantage m'avait fait désirer l'invention d'un miroir moral, où tous les hommes pourraient se voir avec leurs vices et leurs vertus. Je songeais même à proposer un prix à quelque académie pour cette ingénieuse découverte, lorsque de mûres réflexions m'en ont prouvé l'inutilité.

Hélas ! il est si rare que la laideur se reconnaisse et casse le miroir ! en vain les glaces se multiplient autour de nous et réfléchissent avec une exactitude géométrique la lumière et la vérité : au moment où les rayons vont pénétrer dans notre œil et nous peindre tels que nous sommes, l'amour-propre glisse son prisme trompeur entre nous et notre image et nous présente une divinité.

Et de tous les prismes qui ont existé, depuis le premier qui sortit des mains de l'immortel Newton, aucun n'a possédé une force de réfraction aussi puissante, et ne produit des couleurs aussi agréables et aussi vives que le prisme de l'amour-propre.

Or, puisque les miroirs communs annoncent en vain la vérité, et que chacun est content de sa figure, puisqu'ils ne peuvent faire connaître aux hommes leurs imperfections physiques, à quoi servirait mon miroir moral ? Peu de monde y jetterait les yeux, et personne ne s'y reconnaîtrait. Les philosophes seuls perdraient leur temps à se mirer.

En prenant le miroir pour ce qu'il est, j'espère que personne ne me blâmera de l'avoir placé au-dessus de tous les tableaux de l'école d'Italie.

XXIII.

J'étais enfin arrivé tout près de mon bureau ; déjà même, en allongeant le bras, j'aurais pu en toucher l'angle le plus voisin de moi, lorsque je me vis au moment de voir détruire le fruit de tous mes travaux et de perdre la vie. — Je devrais passer sous silence l'accident qui m'arriva, pour ne pas décourager les voyageurs ; mais il est si difficile de verser dans la chaise de poste dont je me sers qu'on sera forcé de convenir qu'il faut être malheureux au dernier point, — aussi malheureux que je le suis, pour courir un semblable danger. Je me trouvai étendu par terre, complètement versé et renversé, et cela si vite, si inopinément, que j'aurais été tenté de révoquer en doute mon malheur, si un tintement dans la tête et une violente douleur à l'épaule gauche ne m'en avaient trop évidemment prouvé l'authenticité.

Ce fut encore un mauvais tour de ma *moitié*. — Effrayée par la voix d'un pauvre qui demanda tout à coup l'aumône à ma porte et par les aboiements de Rosine, elle fit tourner brusquement mon fauteuil, avant que mon âme eût le temps de l'avertir qu'il manquait une brique derrière ; l'impulsion fut si violente que ma chaise de poste se trouva absolument hors de son centre de gravité et se renversa sur moi.

Voici, je l'avoue, une des occasions où j'ai eu le plus à me plaindre de mon âme ; car, au lieu d'être fâchée de l'absence qu'elle venait de faire et de tancer sa compagne sur sa précipitation, elle s'oublia au point de partager le ressentiment le plus *animal* et de maltraiter, de paroles, ce pauvre innocent.

« Fainéant ! allez travailler, lui dit-elle. (Apostrophe exécrable, inventée par l'avare et cruelle richesse !)

— « Monsieur, dit-il alors pour m'attendrir, je suis de Chambéry.

— « Tant pis pour vous !

— « Je suis Jacques : c'est moi que vous avez vu à la campagne ; c'est moi qui menais les moutons aux champs.

— « Que venez-vous faire ici ? »

Mon âme commençait à se repentir de la brutalité de mes premières paroles. Je crois même qu'elle s'en était repentie un instant avant que de les laisser échapper. C'est ainsi que lorsqu'on rencontre inopinément dans sa course un fossé ou un bourbier, on le voit, mais on n'a plus le temps de l'éviter.

Rosine acheva de me ramener au bon sens et au repentir : elle avait reconnu Jacques, qui avait souvent partagé son pain avec elle, et lui témoigna, par ses caresses, son souvenir et sa reconnaissance.

Pendant ce temps, Joannetti, ayant rassemblé les restes de mon dîner, qui étaient destinés pour le sien, les donna sans hésiter à Jacques.

Pauvre Joannetti !

C'est ainsi que, dans mon voyage, je vais prenant des leçons de philosophie et d'humanité de mon domestique et de mon chien.

XXIV.

Avant d'aller plus loin, je veux détruire un doute qui pourrait s'être introduit dans l'esprit de mes lecteurs.

Je ne voudrais pas, pour tout au monde, qu'on me soupçonnât d'avoir entrepris ce voyage uniquement pour ne savoir que faire, et forcé, en quelque sorte, par les circonstances ; j'assure ici que j'avais le dessein de l'entreprendre longtemps avant l'événement qui m'a fait perdre ma liberté pendant quarante-deux jours. Cette retraite forcée ne fut qu'une occasion de me mettre en route plus tôt.

Je sais que la protestation gratuite que je fais ici paraîtra suspecte à certaines personnes ; — mais je sais aussi que les gens soupçonneux ne liront pas ce livre ; ils ont assez d'occupations chez eux et chez leurs amis ; ils ont bien d'autres affaires : — et les bonnes gens me croiront.

Je conviens cependant que j'aurais préféré m'occuper de ce voyage dans un autre temps, et que j'aurais choisi, pour l'exécuter, le carême plutôt que le carnaval ; toutefois, des réflexions philosophiques, qui

me sont venues du ciel, m'ont beaucoup aidé à supporter la privation des plaisirs que Turin présente en foule dans ces moments de bruit et d'agitation. — Il est très sûr, me disais-je, que les murs de ma chambre ne sont pas aussi magnifiquement décorés que ceux d'une salle de bal : le silence de ma cabine ne vaut pas l'agréable bruit de la musique. Mais, parmi les brillants personnages qu'on rencontre dans ces fêtes, il en est certainement de plus ennuyés que moi.

Et pourquoi m'attacherais-je à considérer ceux qui sont dans une situation plus agréable, tandis que le monde fourmille de gens plus malheureux que je ne le suis dans la mienne ? Au lieu de me transporter par la pensée dans le superbe *Casino*, pour me trouver heureux je n'ai qu'à m'arrêter un instant le long des rues qui m'y conduisent. — Un tas d'infortunés couchés à demi-nus sous les portiques de ces appartements somptueux, semblent près d'expirer de froid et de misère. — Quel spectacle ! Je voudrais que cette page de mon livre fût connue de tout l'univers ; je voudrais qu'on sût que dans cette ville, où tout respire l'opulence, pendant les nuits les plus froides de l'hiver, une foule de malheureux dorment à découvert, la tête appuyée contre une borne ou sur le seuil d'un palais.

Ici, c'est un groupe d'enfants, serrés les uns contre les autres pour ne pas mourir de froid. Là, c'est une femme tremblante et sans voix pour se plaindre. — Les passants vont et viennent sans être émus d'un spectacle auquel ils sont accoutumés. — Le bruit des carrosses, la voix de l'intempérance, les sons ravissants de la musique, se mêlent quelquefois aux cris de ces malheureux et forment une horrible dissonance.

XXV.

Celui qui se presserait de juger une ville d'après le chapitre précédent se tromperait fort. J'ai parlé des pauvres qu'on y trouve, de leurs cris pitoyables, et de l'indifférence de certaines personnes à leur égard ; mais je n'ai rien dit de la foule d'hommes charitables qui dorment pendant que les autres s'amusent, qui se lèvent à la pointe

du jour et vont secourir l'infortune sans témoins et sans ostentation. — Non, je ne passerai point cela sous silence : — je veux l'écrire sur le revers de la page *que tout l'univers doit lire*.

Après avoir partagé ainsi leur fortune avec leurs frères, après avoir versé le baume dans ces cœurs froissés par la douleur, ils vont dans les églises, tandis que le vice fatigué dort sur l'édredon, offrir à Dieu leurs prières et le remercier de ses bienfaits : la lumière de la lampe solitaire combat encore dans le temple celle du solitaire du jour naissant, et déjà ils sont prosternés au pied des autels ; — et l'Éternel, irrité de la dureté et de l'avarice des hommes, retient sa foudre prête à frapper !

XXVI.

J'ai voulu dire quelque chose de ces malheureux dans mon voyage, parce que l'idée de leur misère est souvent venue me distraire en chemin. Quelquefois, frappé de la différence de leur situation et de la mienne, j'arrêtais tout à coup ma berline, et ma chambre me paraissait prodigieusement embellie. Quel luxe inutile ! Six chaises ! deux tables ! un bureau ! un miroir ! Quelle ostentation ! Mon lit surtout, mon lit couleur de rose et blanc, et mes deux matelas, me semblaient défier la magnificence et la mollesse des monarques de l'Asie. — Ces réflexions me rendaient indifférents les plaisirs qu'on m'avait défendus. Et, de réflexions en réflexions, mon accès de philosophie devenait tel, que j'aurais vu un bal dans la chambre voisine, que j'aurais entendu le son des violons et des clarinettes sans remuer de ma place.

XXVII.

La chute de ma chaise de poste a rendu le service au lecteur de raccourcir mon voyage d'une bonne douzaine de chapitres, parce que, en me relevant je me trouvai vis-à-vis et tout près de mon bureau, et que je ne fus plus à temps de faire des réflexions sur nombre d'estampes et de tableaux que j'avais encore à parcourir, et qui auraient pu allonger mes excursions sur la peinture.

En laissant donc sur la droite le portrait de Raphaël, le Chevalier d'Assas et la Bergère des Alpes, en longeant sur la gauche du côté de la fenêtre, on découvre mon bureau : c'est le premier objet et le plus apparent qui se présente aux regards du voyageur, en suivant la route que je viens d'indiquer.

Il est surmonté de quelques tablettes servant de bibliothèque, — le tout est couronné par un buste qui termine la pyramide, et c'est l'objet qui contribue le plus à l'embellissement du pays.

En tirant le premier tiroir à droite, on trouve une écritoire, du papier de toute espèce, des plumes toutes taillées, de la cire à cacheter. — Tout cela donnerait l'envie d'écrire à l'être le plus indolent.

XXVIII.

Dans le tiroir correspondant gisent confusément entassés les matériaux de l'histoire attendrissante de la prisonnière de Pignerol.

Entre ces deux tiroirs est un enfoncement où je jette les lettres à mesure que je les reçois ; on trouve là toutes celles que j'ai reçues depuis dix ans ; les plus anciennes sont rangées selon leurs dates en plusieurs paquets ; les nouvelles sont pêle-mêle : il m'en reste plusieurs qui datent de ma première jeunesse.

Quel plaisir de revoir dans ces lettres les situations intéressantes de nos jeunes années ! d'être transportés de nouveau dans ces temps heureux que nous ne reverrons plus !

Ah ! comme mon cœur est plein, comme il jouit tristement lorsque mes yeux parcourent les lignes tracées par un être qui n'existe plus ! Voilà ses caractères, c'est son cœur qui conduisait sa main ; c'est à moi qu'il écrivait cette lettre, et cette lettre est tout ce qui me reste de lui !

Lorsque je porte la main dans ce réduit, il est rare que je m'en tire de toute la journée. C'est ainsi que le voyageur traverse rapidement quelques provinces d'Italie, en faisant à la hâte quelques observations superficielles, pour se fixer à Rome pendant des mois entiers.

C'est la veine la plus riche de la mine que j'exploite : quel changement dans mes idées et dans mes sentiments ! quelle différence dans mes amis, lorsque je les examine alors et aujourd'hui ! Je les vois mortellement agités par des projets qui ne les touchent plus maintenant !

Nous regardions comme un grand malheur un événement ; mais la fin de la lettre manque, et l'événement est complètement oublié ; je ne puis savoir de quoi il est question. — Mille préjugés nous assiégeaient ; le monde et les hommes nous étaient totalement inconnus : mais aussi, quelle chaleur dans notre commerce ! quelle liaison intime ! quelle confiance sans bornes !

Nous étions heureux par nos erreurs. Et maintenant : — ah ! ce n'est plus cela; il nous a fallu lire, comme les autres, dans le cœur humain ; — et la vérité, tombant au milieu de nous comme une bombe, a détruit pour toujours le palais enchanté de l'illusion.

Il ne tiendrait qu'à moi de faire un chapitre sur cette rose sèche que voilà, si le sujet en valait la peine : c'est une fleur du carnaval de l'année dernière.

Comment et pourquoi cette rose sèche se trouve là sur une tablette de mon bureau, c'est ce que je ne dirai certainement pas, parce que j'ai déclaré qu'une rose sèche ne méritait pas un chapitre.

XXIX.

Depuis l'expédition des Argonautes jusqu'à l'assemblée des notables ; depuis le fin fond des enfers jusqu'à la dernière étoile fixe au delà de la voie lactée, jusqu'aux confins de l'univers, jusqu'aux portes du chaos, voilà le vaste champ où je me promène en long et en large lorsque je viens à ma Bibliothèque ; car le temps ne manque pas plus que l'espace. C'est là que je transporte mon existence, à la suite d'Homère, de Milton, de Virgile, d'Ossian, etc.

Tous les événements qui ont eu lieu entre ces deux époques, tous les pays, tous les mondes et tous les êtres qui ont existé entre ces deux termes, tout cela est à moi, tout cela m'appartient aussi bien,

aussi légitimement que les vaisseaux qui entraient dans le Pirée appartenaient à un certain Athénien.

J'aime surtout les poètes qui me transportent dans la plus haute antiquité : la mort de l'ambitieux Agamemnon, les fureurs d'Oreste, et toute l'histoire tragique de la famille des Atrées persécutée par le ciel, m'inspirent une terreur que les événements modernes ne sauraient faire naître en moi.

Voilà l'urne fatale qui contient les cendres d'Oreste. Qui ne frémirait à cet aspect ? Électre ! malheureuse sœur, apaise-toi, c'est Oreste lui-même qui apporte l'urne, et ces cendres sont celles de ses ennemis.

On ne retrouve plus maintenant de rivages semblables à ceux du Xante ou du Scamandre ; — on ne voit plus de plaines comme celles de l'Hespérie ou de l'Arcadie. Où sont aujourd'hui les îles de Lemnos et de Crète ? Où est le fameux labyrinthe ? On ne voit plus de Thésée, encore moins d'Hercule : les hommes et même les héros d'aujourd'hui sont des pygmées.

Lorsque je veux ensuite me donner une scène d'enthousiasme et jouir de toutes les forces de mon imagination, je m'attache hardiment aux plis de la robe flottante du sublime aveugle d'Albion [1], au moment où il s'élance dans le ciel et où il ose approcher du trône de l'Éternel. — Quelle muse a pu le soutenir à cette hauteur, où nul homme, avant lui, n'avait osé porter ses regards ? — De l'éblouissant parvis céleste que l'avare Mammon regardait avec des yeux d'envie, je passe avec horreur dans les vastes cavernes du séjour de Satan ; — j'assiste au conseil infernal ; je me mêle à la foule des esprits rebelles, et j'écoute leurs discours. — C'est, selon moi, un des beaux efforts de l'imagination, comme un des plus beaux voyages qui aient jamais été faits,..... après le voyage autour de ma chambre.

XXX.

Je ne finirais pas, si je voulais décrire la millième partie des événe-

(1) Milton, auteur du *Paradis perdu*.



Ekatérinenbourg (P. 106).

nements singuliers qui m'arrivent lorsque je voyage près de ma bibliothèque. Les voyages de Cook et les observations de ses compagnons de voyage, les docteurs Bancks et Solander, ne sont rien en comparaison de mes aventures dans ce seul district ; aussi je crois que j'y passerais ma vie dans une espèce de ravissement, sans le buste dont j'ai parlé, sur lequel mes yeux et mes pensées finissent toujours par se fixer, quelle que soit la situation de mon âme ; et lorsqu'elle est trop violemment agitée, ou qu'elle s'abandonne au découragement, je n'ai qu'à regarder ce buste pour la remettre dans son assiette naturelle ; c'est le diapason avec lequel j'accorde l'assemblage véritable et discord des sensations et des perceptions qui forment mon existence.

Comme il est ressemblant ! Voilà bien les traits que la nature avait donnés au plus vertueux des hommes. Ah ! si le sculpteur avait pu rendre visible son âme excellente, son génie et son caractère ! — Mais qu'ai-je entrepris? Est-ce donc ici le lieu de faire son éloge ? est-ce aux hommes qui m'entourent que je l'adresse ? Eh ! que leur importe ?

Je me contente de me prosterner devant ton image chérie, ô le meilleur des pères ! Hélas ! cette image est tout ce qui me reste de toi et de ma patrie ! tu as quitté la terre au moment où le crime allait l'envahir ; et tels sont les maux dont il nous accable que ta famille elle-même est contrainte de regarder aujourd'hui ta perte comme un bienfait. Que de maux t'eût fait éprouver une plus longue vie ! O mon père ! le sort de ta nombreuse famille est-il connu de toi dans le séjour du bonheur ? Sais-tu que tes enfants sont exilés de cette patrie que tu as servie pendant soixante ans avec tant de zèle et d'intégrité ? Sais-tu qu'il leur est défendu de visiter ta tombe ? Mais la tyrannie n'a pu leur enlever la partie la plus précieuse de ton héritage, le souvenir de tes vertus et la force de tes exemples : au milieu du torrent criminel qui entraînait leur patrie et leur fortune dans le gouffre, ils sont demeurés inaltérablement unis sur la ligne que tu leur avais tracée ; et lorsqu'ils pourront encore se prosterner sur ta cendre vénérée, elle les reconnaîtra toujours.

XXXI.

C'était le matin à l'aube du jour, les rayons du soleil doraient à la fois le sommet du mont Viso et celui des montagnes les plus élevées de l'île qui est à nos antipodes; mon âme, s'éveillant, rentra chez elle, amenant à sa suite la raison. « Faites du café, » dit-elle à Joannetti, qui entrait dans la chambre.

Le bruit des tasses attirant toute l'attention de l'*autre*, je m'assoupis insensiblement pendant que l'eau chauffait. — Je jouissais de ce plaisir charmant dont j'ai entretenu mes lecteurs, et qu'on éprouve lorsqu'on se sent dormir. Le bruit agréable que faisait Joannetti, en frappant de la cafetière sur le chenet, retentissait sur mon cerveau, et faisait vibrer toutes mes fibres sensitives, comme l'ébranlement d'une corde de harpe fait résonner les octaves. — Enfin je vis comme une ombre devant moi ; j'ouvris les yeux, — c'était Joannetti. — Ah ! quel parfum ! quelle agréable surprise ! du café ! de la crème ! une pyramide de pain grillé ! Bon lecteur, déjeune avec moi.

XXXII.

Quel riche trésor de jouissances la bonne nature a livré aux hommes dont le cœur sait jouir ! et quelle variété dans ces jouissances ! Qui pourra compter leurs nuances innombrables dans les divers individus et dans les différents âges de la vie ! — Le souvenir confus de celles de mon enfance me fait encore tressaillir. Essaierai-je de peindre celles qu'éprouve le jeune homme dans cet âge heureux où l'on ignore encore jusqu'au nom de l'intérêt, de l'ambition, de la haine et de toutes les passions honteuses qui dégradent et tourmentent l'humanité ? Durant cet âge, hélas ! trop court, le soleil brille d'un éclat qu'on ne lui retrouve plus dans le reste de la vie. L'air est plus pur, les fontaines sont plus limpides et plus fraîches, la nature a des aspects, les bocages ont des sentiers qu'on ne retrouve plus dans l'âge mûr. Dieu ! quels parfums envoient ces fleurs ! que ces fruits sont délicieux ! de quelles couleurs se pare l'aurore ! Tous

les hommes sont bons, généreux et sensibles ; partout on rencontre la cordialité, la franchise et le désintéressement ; il n'existe dans la nature que des fleurs, des vertus et des plaisirs.

Le spectacle de la nature et sa contemplation dans l'ensemble et les détails ouvrent devant la raison une immense carrière de jouissances. Bientôt l'imagination planant sur cet océan de plaisirs, en augmente le nombre et l'intensité ; les sensations diverses s'unissent et se combinent pour en former de nouvelles ; les rêves de la gloire se mêlent aux palpitations du sentiment ; la bienfaisance marche à côté de l'amour-propre qui lui tend la main ; la mélancolie vient de temps en temps jeter sur nous son crêpe solennel, et changer nos larmes en plaisir. Enfin, les perceptions de l'esprit, les sensations du cœur, sont pour l'homme des sources inépuisables de plaisir et de bonheur. — Qu'on ne s'étonne donc point que le bruit que faisait Joannetti, en frappant de la cafetière sur le chenet, et l'aspect imprévu d'une tasse de crème, aientfait sur moi une impression si vive, si agréable.

Je mis aussitôt mon habit de voyage, après l'avoir examiné avec un œil de complaisance, et ce fut alors que je résolus de faire un chapitre *ad hoc* pour le faire connaître au lecteur. La forme et l'utilité de ces habits étant assez généralement connues, je traiterai plus particulièrement de leur influence sur l'esprit des voyageurs. — Mon habit de voyage pour l'hiver est fait de l'étoffe la plus chaude et la plus moelleuse qu'il m'ait été possible de rencontrer ; il m'enveloppe entièrement de la tête aux pieds ; et lorsque je suis dans mon fauteuil, les mains dans mes poches, et la tête enfoncée dans le collet de mon habit, je ressemble à la statue de Vishnou, sans pieds et sans mains, qu'on voit dans les pagodes des Indes.

On taxera, si l'on veut, de préjugé l'influence que j'attribue aux habits de voyage sur les voyageurs ; ce que je puis dire de certain à cet égard, c'est qu'il me paraîtrait aussi ridicule d'avancer d'un seul pas mon voyage autour de ma chambre, revêtu de mon uniforme, et l'épée au côté, que de sortir et d'aller dans le monde en robe de

chambre. — Lorsque je me vois ainsi habillé, suivant toutes les rigueurs de la pragmatique, non seulement je ne serais pas à même de continuer mon voyage, mais je crois que je ne serais pas même en état de lire ce que j'en ai écrit jusqu'à présent, et moins encore de le comprendre.

Mais cela vous étonne-t-il ? ne voit-on pas tous les jours des personnes qui se croient malades parce qu'elles ont la barbe longue, ou parce que quelqu'un s'avise de leur trouver l'air malade et de le dire ? Les vêtements ont tant d'influence sur l'esprit des hommes, qu'il est des valétudinaires qui se trouvent beaucoup mieux lorsqu'ils se voient en habit neuf et en perruque bien poudrée : on en voit qui trompent ainsi le public et eux-mêmes par une parure soutenue ; — ils meurent un beau matin tout coiffés, et leur mort frappe tout le monde.

Enfin, dans la classe d'hommes parmi lesquels je vis, combien n'en est-il pas qui, se voyant parés d'un uniforme, se croient fermement des officiers, jusqu'au moment où l'apparition inattendue de l'ennemi les détrompe ! — Il y a plus : s'il plaît au roi de permettre à l'un d'eux d'ajouter à son habit certaine broderie, voilà qu'il se croit un général et toute l'armée lui donne ce titre sans rire, — tant l'influence d'un habit est forte sur l'imagination humaine !

L'exemple suivant prouvera mieux encore ce que j'avance.

On oubliait quelquefois de faire avertir plusieurs jours d'avance le comte de... qu'il devait monter la garde ; — un caporal allait l'éveiller de grand matin le jour même où il devait la monter, et lui annoncer cette triste nouvelle ; mais l'idée de se lever tout de suite, de mettre ses guêtres, et de sortir ainsi sans y avoir pensé la veille, le troublait tellement qu'il aimait mieux faire dire qu'il était malade, et ne pas sortir de chez lui. Il mettait donc sa robe de chambre et renvoyait le perruquier ; cela lui donnait un air pâle, malade, qui alarmait sa femme et toute la famille. — Il se trouvait réellement lui-même un peu défait ce jour-là.

Il le disait à tout le monde, un peu pour soutenir gageure, un peu aussi parce qu'il croyait l'être tout de bon. — Insensiblement l'influence de la robe de chambre opérait ; les bouillons qu'il avait pris, bon gré, mal gré, lui causaient des nausées : bientôt les parents et les amis envoyaient demander des nouvelles ; il n'en fallait pas tant pour le mettre décidément au lit.

Le soir, le docteur Ranson lui trouvait le pouls concentré, et ordonnait la saignée pour le lendemain. Si le service avait duré un mois de plus, c'était fait du malade.

Qui pourra douter de l'influence des habits de voyage sur les voyageurs, lorsqu'on réfléchira que le pauvre comte de... pensa plus d'une fois faire le voyage de l'autre monde pour avoir mis mal à propos sa robe de chambre dans celui-ci ?

XXXIII.

Charmant pays de l'imagination ! toi que l'Être bienfaisant par excellence a livré aux hommes pour les consoler de la réalité, il faut que je te quitte. — C'est aujourd'hui que certaines personnes, dont je dépends, prétendent me rendre la liberté ; — comme s'ils me l'avaient enlevée ! comme s'il était dans leur pouvoir de me la ravir un seul instant, et de m'empêcher de parcourir, à mon gré, le vaste espace toujours ouvert devant moi !

Ils m'ont défendu de parcourir une ville, un point, mais ils m'ont laissé l'univers entier ; l'immensité et l'éternité sont à mes ordres.

C'est aujourd'hui donc que je suis libre, ou plutôt que je vais rentrer dans les fers. Le joug des affaires va de nouveau passer sur moi ; je ne ferai plus un pas qui ne soit mesuré par la bienséance et le devoir. — Heureux encore si quelque déesse capricieuse ne me fait oublier l'un et l'autre, et si j'échappe à cette nouvelle et dangereuse captivité !

Eh ! que ne me laissait-on achever mon voyage ! Était-ce donc pour me punir qu'on m'avait relégué dans ma chambre ? —

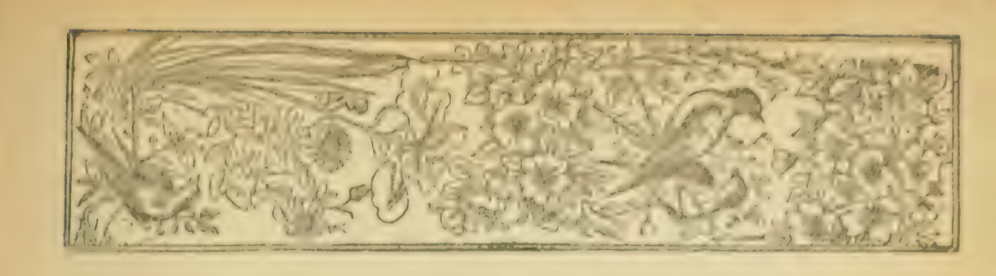
dans cette contrée délicieuse qui renferme tous les biens et toutes les richesses du monde ? Autant vaudrait exiler une souris dans un grenier.

Cependant, jamais je ne me suis aperçu plus clairement que je suis double. — Pendant que je regrette mes jouissances imaginaires, je me sens consolé par force ; une puissance secrète m'entraîne ; elle me dit que j'ai besoin de l'air et du ciel, et que la solitude ressemble à la mort. — Me voilà paré ; ma porte s'ouvre ; j'erre sous les spacieux portiques de la rue de Pô ; mille fantômes agréables voltigent devant mes yeux.

C'est ainsi qu'on éprouve un avant-goût acide lorsqu'on coupe un citron pour le manger.

O ma bête, ma pauvre bête, prends garde à toi !





6. — Fragments divers.

I. — Une soirée d'été sur les bords de la Néva. (1)

AU mois de juillet 1809, à la fin d'une journée des plus chaudes, je remontais la Néva dans une chaloupe, avec le conseiller privé de T***, membre du sénat de Saint-Pétersbourg, et le chevalier de B***, jeune Français que les orages de la Révolution de son pays et une foule d'événements bizarres avaient poussé dans cette capitale. L'estime réciproque, la conformité des goûts, et quelques relations précieuses de services et d'hospitalité, avaient formé entre nous une liaison intime. L'un et l'autre m'accompagnaient ce jour-là jusqu'à la maison de campagne où je passais l'été. Quoique située dans l'enceinte de la ville, elle est cependant assez éloignée du centre pour qu'il soit permis de l'appeler *campagne* et même *solitude ;* car il s'en faut de beaucoup que toute cette enceinte soit occupée par les bâtiments ; et quoique les vides qui se trouvent dans la partie habitée se remplissent à vue d'œil, il n'est pas possible de prévoir si les habitations doivent un jour s'avancer jusqu'aux limites tracées par le doigt hardi de Pierre Ier.

Il était à peu près neuf heures du soir ; le soleil se couchait par un temps superbe ; le faible vent qui nous poussait expira dans la voile que nous vîmes *badiner ;* bientôt le pavillon qui annonce du haut du

(1) Ces pages, qui forment l'entrée en matière des *Soirées de Saint-Pétersbourg* sont l'œuvre de Xavier de Maistre.

palais impérial la présence du souverain, tombant immobile le long du mât qui le supporte, proclama le silence des airs. Nos matelots prirent la rame ; nous leur ordonnâmes de nous conduire lentement.

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier ; soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

Le soleil qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident, et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque environné de vapeurs rougeâtres roule comme un char enflammé sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais. donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique : ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et dans toute l'étendue de la ville elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens : on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers : ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron, et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or, sans compter, à l'avide marchand.

Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national,

tandis que leurs maitres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à un peuple qui ne soit pas ancienne. Une foule d'hommes vivants ont connu l'inventeur, dont le nom réveille constamment dans sa patrie l'idée de l'antique hospitalité, du luxe élégant et des nobles plaisirs. Singulière mélodie ! emblème éclatant, fait pour occuper l'esprit bien plus que l'oreille. Qu'importe à l'œuvre que les instruments sachent ce qu'ils font ? Vingt ou trente automates agissant ensemble produisent une pensée étrange à chacun d'eux : le mécanisme aveugle est dans l'individu ; le calcul ingénieux, l'imposante harmonie est dans le tout.

La statue équestre de Pierre I[er] s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'Isaac. Son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation, créée par le génie du fondateur. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre n'existe que par la pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées d'où la nature semblait avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore étendu sur leur postérité qui se presse autour de l'auguste effigie : on regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protège ou menace.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éloignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon ; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblaient se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

Si le ciel, dans sa bonté, me réservait un de ces moments si rares dans la vie, où le cœur est inondé de joie par quelque bonheur extraordinaire et inattendu, je voudrais que ce fût dans une de ces belles nuits, sur les rives de la Néva, en présence de ces Russes hospitaliers...



II. — **Minuit.** [1]

L'HORLOGE du clocher de Saint-Philippe sonna lentement minuit. Je comptai l'un après l'autre chaque tintement de la cloche, et le dernier m'arracha un soupir. « Voilà donc, me dis-je, un jour qui vient de se détacher de ma vie ; et quoique les vibrations décroissantes du son de l'airain frémissent encore à mon oreille, la partie de mon voyage qui a précédé minuit est déjà tout aussi loin de moi que le voyage d'Ulysse ou celui de Jason. Dans cet abîme du passé, les instants et les siècles ont la même longueur, et l'avenir a-t-il plus de réalité? » Ce sont deux néants entre lesquels je me trouve en équilibre comme sur le tranchant d'une lame. En vérité, le temps me paraît quelque chose de si inconcevable, que je serais tenté de croire qu'il n'existe réellement pas, et que ce qu'on nomme ainsi n'est autre chose qu'une punition de la pensée.

Je me réjouissais d'avoir trouvé cette définition du temps, aussi ténébreuse que le temps lui-même, lorsqu'une autre horloge sonna minuit, ce qui me donna un sentiment désagréable. Il me reste toujours un fond d'humeur lorsque je me suis inutilement occupé d'un problème insoluble, et je trouvai fort déplacé ce second avertissement de la cloche à un philosophe comme moi. Mais j'éprouvai décidément un véritable dépit quelques secondes après, lorsque j'entendis de loin une troisième cloche, celle du couvent des Capucins, situé sur l'autre rive du Pô, sonner encore minuit, comme par malice.

(1) Extrait de l'*Expédition nocturne*, ainsi que les deux sujets suivants.

Lorsque ma tante appelait une ancienne femme de chambre, un peu revêche, qu'elle affectionnait cependant beaucoup, elle ne se contentait pas, dans son impatience, de sonner une fois, mais elle tirait sans relâche le cordon de la sonnette jusqu'à ce que la servante parût. « Arrivez donc, Mademoiselle Blanchet! » Et celle-ci, fâchée de se voir presser ainsi, venait tout doucement, et répondait avec beaucoup d'aigreur, avant d'entrer au salon : « On y va, Madame, on y va. » Tel fut aussi le sentiment d'humeur que j'éprouvai lorsque j'entendis la cloche indiscrète des Capucins sonner minuit pour la troisième fois. « Je le sais, m'écriai-je en étendant les mains du côté de l'horloge ; oui, je le sais, je sais qu'il est minuit ; je ne le sais que trop. »

C'est, il n'en faut pas douter, par un conseil insidieux de l'esprit malin, que les hommes ont chargé cette heure de diviser leurs jours. Renfermés dans leurs habitations, ils dorment ou s'amusent, tandis qu'elle coupe un des fils de leur existence ; le lendemain, ils se lèvent gaiement sans se douter le moins du monde qu'ils ont un jour de plus.

En vain, la voix prophétique de l'airain leur annonce l'approche de l'éternité, en vain elle leur répète tristement chaque heure qui vient de s'écouler : ils n'entendent rien, ou, s'ils entendent, ils ne comprennent pas. O minuit!... heure terrible!... Je ne suis pas superstitieux, mais cette heure m'inspira toujours une espèce de crainte, et j'ai le pressentiment que *si jamais je venais à mourir*, ce serait à minuit. Je mourrai donc un jour? Comment! je mourrai? moi qui parle, moi qui me sens et qui me touche, je pourrai mourir? J'ai quelque peine à le croire ; car enfin, que les autres meurent, rien n'est plus naturel : on voit cela tous les jours ; on les voit passer, on s'y habitue ; mais mourir soi-même! mourir en personne! c'est un peu fort. Et vous, Messieurs, qui prenez ces réflexions pour du galimatias, apprenez que telle est la manière de penser de tout le monde, et la vôtre à vous-mêmes. Personne ne songe à mourir. S'il existait une race d'hommes immortels, l'idée de la mort les effrayerait plus que nous.

Il y a là-dedans quelque chose que je ne m'explique pas. Comment se fait-il que les hommes sans cesse agités par l'espérance et par les chimères de l'avenir, s'inquiètent si peu de ce que cet avenir leur offre de certain et d'inévitable ?...



III. — **Ma colombe artificielle.**

A l'exemple d'Archytas, je m'étais proposé jadis de faire voler une colombe de ma façon dans les airs. J'avais travaillé sans relâche à sa construction pendant plus de trois mois. Le jour de l'essai venu, je la plaçai sur le bord d'une table, après avoir soigneusement fermé la porte, afin de tenir la découverte secrète et de donner une aimable surprise à mes amis. Un fil tenait le mécanisme immobile. Qui pourrait imaginer les palpitations de mon cœur et les angoisses de mon amour-propre lorsque j'approchai les ciseaux pour couper le lien fatal !... Zest !... le ressort de la colombe part et se développe avec bruit. Je lève les yeux pour la voir passer ; mais après avoir fait quelques tours sur elle-même, elle tombe et va se cacher sous la table. Rosine, qui dormait là, s'éloigna tristement. Rosine, qui ne vit jamais ni poulet, ni pigeon, ni petit oiseau sans les attaquer et les poursuivre, ne daigna pas même regarder ma colombe qui se débattait sur le plancher... Ce fut le coup de grâce pour mon amour-propre. J'allai prendre l'air sur les remparts.

Tel fut le sort de ma colombe artificielle. Tandis que le génie de la mécanique la destinait à suivre l'aigle dans les cieux, le destin lui donna les inclinations d'une taupe.

Je me promenais tristement et découragé, comme on l'est toujours après une grande espérance déçue, lorsque, levant les yeux, j'aperçus un vol de grues qui passait sur ma tête. Je m'arrêtai pour les examiner. Elles s'avançaient en ordre triangulaire, comme la colonne

anglaise à la bataille de Fontenoy. Je les voyais traverser le ciel de nuage en nuage. « Ah ! qu'elles volent bien ! disais-je tout bas ; avec quelle assurance elles semblent glisser sur l'invisible sentier qu'elles parcourent ! »

L'avouerais-je ?..... hélas qu'on me le pardonne ! l'horrible sentiment de l'envie est une fois, une seule fois, entré dans mon cœur, et c'était pour des grues. Je les poursuivis de mes regards jaloux jusqu'aux bornes de l'horizon. Longtemps immobile au milieu de la foule qui se promenait, j'observais le mouvement rapide des hirondelles, et je m'étonnais de les voir suspendues dans les airs, comme si je n'avais jamais vu ce phénomène. Le sentiment d'une admiration profonde, inconnue pour moi jusqu'alors, éclairait mon âme. Je croyais voir la nature pour la première fois. J'entendais avec surprise le bourdonnement des mouches, le chant des oiseaux, et ce bruit mystérieux et confus de la création vivante qui célèbre involontairement son auteur. Concert ineffable, auquel l'homme seul a le privilège sublime de pouvoir joindre des accents de reconnaissance !

« Quel est l'auteur de ce brillant mécanisme ? m'écriai-je dans le transport qui m'animait. Quel est celui qui, ouvrant sa main créatrice, laissa échapper la première hirondelle dans les airs ? — celui qui donna l'ordre à ses arbres de sortir de la terre et d'élever leurs rameaux vers le ciel ? — Quelle est la pensée qui fut assez puissante pour créer le regard et le sourire de l'innocence ?... Et moi-même, qui sens palpiter mon cœur... quel est le but de mon existence ? — Que suis-je, et d'où viens-je, moi, l'auteur de la colombe artificielle centripète ?... » A peine eus-je prononcé ce mot barbare, que, revenant tout à coup à moi, comme un homme endormi sur lequel on jetterait un seau d'eau, je m'aperçus que plusieurs personnes m'avaient entouré pour m'examiner, tandis que mon enthousiasme me faisait parler seul. Cela acheva de me remettre au courant des affaires de ce monde, dont je venais de faire une petite absence.

IV. — Le Départ de Joannetti.

Depuis longtemps, je désirais revoir le pays que j'avais parcouru jadis si délicieusement, et dont la description ne me paraissait pas complète. Quelques amis qui l'avaient goûtée me sollicitaient de la continuer, et je m'y serais décidé plus tôt sans doute, si je n'avais pas été séparé de mes compagnons de voyage. Je rentrais à regret dans la carrière. Hélas ! j'y rentrais seul. J'allais voyager sans mon cher Joannetti et sans l'aimable Rosine. Ma première chambre elle-même avait subi la plus désastreuse révolution : que dis-je ? elle n'existait plus ; son enceinte faisait alors partie d'une horrible masure noircie par les flammes, et toutes les inventions meurtrières de la guerre s'étaient réunies pour la détruire de fond en comble [1]. Le mur auquel était suspendu le portrait de madame de Hautcastel avait été percé par une bombe. Enfin, si, heureusement, je n'avais pas fait mon voyage avant cette catastrophe, les savants de nos jours n'auraient jamais eu connaissance de cette chambre remarquable. C'est ainsi que, sans les observations d'Hipparque, ils ignoreraient aujourd'hui qu'il existait jadis une étoile de plus dans les pléiades, qui est disparue depuis ce fameux astronome.

Déjà, forcé par les circonstances, j'avais depuis quelque temps abandonné ma chambre et transporté mes pénates ailleurs. Le malheur n'est pas grand, dira-t-on. Mais comment remplacer Joannetti et Rosine ? Ah ! cela n'est pas possible. Joannetti m'était devenu si nécessaire, que sa perte ne sera jamais réparée pour moi. Qui peut, au reste, se flatter de vivre toujours avec les personnes qu'il chérit ? Semblables à ces essaims de moucherons que l'on voit tourbillonner dans les airs pendant les belles soirées d'été, les hommes se rencontrent par hasard et pour bien peu de temps. Heureux encore si, dans leur mouvement rapide, aussi adroits que les moucherons, ils ne se rompent pas la tête les uns contre les autres !

1. Cette chambre était située dans la citadelle de Turin, et ce nouveau voyage fut entrepris quelque temps après la prise de cette place par les Austro-Russes.

Je me couchais un soir ; Joannetti me servait avec son zèle ordinaire, et paraissait même plus attentif. Lorsqu'il emporta la lumière, je jetai les yeux sur lui, et je vis une altération marquée sur sa physionomie. Devais-je croire cependant que le pauvre Joannetti me servait pour la dernière fois ? Je ne tiendrai point le lecteur dans une incertitude plus cruelle que la vérité. Je préfère lui dire sans ménagement que Joannetti se maria et me quitta le lendemain.

Mais qu'on ne l'accuse pas d'ingratitude pour avoir quitté son maître si brusquement. Je savais son intention depuis longtemps, et j'avais eu tort de m'y opposer. Un officieux vint de grand matin chez moi pour me donner cette nouvelle, et j'eus le loisir, avant de revoir Joannetti, de me mettre en colère et de m'apaiser, ce qui lui épargna les reproches auxquels il s'attendait. Avant d'entrer dans ma chambre, il affecta de parler haut à quelqu'un depuis la galerie, pour me faire croire qu'il n'avait pas peur ; et, s'armant de toute l'effronterie qui pouvait entrer dans une bonne âme comme la sienne, il se présenta d'un air déterminé. Je vis à l'instant sur sa figure tout ce qui se passait dans son âme, et je ne lui en sus pas mauvais gré.

« Te voilà donc marié, mon cher Joannetti ? » lui dis-je en riant. Il ne s'était précautionné que contre ma colère, en sorte que tous ses préparatifs furent perdus. Il retomba tout à coup dans son assiette ordinaire, et même un peu plus bas, car il se mit à pleurer. « Que voulez-vous, Monsieur ? me dit-il d'une voix altérée, j'avais donné ma parole. — Eh ! morbleu ! tu as bien fait, mon ami ; puisses-tu être content de ta femme, et surtout de toi-même ! Puisses-tu avoir des enfants qui te ressemblent ! Il faudra donc nous séparer ! — Oui, Monsieur ; nous comptons aller nous établir à Asti. — Et quand veux-tu me quitter ? » Ici, Joannetti baissa les yeux d'un air embarrassé, et répondit de deux tons plus bas : « Ma femme a trouvé un voiturier de son pays qui retourne avec sa voiture vide, et qui part aujourd'hui. Ce serait une belle occasion, mais... cependant... ce sera quand il plaira à Monsieur... quoiqu'une semblable occasion se

retrouverait difficilement. — Eh quoi ! sitôt ? » lui dis-je. Un sentiment de regret et d'affection, mêlé d'une forte dose de dépit, me fit garder un instant le silence. « Non, certainement, lui répondis-je assez durement, je ne vous retiendrai point ; partez à l'heure même, si cela vous arrange. » Joannetti pâlit. « Oui, pars, mon ami, va trouver ta femme ; sois toujours aussi bon, aussi honnête que tu l'as été avec moi. » Nous fîmes quelques arrangements ; je lui dis tristement adieu ; il sortit.

Cet homme me servait depuis quinze ans. Un instant nous a séparés. Je ne l'ai plus revu.

Je réfléchissais, en me promenant dans ma chambre, à cette brusque séparation. Rosine avait suivi Joannetti sans qu'il s'en aperçût. Un quart d'heure après, la porte s'ouvrit ; Rosine entra. Je vis la main de Joannetti qui la poussa dans la chambre ; la porte se referma et je sentis mon cœur se serrer... Il n'entre déjà plus chez moi ! — Quelques minutes ont suffi pour rendre étrangers l'un à l'autre deux vieux compagnons de quinze ans. O triste, triste condition de l'humanité, de ne pouvoir jamais trouver un seul objet stable sur lequel placer la moindre de ses affections !

Rosine aussi vivait alors loin de moi. A l'âge de quinze ans, elle était encore le plus aimable des animaux, et la même supériorité d'intelligence qui la distinguait jadis de toute son espèce, lui servit également à supporter le poids de la vieillesse. J'aurais désiré ne m'en point séparer ; mais lorsqu'il s'agit du sort de ses amis, ne doit-on consulter que son plaisir ou son intérêt ? L'intérêt de Rosine était de quitter la vie ambulante qu'elle menait avec moi, et de goûter enfin dans ses vieux jours un repos que son maître n'espérait plus. Son grand âge m'obligeait à la faire porter. Je crus devoir lui accorder ses invalides. — Une religieuse bienfaisante se chargea de la soigner le reste de ses jours ; et je sais que, dans cette retraite, elle a joui de tous les avantages que ses bonnes qualités, son âge et sa réputation lui avaient si justement mérités.

Et puisque telle est la nature des hommes, que le bonheur semble n'être pas fait pour eux, puisque l'ami offense son ami sans le vouloir, puisque, depuis Lycurgue jusqu'à nos jours, tous les législateurs ont échoué dans leurs efforts pour rendre les hommes heureux, j'aurai du moins la consolation d'avoir fait le bonheur d'un chien.

V. — Lettre de Xavier de Maistre à M. Charpentier, Éditeur de ses œuvres [1].

Je reçois à l'instant les exemplaires de la nouvelle édition de mes œuvres que vous avez la bonté de m'envoyer, ainsi que l'aimable lettre qui les accompagne, et je m'empresse de vous en témoigner toute ma reconnaissance. Parmi les jouissances nombreuses et inattendues que j'éprouve en arrivant à Paris, mon amour-propre ne peut qu'être infiniment flatté, non seulement de cette élégante publication qui va donner du prix à ces opuscules, mais aussi de les voir annoncés par vos soins dans les journaux comme tenant une place honorable dans la littérature française, faveur à laquelle j'étais bien loin de m'attendre. Étranger à la France, où je viens pour la première fois à la fin de ma carrière, vous comprendrez facilement ma surprise.

Il y a maintenant plus de quarante ans que mon premier essai, le *Voyage autour de ma chambre*, fut publié à Lausanne ; les autres parurent vingt ans plus tard. Pendant ce long espace de temps, j'ai vécu en Russie et en Italie, où je n'entendais guère parler d'eux. Vous voyez que j'ai eu tout le temps de les oublier, et j'ai pu croire qu'ils étaient aussi oubliés de tout le monde : c'est donc, à mes yeux, une véritable résurrection que vous avez opérée.

(1) Cette lettre fut adressée à l'éditeur des œuvres de Xavier de Maistre pendant le voyage que ce dernier fit à Paris à près de 80 ans.

Vous m'invitez, Monsieur, dans votre lettre, à composer quelque nouveau chapitre pour augmenter le trop léger volume de mes œuvres, qu'on a décoré depuis longtemps du titre d'*œuvres complètes*, dans la prévision sans doute qu'elles n'auraient pas de suite, j'en ai ratifié de bon cœur l'augure. Je sais bien que la fécondité accompagne ordinairement le talent, et je devrais envier cette prérogative qui m'a été refusée, mais aussi combien d'auteurs célèbres ont trop écrit !

Il en est plus de trois que je pourrais nommer.

Cette considération et mille autres plus fortes encore s'opposent au désir que j'aurais de vous satisfaire sur ce point. Le temps pèse sur moi ; comment retrouverais-je aujourd'hui le fil léger qui me conduisait jadis dans les *voyages* dont vous venez de publier la description ? Il est trop tard ! Il faudrait pour cela me renfermer de nouveau dans ma chambre, et j'ai tant de choses à voir hors de chez moi, que je ne pourrais jamais m'y résoudre. Si même j'entreprenais d'écrire les observations de tout genre que je puis faire à Paris, vous sentez bien qu'en gardant une juste proportion avec celles que j'ai faites autour de ma chambre, plusieurs volumes in-folio ne suffiraient pas pour les contenir. Il me serait plus facile de vous parler de Naples, d'où j'emporte tant de regrets, du Vésuve, du beau climat d'Italie, qui contraste si fort avec la pluie et le brouillard qui m'ont accueilli à mon arrivée ici. Le temps est beau maintenant, me direz-vous ; mais en employant à écrire le peu de temps qu'il m'est donné de rester à Paris, je répondrais mal au procédé de quelques amis qui me font sentir vivement le bonheur que j'ai eu de les connaître à Naples ; ce serait méconnaître aussi celui que j'éprouve en général de vos indulgents compatriotes. Ainsi, lorsque j'aurai satisfait, autant qu'il me sera possible, aux devoirs de l'amitié et de la reconnaissance, je me contenterai de parcourir Paris dans tous les sens, pour le plaisir de mes yeux. Faut-il vous le dire, Monsieur ? Je veux flâner à loisir. J'ai déjà vu le musée du Louvre ; le panorama de Paris s'est

développé devant moi du sommet des tours de Notre-Dame ; j'ai fait le tour de la Grande Colonne que sa masse a défendue contre l'orage qui renversa la statue. La voilà cependant à sa place, la formidable figure; elle y est remontée d'elle-même sur les ailes de la gloire. Paris me paraît un vaste musée où l'on peut s'amuser et s'instruire, sans autre peine que celle d'ouvrir les yeux et de regarder. Toutes les merveilles que les sciences, les arts et l'industrie peuvent produire sont exposées aux yeux et semblent venir au devant de l'observateur.

En passant auprès d'une librairie, je n'ai pas besoin d'entrer ni de demander le catalogue : les livres sont là rangés avec ordre, je peux en lire les titres, je pourrais les prendre et les ouvrir sans la glace transparente qui les couvre sans les cacher ; les parapets des quais et des ponts en sont couverts : d'ailleurs, ne voit-on pas annoncés partout en énormes caractères les chefs-d'œuvre de la semaine qui recouvrent ceux du mois passé ?

Combien d'aimables invitations écrites en lettres d'or me sollicitent dans mes courses ! Combien de découvertes à faire dans une promenade sur les boulevards ! Mais c'est surtout le soir, lorsque je passe en voiture le long des riches magasins et des cafés resplendissants de lumière, que je jouis d'un spectacle nouveau dont je n'avais aucune idée. Tout ce que le génie du luxe et de l'industrie a su imaginer pour le plaisir et l'utilité du monde entier passe successivement devant moi à mesure que j'avance ; la glace de ma voiture devient un véritable kaléidoscope, une suite de tableaux merveilleux, qui me donne une haute idée de la richesse et de l'ingénieuse activité des habitants ; et je garde jusque dans mon sommeil de la nuit l'impression de ces mille soleils que le gaz a fait briller de toutes parts à nos yeux éblouis.

Cependant, lorsque je veux me donner une jouissance complète et toute de mon goût dans mes excursions, ce ne sont pas les grands monuments ni les inventions modernes que je recherche de préférence, ce sont plutôt les hommes et les choses qui ne sont plus, et

que l'histoire et les voyageurs m'ont fait connaître dans les anciennes descriptions de Paris ; je puis, de cette manière, comparer le passé au présent : je m'informe de la rue où logeait madame de Sévigné, de celle d'où partait Racine pour se rendre au passage du roi ; je veux connaître la maison de Boileau, celle de Bossuet, celles enfin de tous les écrivains célèbres qui m'ont appris à lire et à parler.

J'aime à me perdre au Marais, où demeurait autrefois la belle société ; j'évite le Panthéon, mais je regarde avec plaisir de loin la coupole de Sainte-Geneviève, votre patronne qu'on a exilée ; je passe rapidement sur le quai Voltaire, mes regards fixés sur la Seine ; enfin, longeant le fleuve, j'arrive un peu fatigué au Palais-Bourbon : c'est là que se trouve la Chambre des députés — c'est le Vésuve !

A cette idée de Vésuve je sens battre mon cœur, mes yeux cherchent le ciel d'Italie et le beau soleil qui rayonne sur l'heureuse Parthénope. Il faut l'oublier, mais, pour y parvenir, il faudrait cesser de vivre. Naples ! Naples ! pays d'enchantements, reçois d'ici mes tristes et derniers adieux ! — Adieu à jamais !

Quelques gouttes de pluie m'avertissent que ma promenade est terminée, des nuages sombres menacent dans l'éloignement ; je reviens au logis, et pour me distraire des émotions qui m'ont troublé, je récite tout bas une fable de La Fontaine.

J'irais volontiers passer la soirée dans un des cercles où se réunissent tant d'hommes distingués ; les Parisiens sont si affables qu'ils m'y recevraient sans peine : mais que faire dans un cercle à moins que de parler politique ! Or, je vous confierai, entre nous, que j'ai une telle inaptitude pour cette science, qu'un des hommes les plus patients que je connaisse s'est vainement donné la peine de m'expliquer tout au long ce qu'il faut entendre par un doctrinaire, par le centre gauche, le juste milieu, la coalition, etc., dénominations nouvelles pour moi, qui retentissent à mes oreilles depuis mon arrivée en France. Eh bien, Monsieur, je n'y ai rien compris. Il en est résulté dans ma tête faible un mélange confus, un chaos aussi

incohérent que celui qu'on observe journellement dans la Chambre elle-même des députés.

Vous parlerais-je encore d'une autre difficulté qui m'empêche d'écrire aujourd'hui ? Je trouve une si grande différence entre les idées que je m'étais faites, dans ma jeunesse, sur la littérature et celles que je vois adoptées maintenant par les auteurs jouissant de la faveur publique, que j'en suis déconcerté ; je les admire souvent, souvent aussi je ne les comprends pas : je vois des mots, des expressions bizarres et dont je ne puis pas saisir le sens. Que s'est-il donc passé pendant le long séjour que j'ai fait dans le Nord ? Me faudra-t-il apprendre une nouvelle langue dans mes vieux jours ? Je n'en ai pas le courage.

J'espère, Monsieur, vous avoir persuadé de l'impossibilité où je suis d'ajouter quelque chose à mon petit recueil ; cependant le désir que j'ai de répondre à votre bonne intention m'engage à vous envoyer des opuscules que je viens de recevoir, et qui pourraient faire suite aux miens. Ne pouvant vous offrir des ouvrages que je n'ai pas eu la possibilité de faire, je vous recommande ceux-ci que je voudrais avoir faits. Je ne connais pas l'auteur, M. Töpffer de Genève, autrement que par le plaisir que m'a donné leur lecture, et je suis sûr que vous le partagerez ainsi que vos lecteurs, si vous les publiez ; vous pouvez surtout les recommander aux lecteurs qui, se trouvant encore sous l'impression de quelques-uns des drames terribles du moment, voudraient se reposer agréablement au moyen d'une lecture qui les fera presque à la fois sourire et verser de douces larmes.



VI. — **A la Lune.**

Soutiens mon essor poétique,
Astre favori de mon cœur ;
De ta clarté mélancolique
Je chante l'aimable splendeur.

Auprès de ce bocage sombre,
Fuyant le tumulte et le bruit,
Ma lyre vient frémir dans l'ombre
De ta silencieuse nuit.

Déjà, dans sa marche imposante,
Ton globe, aux yeux de l'univers,
Ainsi qu'une lampe éclatante,
Monte lentement dans les airs ;
Et tandis qu'il plane et s'avance
Dans l'immense espace des cieux,
Le calme, la paix, le silence
Précèdent ton char radieux.

Lorsque du haut de ta carrière
Tu brilles dans le firmament,
Et que de la nuit solitaire
Tu perces le noir vêtement,
Attentif, auprès du rivage,
Je contemple dans les roseaux
Ta riante et mobile image,
Qui brille et flotte sur les eaux.....

Salut, ô lumière adorée,
Astre propice et bienfaisant ;
Salut, de la voûte éthérée
Sublime et divin ornement ;
Tant que les cordes de ma lyre
Pourront résonner sous mes doigts,
Je te consacre mon délire
Et tous les accents de ma voix.

Et quand de Dieu l'arrêt sévère,
Entre les glèbes du vallon,
Aura déposé ma poussière,
Puisse encor ton faible rayon,
Au voyageur sensible et tendre
Montrer le simple monument,
Et l'herbe qui couvre la cendre
De ton chantre et de ton amant.

VII. — L'Auteur et le Voleur.

Aux enfers un célèbre auteur
Arrive avec un voleur ;
La gloire du premier avait rempli le monde,
Et l'on vantait partout sa science profonde ;
Mais il avait caché, dans ses livres fameux,
D'un venin corrupteur le charme insidieux
Sous les dehors légers de la plaisanterie,
Attaquant de sang-froid la morale et les mœurs,
Son talent trop vanté prépara les malheurs
Qui devaient après lui désoler sa patrie.
Son compagnon, le long du grand chemin,
Aurait peut-être aussi mérité quelque gloire,
Si du bourreau le lacet inhumain
N'avait trop brusquement terminé son histoire.
Le couple voyageur à peine est présenté
Par les Parques inexorables
Que son destin est arrêté ;
Un regard de Minos a jugé les coupables.
A son terrible tribunal,
Sans rien dire on connaît et le bien et le mal,
Et chaque criminel voit dans sa conscience
Son procès tout écrit ainsi que sa sentence ;
De là sont à jamais bannis les avocats
Et les discours et les débats.
Au bout de deux chaînes pesantes
Qu'elle accroche aux voûtes brûlantes,
Mégère a bientôt suspendu
Deux grands chaudrons de fer fondu,
Qu'à l'ordre de Minos, de leurs mains parricides
Remplissent d'eau les Danaïdes.
Les nouveaux venus, stupéfaits,
Se regardent et font une laide grimace,
En voyant ces tristes apprêts.
Ils grimpent cependant et vont prendre leur place.
Sous le voleur on allume aussitôt
Un grand tas de bois sec de deux toises de haut,

Enduit de soufre et de bitume.
Déjà le bûcher fume ;
Il pétille et la flamme entoure le chaudron
Au grand déplaisir du larron,
Qui se repent d'avoir fureté sur la route.
Le tourbillon de feu monte jusqu'à la voûte.
Notre écrivain était mieux partagé :
Un petit feu prudemment ménagé
Réchauffait doucement le sire,
Qui voyait sans pitié son camarade cuire.
Mais quelque temps après, l'eau commence à frémir
Et le philosophe à gémir.
L'impitoyable Tisiphone
Ajoute un peu de bois, voilà l'eau qui bouillonne,
Le fond du pot devient brûlant.
L'auteur soulève un pied, puis l'autre au même instant,
Vaincu par la douleur extrême.
Veut-il se plaindre ? à chaque mot
La furie ajoute un fagot,
Tant qu'à la fin il s'emporte, il blasphème,
Et voit d'un œil plein de fureur
Le feu depuis longtemps éteint sous le voleur.
« Eh quoi ! je subirai cet horrible supplice !
Dit-il, je brûlerai pendant l'éternité,
Tandis que ce fripon prend un bain de santé !
Des dieux, puisqu'il en est, où donc est la justice ? »
Ainsi le ciel est gourmandé
Par le philosophe échaudé !
Lorsque Alecton, pour venger cette injure,
Sort tout à coup de l'abîme profond.
Mille serpents composent de son front
L'épouvantable chevelure,
Elle parle, et l'auteur, muet à son aspect,
Reconnaissant sa muse, écoute avec respect :
« Misérable, veux-tu blâmer la Providence,
Dont la juste vengeance
Pour tes crimes passés te punit aujourd'hui ?
Ceux de cet assassin ont fini comme lui,

Lorsqu'il a terminé sa vie.
Mais le nombre des tiens croît et se multiplie
Avec tes coupables écrits,
Qui vont, de siècle en siècle, égarer les esprits.
Tes os depuis longtemps sont réduits en poussière,
Et le soleil jamais ne rouvre sa carrière
Sans éclairer encor mille crimes nouveaux,
Fruits tardifs, mais constants, de tes affreux travaux,
A tes contemporains, trop dangereux exemple.
Le fauteur tour à tour est l'ennemi des dieux ;
On te vit au théâtre être religieux,
Et profanateur dans le temple.
Tu remplis l'univers du germe des forfaits
Qui, dans mille ans, doivent éclore ;
Et lorsqu'ils auront vu leurs funestes effets,
On les verra renaître encore.
Souffre donc, malheureux, les tourments des enfers !
Souffre jusques au temps où, dans tout l'univers,
Tes livres corrupteurs auront cessé de nuire,
Et lorsque les humains cesseront de les lire. »
A ces mots, Alecton plonge le mécréant
Au fond de l'eau bouillante, et de son bras puissant
Referme pour toujours, frémissant de colère,
Le couvercle de la chaudière.

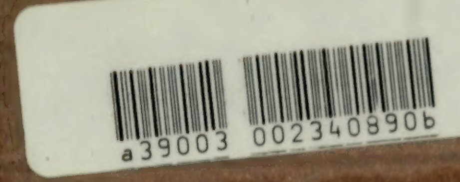




Table des Matières.



Bruges (Belgique), imp. Houdmont-Boivin et Fils.


a39003 002340890b